

OD REDAKCJI

W tym numerze zamykamy rocznicowe przypomnienia wejść Antoniego Malczewskiego na Mont Blanc i Aiguille du Midi. Dzięki szybko postępującej dygitalizacji zbiorów bibliotecznych stało się to możliwe dużo wcześniej niż się spodziewaliśmy. Z bliskich nam (choć odległych w czasie) tatrzańskich jubileuszy przypominamy pierwsze wejście na główny wierzchołek Świnicy w 1867 roku. Kontynuujemy też próby sporządzenia możliwie kompletnej listy przejść Filara Kazalnicy i zaczynamy opracowywanie takiej listy dla popularnej *Drogi Słowackiej* na tej samej ścianie Kazalnicy. Przypominamy pierwsze turystyczne wejście na Civette w Dolomitach w 1867 roku, a z nowszych czasów pierwsze zimowe wejście na Noszak w Hindukuszu w 1973. Z działalności kulturalnej wspominamy wydaną przez nas w 1972 roku „Direttissimę”, niestety jedyną. Uzupełniamy też jak zwykle Suplement do WEGA, a z naszej kolekcji przedstawiamy arkusz *Mountains & Rivers* z amerykańskiego atlasu *Colton's Atlas Of The World, Illustrating Physical And Political Geography*, wydanego w 1856 roku.

Nieźmiennie zapraszamy do podzielenia się na stronach biuletynu swoimi wspomnieniami i przemyśleniami. Członków Kapituły Węgi, tzn. wszystkich, którzy mają swoje hasła w tej encyklopedii, prosimy, aby zgłaszali osoby, których biogramy powinny znaleźć się w kolejnym suplemencie.

Nowością będzie załączona do każdego numeru biuletynu jakaś zdygitalizowana publikacja, najczęściej związana tematycznie lub w inny sposób z treścią numeru.

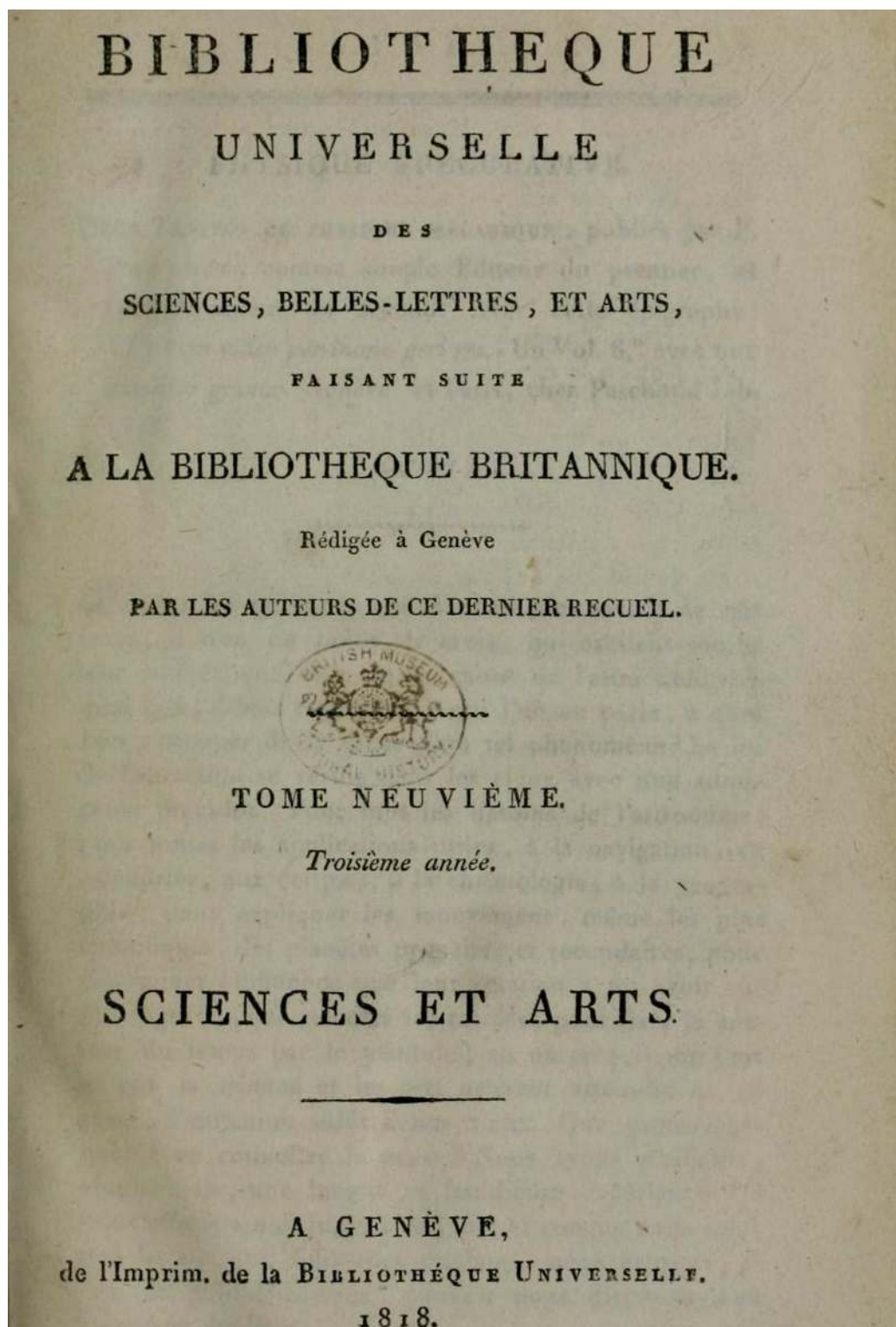
Wszystkie numery biuletynu WEGA zawsze można ściągnąć ze strony www.stapis.com.pl

Małgorzata i Jan Kielkowscy
mjkmountains@aol.com
mjkmountains@googlemail.com

RZECZY WIELKIE I MAŁE W ALPINIZMIE

200 rocznica wejścia Antoniego Malczewskiego na Mont Blanc i Aig. du Midi jeszcze raz

Nawiązując do informacji i materiałów w biuletynach 1 i 3/2018, zamieszczamy obiecane skany stron z numeru 9 „Bibliothèque universelle des sciences, belles-lettres, et arts, faisant suite à la Bibliothèque britannique”, opublikowanego w Genewie w roku 1818. Dzięki pomocy pana Tomasza Boruckiego, możemy to zrobić już w tym numerze.



LETTRE AU PROF. PICTET SUR UNE ASCENSION A L'AIGUILLE
-du Midi de Chamouni et au MONT-BLANC, par un
gentilhomme Polonais, dans les premiers jours d'août
de cette année (1).

Genève, août 1818.

Vous me demandez, Mr., une relation de mon voyage à Chamouni : animé de l'amour de votre pays ; recherchant avec empressement tout ce qui peut être de quelque utilité aux hommes, vous êtes curieux de savoir ce qui m'est arrivé ; car vous pensez que même les petites choses peuvent être quelquefois intéressantes : il faut donc vous satisfaire, et prendre la plume dans une langue qui n'est pas la mienne.

J'admire, comme tout le monde, vos hautes montagnes, et vos charmantes vallées ; mais les bords du lac de Genève me plaisoient sur-tout ; je ne me lassais pas de contempler de là les glaciers de Chamouni ; je m'impatoientais quand je ne pouvois pas les découvrir au coucher du soleil, quand des nuages venoient me dérober leurs cimes ; enfin, dans l'une des belles soirées de juillet je fus tellement enchanté de l'aspect du Mont-

(1) Le jeune et modeste voyageur qui a bien voulu céder à notre désir de connoître quelques détails d'une expédition dont on a beaucoup parlé, ne nous a permis de les publier que sous la condition qu'il resteroit anonyme. Il a joint à sa complaisance celle de diriger un modeleur habile qui a exécuté sous ses yeux un relief du Mont-Blanc et de l'aiguille du midi, frappant de ressemblance et que nous conservons avec soin. [R]

ASCENSION A L'AIGUILLE DU MIDI DE CHAMOUNI, etc. 85

Blanc que je résolus d'aller le voir de près. Je ne vous dirai rien du voyage de Genève à Chamouni; je ne voyais plus que le Mont-Blanc, je ne pensais qu'au bonheur d'atteindre son sommet. A Sallanches, où je passai la première nuit, je demandai quelques renseignemens, et on m'en donna de très-peu favorables à mon projet: on me parloit de difficultés sans nombre, d'énormes crevasses qui s'étoient formées on ne savoit comment; enfin il n'étoit plus possible de parvenir au Mont-Blanc, et l'on finit par rire lorsque je dis que je voulois y monter. Le lendemain, nouveau malheur: le temps se couvrit, et l'on me parloit de la pluie comme de quelque chose qui alloit me sauver honorablement d'une entreprise si périlleuse; j'arrivai donc à Chamouni avec de foibles espérances de succès; mais bientôt les guides dissipèrent les idées que j'avois de ces terribles crevasses; nous fîmes quelques courses dans les glaciers; on me parla de l'aiguille du Midi, où personne n'étoit monté. Il ne s'agissait de rien moins que de découvrir peut-être de nouveaux pays, et tout au moins de nouveaux passages; et j'oubliai le Mont-Blanc pour ne plus m'occuper que de cette aiguille: j'avois pourtant donné mes premières pensées au Roi des montagnes. Pour concilier le tout, je formai un projet bien plus vaste; c'étoit, si nous arrivions à l'aiguille, de chercher de là un passage jusqu'au Mont-Blanc, et d'en revenir par le chemin ordinaire: vous allez voir comment nous avons réussi.

Je partis pour l'aiguille du Midi avec six guides; et après avoir passé le Montanvert, et traversé la Mer de glace, nous allâmes coucher au Tacul, où nous arrivâmes vers sept heures du soir. Vous savez, Mr., que ce gîte n'est pas très-commode; ce sont des rochers au milieu des glaces, et voisins d'un petit lac qui se vide la nuit; il faisoit assez froid; le thermomètre de Réaumur étoit à un degré sous zéro. On ramassa bien vite du

Rhododendron, qu'on trouve encore sur ces rochers, et bientôt un grand feu commença à réchauffer et à réjouir la société. On soupa, on rit, on bavarda, on me conta les belles histoires de ces montagnes; puis on se coucha autour du feu, et on me réserva sur une pierre un peu moins raboteuse que les autres, la place d'honneur. Nous étions sous un grand bloc de rocher; et, au moindre vent, la fumée venoit caresser tous les visages; le spectacle étoit d'ailleurs trop nouveau, pour que j'en pusse jouir si tranquillement; je me relevai donc et me perchai sur une pierre à quelque distance. La lune éclairoit cette vaste solitude de rochers et de glaces, mais rien ne recréoit l'œil, rien ne reposoit la pensée; et ces hommes endormis autour du feu qui s'éteignoit déjà, sembloient être arrivés dans le pays de la mort, pour y subir l'inévitable destin que les avalanches leur annonçoient. Le froid me chassa finalement de mon observatoire: mes guides se réveillèrent, ranimèrent le feu, et nous passames à jaser le reste de la nuit: à quatre heures du matin on se disposa à partir; le baromètre, qui étoit le soir à 22 p. 2 l. avoit baissé un peu le matin; le thermomètre étoit à 4° (R.) sous zéro; on prit la précaution de s'attacher les uns aux autres avec des cordes, et nous nous mimes en marche. Nous cotoyames d'abord le lac, qui avoit disparu; car nous ne vimes plus que les pierres qui formoient son lit; et après avoir traversé les crevasses qu'on rencontre lorsqu'on va au Col du Géant, nous nous trouvames sur une plaine de neige. Là, on tint conseil sur la route qu'il falloit suivre; il se présentoit trois glaciers qui pouvoient nous mener à l'aiguille du Midi; le premier à notre droite, paroissoit trop rapide et trop crevassé; nous primes le second qui étoit en pente assez douce, et bientôt je ne rêvai plus qu'aux belles vallées que nous allions découvrir: mais nous ne trouvames que des précipices; et ce ne fut qu'après beaucoup de

ASCENSION A L'AIGUILLE DU MIDI DE CHAMOUNI, etc. 87

peine, accompagnée de quelque danger, que nous aperçûmes enfin l'aiguille du Midi, dont nous atteignîmes le sommet à quatre heures du soir seulement. Elle présente du côté de Chamouni deux rochers séparés par une arête couverte de neige, nous parvînmes sur le moins élevé des deux rochers, et même sur l'arête; mais l'autre rocher est inaccessible; il se prolonge en plusieurs pointes qui sont à pic; et nous reconnûmes qu'il ne falloit plus penser à aller par là au Mont-Blanc. La vue dont on jouit sur le rocher où nous arrivâmes est fort étendue, on y découvre une grande partie de la Lombardie par dessus le Col du Géant; et cette belle Italie, aperçue ainsi à travers les glaciers, rappeloit ces Champs Elisées que les anciens entrevoyoit au-delà des tombeaux. Comme on pouvoit s'avancer sans danger jusqu'au bord du rocher à l'ouest, nous aperçûmes le Prieuré de Chamouni, mais un nuage nous cachoit une portion de la vallée. Le baromètre ayant éprouvé un accident, nous ne pûmes l'observer, et nous ne pensâmes plus qu'au retour. Il étoit tard et il falloit absolument revenir au gîte du Tacul, car nous étions mouillés, fatigués, et point assez vêtus pour passer la nuit sur les neiges. Nous évitâmes en descendant les mauvais passages qui nous avoient coûté tant de peines, et nous suivîmes une autre direction, en cotoyant le glacier près des aiguilles qui nous séparent du Mont-Blanc; et à dix heures du soir nous atteignîmes enfin nos chers rochers. Là je fis trêve aux réflexions, et aux observations, et je dormis fort bien sur ma pierre; le lendemain nous arrivâmes très-heureusement à Chamouni.

Maintenant, Mr., ma tâche est presque remplie, car le voyage au Mont-Blanc dont j'ai à vous parler ne diffère presque pas, quant à la route suivie, de celui que fit jadis Mr. De Saussure. Nous allâmes, mes onze guides et moi par la montagne de la Côte, coucher

aux rochers qu'on appelle les *Grands Mulets*; et le lendemain 4 août, à midi et demi, nous atteignimes le sommet. Le baromètre étoit à 15 p. 9 l. (1) et le thermomètre à -3° ; le temps superbe. J'avois porté avec moi un prisme, curieux que j'étois d'observer s'il n'y auroit pas quelque différence dans la vivacité des couleurs; j'avois fait peindre à Genève les couleurs du prisme très-exactement; mais je n'aperçus aucun changement, les couleurs étoient précisément de la même force. Nous passames une heure et demie au sommet; la vue m'y parut sublime, au-dessus de tout ce que je pouvois imaginer à l'avance. La fraîcheur des vallées et des bois, les contours gracieux d'un lac, peuvent charmer les yeux et la pensée; mais là, au milieu de ce cahos de montagnes, de ces blocs informes et gigantesques qui se montrent au travers des neiges et des glaces, on croit assister à la Création, tout ce qui est de l'homme disparoît, s'évanouit; on aperçoit à peine quelques légères traces des villes, qui semblent marquées seulement par la main du destin pour exister un jour; tout annonce ce moment, et l'on se hâte de descendre pour ne pas être enveloppé dans les grands mouvemens qui se préparent. Nous quittames donc ce belvédère unique au monde; et avant six heures du soir nous arrivames aux Grands mulets. La joie d'avoir réussi dans notre entreprise, nous faisoit trouver tout charmant; l'ascension du Mont-Blanc avoit été une partie de plaisir, en comparaison de la triste et terrible aiguille du Midi; et le lendemain nous descendimes fièrement à Chammouni, J'y trouvai votre ami le capitaine Basil Hall, auteur

(1) Nous avons lieu de croire que l'instrument n'étoit pas bien purgé d'air, car il s'est tenu environ quatre lignes plus bas que celui de De Saussure sur la même sommité; tandis que le baromètre dans la plaine étoit au-dessus de sa hauteur moyenne. [R]

ANCIENNE DÉBACLE A BAGNE.

89

d'un voyage en Chine très-intéressant qui vient de paroître, il regrettoit vivement de n'avoir pas été des nôtres, car il vouloit aussi monter au Mont-Blanc, et il me désigna plusieurs observations importantes qu'il se proposoit d'y faire.

Voilà, Mr., la relation que vous m'avez demandée. La curiosité, le plaisir de faire des choses qu'on ne fait pas tous les jours, m'ont conduit sur vos montagnes, j'en conserverai un souvenir bien agréable, comme aussi de l'avantage qu'elles m'ont procuré, celui de faire votre connoissance.

A. M.

PETIT DISCOURS



Tomasz Borucki zauważył też, że wśród stron „Dziennika Wileńskiego”, załączonych w numerze 3/2018 biuletynu, brakuje strony 487, którą tutaj zamieszczamy. Dziękujemy za zwrócenie uwagi i przepraszamy za to niedociągnięcie.

ciekawy jesteś szczegółów mojej drogi: ponieważ sądzisz, że i drobne nawet rzeczy niekiedy interessować mogą: powinieniem więc zadość uczynić woli Jego, i wziąć się do pisania w języku, który nie jest moim rodzimym.

Dziwiłem się, jak i wszyscy, wyniosłym górom i rozkosznym dolinom oyczyzny WPa-
na; lecz brzegi Genewęńskiego jeziora nade-
wszystko mi się pobały; przypatrywałem się
ztamtąd lodowatym wierzchołkom gór Szamuńskich, i ubolewałem, gdym przy zachodzie słońca nie mógł już ich widzieć, lub gdy obłoki skrywały ich wierzchołki przed moim wzrokiem; nakoniec, podczas pięknego jednego wieczora w lipcu, tak mię wspaniały widok Góry-Białej zachwycił, że postanowiłem przypatrzeć się jej zbliska. Nie będę opisywał WPanu podróży mojej z Genewy do Szamuni; sama tylko Góra-Biała zajmowała moją uwagę; i pałałem niecierpliwością wstąpienia na jej wierzchołek. W Salanches, gdzie pierwszą noc przepędziłem, chciałem zasięgnąć wiadomości; lecz mi je dano w sposób bardzo niepoehlebny mojemu zamiarowi: wystawiano mi nieskończone trudności, powiadano o ogromnych rozpadlinach, które się nie wiadomo jakim potworzyły sposobem: wreszcie że niepodobna już było zbliżyć się do Góry-Białej, i śmiano się, gdym powiedział, że chcę weyść na jej wierzchołek. Nazajutrz, nowe nieszczęście: niebo się zachmurzyło, i powiadano mi o deszczu w ten sposób, jakoby mię z hono-

200 lat temu został zdobyty Murań

200 lat temu został zdobyty Murań

W 1717 roku Stefan Berzeviczy (t. VI, str. 81), właściciel Wielkiej Łomnicy, Huncowiec i Staroleśnej, dokonał pierwszego znanego wejścia na Murań (t. III, str. 520), co chyba należy uznać za pierwszy (świadomy?) wyczyn taternicki(?). Prawdopodobnie bywał też na innych szczytach Tatr Bielskich, ale nie znamy żadnych zapisów na ten temat. Już wtedy było wiadomo, że wszystkie trawiaste szczyty Tatr Bielskich od dawna odwiedzali miejscowi górale. S. Berzeviczy był autorem chronologicznie drugiej, wykonanej w 1719 roku, panoramy Tatr (z perspektywy Wielkiej Łomnicy).

Jan Kielkowski



Pd.-zachodnia ściana Murania

150 lat temu zdobyto Świnicę

W zeszłym roku miała miejsce piękna, okrągła rocznica pierwszego wejścia na Świnicę (t. III, str. 747). Tego wybitnego szczytu tatrzańskiego nie trzeba, przynajmniej polskim taternikom, przedstawiać. Na główny wierzchołek zdobywcy weszli pn.-zachodnią granią (przez odwiedzany już wcześniej wierzchołek pn.-zachodni). Była to trzecia droga (po tych poprowadzonych na Lodowym Szczycie) o trudnościach taternickich (I – nieco trudno) w Tatrach. Pierwszego wejścia na pn.-zachodni wierzchołek dokonali austriaccy topografowie wojskowi w 1822 lub 1823 roku; drugiego wejścia (pierwszego turystycznego) – Ludwik Zejszner z towarzyszem 3.08.1841 (już w następnym roku miał być ponownie na tym wierzchołku), a czwartego Józef Stolarczyk i przewodnik Maciej Roj w 1849 roku.

Wreszcie 22.07.1867 Bronisław Gustawicz, Eugeniusz Janota, Stanisław Librowski, przewodnik Maciej Sieczka i tragarz osiągnęli główny wierzchołek Świnicy.

Z wszystkich wymienionych zdobywców tego szczytu jedynie Stanisław Librowski nie doczekał się dotychczas swojego hasła w WEGA. Niestety, nie dotarliśmy do żadnych informacji o nim.

Wejście to B. Gustawicz opisał w artykule *Kilka wspomnień z Tatr*, „Wędrowiec” 1879, nr 140-147 i 149-150. Dalej kopie stron z tym opisem.

Jan Kielkowski

pod nazwą „strada de Augustali“. Dawniej zwano takową „ulicą owoców“ i wprawdzie z tego powodu, iż w jednym z wychodzących na ulicę tę sklepów znaleziono mnóstwo suszonych owoców; przecież słusznie zaniechano nazwy tej, nadając ulicy i szlachetniejsze i stosowniejsze miano. Położona obok świątyni Augusta sala senatorska mniej budzi interesu. Dość tylko wspomnieć, iż w niej radzili ojcowie miasta nad sprawami komunalnymi i politycznymi. Była więc ona salą posiedzeń dekuriów, czyli senatorów pompejańskich. W głębi znajduje się absyda, niezawodnie przeznaczona na krzesło dla przewodniczącego. Tém więcej interesującym dla nas zabytkiem jest t. z. „Chalcidicum“ czyli, według Overbecka, „pałac Eumachii“. We fryzie budynku tego znajduje się napis:

„Eumachia, Lucii filia, sacerdos publica, nomine suo et M. Numistri, Frontonis filii, chalcidicum cryptam, porticum, Concordiae Augustae Pietati sua pecunia fecit, eademque dedicavit.“

(Dalszy ciąg nastąpi).

KILKA WSPOMNIEŃ Z TATR.

SKREŚLIŁ

BRONISŁAW GUSTAWICZ.

I.

Wyjazd z Krakowa.—Przybycie do Zakopanego.—Oczekiwanie pogody.—Kościół zakopiański.—Powstanie Zakopanego.—Topo- i hydrografia Jego.—Zakłete wojsko.—Arcyksiążę Franciszek Karol.—Kuźnice zakopiańskie.—Połana Kalatówek.—Bystre, potok, mylnie Bystrą lub Białym Dunajcem zwany.—Zakład wodolecznicy.

Hęj za mną w Tatry, w ziemię cesarów,
Na strome szczyty gór;
Okiem rozbijem dal obszarów,
Czołami sięgniem chmur.
Anczyc.

Było to w roku 1867. Dnia 9 lipca (we wtorek) rano, o godzinie 6, wyjechaliśmy wózkami góralskim: mianowicie dr. Eugeniusz Janota, który wówczas był profesorem przy gimnazjum Nowodworskim w Krakowie, ja jako uczeń wyższych klas tegoż gimnazjum i dwóch jeszcze gimnazjastów Mieczysław i Stanisław Feintuchowie z Krakowa, i podążyliśmy w „Tatry“. „W Tatry“ było naszym hasłem, bo

Nowe czucie, śmielsze życie
Tam na górach, niż w dolinie,
Kiedy stojąc na skał szczytynie
Chmura po pod nogi płynie.
Tam, gdzie skały mkną olbrzymie,
Tam, gdzie śmielsze serca bicie,
Tam i myśl, co w duszy płynie,
Czuje nową młodość, życie.

Wskutek ulewnych deszczów i wczesnych potoków górskich stanęliśmy dopiero we czwartek wieczorem 11 lipca w Zakopanem, wsi rozłożonej u samych stóp wspaniałych, a wtedy właśnie prawie całkiem śniegiem pokrytych Tatr, i zamieszkaliśmy w nowowbudowanym domu Staszczka, tuż ponad połączeniem się drogi zakopiańskiej od kościoła wiodącej z drogą prowadzącą do Kuźnic zakopiańskich, naprzeciwko mostku na potoku Bystrém (1) zwanego.

Po uporządkowaniu rzeczy i zagospodarowaniu się oczekiwaliśmy stałej pogody, bez której między turnie puszczać się nie można. Pogoda atoli w naszych górach jest bardzo zmienna; trudno nawet przewidzieć ją na dwa lub trzy dni, a już to do rzadkich zjawisk w Tatrach należy pogoda 8 — 10-dniowa. Najlepiej w czasie wycieczek opierać się na zdaniu starszych przewodników, którzy nie źle wrozą pogodę; tak np. słyszałem nieraz od Macieja Sieczki, jednego z najlepszych i najrzetelniejszych przewodników tatrzańskich, że trawnik ślizki jest oznaką deszczu, a rosa siwa oznaką pogody. Najczęściej atoli dzieje się tak, iż w czasie wycieczek spuszcza się „na los szczęścia“.

Z dnia 11 na 12 lipca (z czwartku na piątek) w nocy padał dość ulewny deszcz. W sam piątek było atoli pochmurno i wietrzno; dął bowiem dość silny wiatr zachodni i dopiero nazajutrz w sobotę wieczór 13 lipca zupełnie się wypogodziło. W naturze panowała zupełna cisza, a śniegi, od których na dwa dni przedtém całe pasmo Tatr bielą, a zwłaszcza: Kopa Magury, Giewont, Mały Giewont, północny bok Małej Koszycy, północne stoki Goryczkowej i Świnica, już prawie całkiem ustąpiły, prawdopodobnie z powodu ulewnego deszczu nocnego. Przy zachodzie słońca ukazały się Tatry w majestatycznej postaci. Pierwszy raz to wtedy ujrzałem Tatry, a uczucie, jakim mnie one przejęły i wrażenie, jakie na mnie wywarły, tak głęboko wryło się w mój umysł młodociany, iż dzisiaj samo wspomnienie tego alpejskiego kraju przypomina mi żywo jedną z najmilszych chwil młodzieńczego życia i odrywa od życia twardego, monotonnego, od życia ustawicznie w książkach i papierach zagrzebanego.

Pogodny wieczór i nadzieja pogody kilkunastu godzinę skłoniły nas do ułożenia planu wycieczek w Tatry. O mało nie skakałem z radości; cieszyłem się niewymownie, iż nazajutrz znajdować

(1) Mylnie zowią piszący o Tatrach ten potok „Bystrą“. U ludu zwie się Bystre.

się będą wśród tatrzańskich turni (2), pomiędzy skalami, potokami i jeziorami, gdzie to:

„Każda skała z tobą gada;
Wiatr, co w równiach ledwo wieje,
Z nóg tam garnie—dószecz co pada,
To już w turniach śniegiem sieje“.

Cieszyłem się i radość moja niemałą była, gdy nazajutrz 14 lipca w niedzielę ocuciwszy się wczesną rano, ujrzałem najśliczniejszą pogodę na dworze. Tylko tu i owdzie na wyższych turniach tatrzańskich, jak na szerokiej Koszycy, stromym Granacie i wspaniale w górę wzbijającej się Świnicy, jako też na trawiastym Czerwonym Wierzchu, czepiała się mgła, która zasłoniwszy na chwilę powyższe szczyty i jakby coś z nimi pogadawszy, posuwała się z wolna od zachodu ku wschodowi, rozdzielając się na mniejsze części, aż te wreszcie całkiem niknęły w oddali.

Ponieważ to była niedziela, poszliśmy na nabożeństwo do kościółka zakopiańskiego. Kościół tutejszy, niemal w środku wsi stojący, na prawym brzegu potoku Cichej, drewniany, małeńki, zbudowany bez ozdób, bardzo skromny, założony został r. 1847. Ołtarze są roboty prostego górala z Gliczarowa przy Poroninie, nazwiskiem Wawrzyniec Kulak; organy zaś roboty Sapałskiego z Krakowa, 1855 r. po największej części kosztem parafian sprawione. Po lewej stronie kościółka stoi plebania, równocześnie z kościołem ufundowana, z drzewa stawiana, z małym ogrodem od frontu. Po prawej zaś stronie ementarz, niedawno temu murem obwiedziony, a w pobliżu szkołka miejscowa i mieszkanie organisty. Przed rokiem 1847 należało Zakopane częścią do parafii w Chochołowie, częścią do parafii w Poroninie.

Wies Zakopane, blisko trzy ćwierci mili szeroka, a przeszło milę długa, liczy niespełna 3,000 dusz, a do jej parafii należy wieś Kościeliska, licząca 600 dusz, o milę odległa na zachód od Zakopanego. Domostwa zakopiańskie są grupami pobudowane, już to po różnych wzgórzach, już też po brzegach potoków. Od pierwszych osadników czyli gospodarzy noszą pojedyncze części wsi przeróżne nazwy jak Krzeptówka, Tatary, Gaberówka, Krupówki, Buidówka i t. p. Najgęściej jest zabudowany sam środek wsi, około kościoła. Tu bowiem po obu stronach drogi prowadzącej do Kościelisk rozpostarły się szeregi domków, a między nimi tu i owdzie widać sklepiki i kramiki żydowskie. Tu też jest główny punkt życia; bo tutaj zwykli przemieszkiwać goście przybywający w lecie z różnych okolic Polski.

Wies Zakopane (mylnie Zakopana) istniała już za czasów Stefana Batorego (1575—1586) i to

r. 1578, jak każe nam się domyślać dokument Michała króla, poniżej przytoczony. Kiedy atoli powstała, tego na pewne powiedzieć nie możemy. Założycielami byli prawdopodobnie osadnicy z okolicznych wsi z pod Nowego Targu. W miarę bowiem wzrastania ludności na Podhalu, posuwano się ku Tatrom, wycinano i karczowano lasy i osadzano się na prawach królewskich.

U górali ma krążyć następujące podanie o początkach tej wsi. Przed bardzo dawnymi czasy kiedy jeszcze całe Podhale u podnóża Tatr pokrywały nieprzebyte lasy, przybył w tę stronę człowiek w zamiarze założenia osady. Na próbę czy ziemia będzie zdatną pod uprawę, zakopał kilka ziarenek zboża na polanie Zakopiskiem teraz zwaną, na pochyłości Gubałówki, powyżej kościoła. Ziarna zeszyły i bujny wydały kłos, co było dobrą wróżbą dla nowej osady. Ów człowiek osiedlił się tutaj, począł rąbać i karczować lasy, przygotowując tym sposobem ziemię pod uprawę. Od „zakopania“ owych ziarn ma pochodzić nazwa wsi Zakopane.

O ile do dziś dnia wiadomo, pierwszą wzmiankę o Zakopanem napotykamy w roku 1630, mianowicie w dokumencie określającym ograniczenie polany Żywczajskie zwaną. Przytaczam dla ciekawości czytelników powyższy dokument, w całości odpisany z odpisu urzędowego, dokonanego z oryginału znajdującego się we Lwowie.

„Pracowity Jędrzej Jarząbek ze wsi Bańska, przyszedłszy do Warszawy do nas Zygmunta trzeciego, króla polskiego, w sobotę przed św. Wojciechem w roku tysięcznym sześćsetnym trzydziestym, który upraszał, aby mu na polanę Żywczajską zwaną ograniczenie czyli cyrkiel wydaliśmy. Na którą prośbę zezwalając, takowy następnie opisać kazaliśmy. A ta polana Żywczajskie zwana leży we wsi Zakopane, w starostwie nowotarskim, i ma takie ograniczenie. Najprzód na step od Wierzchu Opalonego; powtóre na step Spadowy przez puste pole; potrzenie na step z pod Sarniej Skaly; po czwarte na step od Dziadów przez puste pole aż na Suchy step; po piąte na jaworze na dół Suchym potoczkiem przez las starościański na troisty potok; poszóstę na jedle, na buka i na błocisko na dół potoczkiem aż na lipę przez puste pole, z pustego pola na Biały potok, ta polana ograniczona jest. Który to cyrkiel dla wiadomości i pewności pracowitemu Jędrzejewi ze wsi Bańska wydajemy i podpisem naszym aprobowujemy. Dano w Warszawie w sobotę przed św. Wojciechem (3) w roku 1630. Zygmunt mp. (4)“.

O tej samej polanie jest mowa w dokumencie wydanym w zamku nowotarskim 14 lipca 1682, gdzie mianowicie powiedziano „Maryanna de la Glause (?) et Aquium (?) Wielopolska, kanclerzyna wielkokoronna, nowotarska, dolińska etc.

(2) Tak nazywają górale najwyższe, strome i przepaściście szczyty tatrzańskie. Prawdopodobnie wyrażenie turnia jest niemieckiego pochodzenia (od turn, w XII wieku turn, wieża). W Tatrach spiskich napotykamy liczne nazwy niemieckie złożone z turn np. Karfunkelturm, Kahlbacher Mittelgratturm i t. d.

(3) 20 kwietnia.

(4) W oryginale czytamy bez zamiast przez, polie zam. pole, na jedle zam. na jedle.

starościna, zatwierdza Janowi i Jędrzejowi Jarzabkom posiadanie polany Żywiezańskie (5)⁴

Ta sama Maryanna Wielopolska, „nadaje prawo pracowitym Michałowi i Walentemu Jarzabkom na polanę całą Bundówka zwaną we wsi Zakopanem. Dano w zamku nowotarskim 23 sierpnia 1697“ (6)

Tę polanę, położoną za gruntami Gąsieniców w Zakopanem Tomasz Jarzabek, alias Bunda zwany z Bańskiej, z synem swoim Wojciechem, własną pracą rąk swoich wyrobioną, dnia 8 kwietnia 1687 sprzedał Samuelowi Gąsienicy z Zakopanego za sumę złp. 118 (7).

Niemniej ciekawe jest pismo wydane w Warszawie dnia 30 listopada w dzień św. Jędrzeja 1632-r., na prośbę pracowitych Jana i Sebastjana Toporów z Zakopanego, wniesioną do Zygmunta III w wigilią św. Katarzyny (24 list.), a określającą ograniczenie polany Cyrchli, recte Milanówki zwaną we wsi Zakopane. Ograniczenie tej polany podaje owo pismo w następujący sposób: „1-o Cel polany Kielbasówka na Mościska; 2-o na Suchą Wodę; 3-o na Zieloną mlakę koło kopca; 4-o na Kotlinowy wierzch do drugiego kopca; 5-o na Kopieniec przy Skupniowej polanie; 6-o między Hławówki polany do Suchego Potoku; 7-o na starą polanę koło rzeczki aż ku wierchu od Zajęczyńca“ (8).

W końcu podajemy pismo Michała króla zapewniające dawne prawa Zakopian treści następującej:

„Michał, z Bożej łaski król polski i t. d. Oznajmujemy tym listem naszym, wszem w obec i każdemu z osobna, komu to wiedzieć będzie należało, lubo dawnymi przywilejami od Najjaśniejszych Prządów naszych, poddanym naszym, starostwa nowotarskiego wsi Zakopane nadanymi zamienione (? wymienione) i opisane były grunta, lasy, góry, pastwiska, rzeczki do tejże wsi nadane i przyległe, które poddani nasi pomienionej wsi trzymają i zdawna onychże aż dotąd zażywają, gdy nam jednak suplikowali, abysmy onym na miejsce zgubionych praw dawnych nowym przywilejem prawa do tychże gruntów, gór, lasów, pastwisk, których własność używania inkwizycya przez poddanych tegoż starostwa w roku 1665 wywiedziona nie tylko nieprzerwaną ustawiczną posesją weryfikuje, utwierdzili; My do supliki słuszności i przełożenia od pp. konsyliarzów naszych, tudzież i świadectw ekstraktem z ksiąg grodzkich sandeckich, namienionego roku wyjętych, skłaniający się, poddanych zakopiańskich przy wszystkich gruntach, lasach, wyrobiskach, pastwiskach i halach zdawna do nich należących i w posesyi onychże dotąd zostających, które się aż do granic wsi przyległych: Poronina, Zubsuchego, Dzianisza, Witowa i Buko-

winy, z drugiej zaś strony granicą przez Tatry aż do państwa spiskiego ciągną, tak wierzchami jako też dolinami, mianowicie wedle oznaczonych wyrobisk i granic, a to ciągnących się końcem wsi Zubsuchego, aż do końca na ścianie południowej wsi Zakopanego aż pod wierzchy Tatry, powszechnie nazwane Regłami i innych przynależnościach, tak jako się ich ściany i węgły wszérz i wzdłuż a termino, a quo, ad terminum, ad quem, rozciągają się lub wierzchami gór wynoszą, tudzież i przy wolnych pastwiskach w halach Tatrach zwanych aż do granic ciągnących się wedle przywileju za króla Stefana w r. 1578, danego przynależących, zachowujemy prawo i posesyą pomienionych poddanych zakopiańskich, umacniamy z wszelką wolnością palenia gorzałki, piwa i miodu i szynkowania onymi trunkami, z obowiązkiem płacenia do starostwa nowotarskiego wyznaczonej przez lustracyę suchej kwaroty, także szynkowania winem bez żadnej opłaty i stawiania młynów, łowienia ryb, i to tych poddanych zakopiańskich utwierdzamy, aby w używaniu owych gruntów, gór, lasów, wyrobisk, pastwisk, rzeczek żadnych przeszkód od starostwa i sąsiad nie odnosili; toż mieć chcemy po urodzonym starostwie naszym nowotarskim teraz niniejszym (?) jako i na potem będących, aby pomienionych poddanych przy wszystkich gruntach, górach, lasach, pastwiskach i rzekach opisanych, z dawna do wsi Zakopane należących, oraz przy wolnościach podług lustracyi w roku 1665 agitowanej zachowali, aby w używaniu pożytków od nikogo przeszkody nie mieli, do tego się przykładamy. Na co dla lepszej wiary przy podpisie ręki naszej pieczęć koronna przyciśniona MDCLXX panowania.... Dano w Warszawie dnia 11 miesiąca grudnia (9).

Wzmiankę o Zakopanem, a zwłaszcza o Giewoncie i dolinie Strażysk, znajdujemy w piśmie wydanym przez króla Jana III, na mocy którego król w Krakowie dnia 12 marca 1675 r. Walentego i Dorotę Kalatów małżonków, Wawrzyńca, brata rodzonego, i Wojciecha, bratastryjecznego. Szaflarskich alias Kalatów, będących sołtysami we wsi Szaflarach, stosując się do konserwacyi antecesorom ich od króla Michała daną w Krakowie, dnia 20 listopada 1669 zatwierdza w posiadaniu tego sołtysa z polanami w Leśnicy, Gliczarowie i na Poroninie, także Czystą (? Czyrłę), Giewont, Strażyska (Strażyska), nazwane, z zagrodnikami czterema i ich robociznami, żadnych dworskich nie pełniąc powinności, do których pościągani być nie mają, czynsz tylko goły z tego sołtystwa do dworu nowotarskiego na każdy rok po zł. 30 górskich płacić na dzień św. Marcina biskupa i oddawać powinien (10).

Według przypuszczenia Goszczyńskiego (11)

(5) Z odpisu urzędowego. Oryginał we Lwowie.

(6) Z odpisu urzędowego. Oryginał we Lwowie.

(7) Actum in curia Neoforiensi anno Domini 1702 die 7 Aprilis.

(8) Według odpisu nieurzędowego.

(9) Odpis odpisu urzędowego dokonanego we Lwowie, 20 czerwca, 1845.

(10) Dokument papierowy polski, bez podpisu i pieczęci; na lewym brzegu podpis; „Hieronymus Piński (?), Regiae Majest. Secret“.

(11) Goszczyński. Dziennik z podróży do Tatrów, str. 102.

Zakopane miała osadzić starościna Wielopolska, zapewne ta sama, o której powyżej wspominaliśmy, rozbitkami Tatarów łotrujących na Podhalu. Dowodem tego ma być rodzina Tatarów, żyjąca dziś istotnie w Zakopanem, jako też polana Tatary.

(Dalszy ciąg nastąpi).

TELEGRAF LĄDOWY AUSTRALSKI.

Z liczby środków przysługujących komunikacji międzynarodowej (żegluga, koleje żelazne, poczta i telegrafy), żaden w dziesięcioleciu ostatniem nie osiągnął tak znacznego rozwoju jak telegrafy. Rozwój ten w istocie zadziwia, powiem więcej, zdumiewał. Niezależnie od wysokiego udoskonalenia i postępu telegrafii w krajach europejskich, powstały w tym czasie trzy linie wiążące oddzielne części świata; błogie skutki działalności ich odczuwa już cały świat cywilizowany a przede wszystkim handel. Na początku bieżącego dziesięciolecia, to jest w grudniu 1870 roku, w dalszym przedłużeniu linii syberyjskiej, telegraf osiągnął wybrzeże oceanu Spokojnego; w lipcu 1872 r. połączono drutem elektrycznym wschodnie i zachodnie wybrzeża Ameryki południowej, a w październiku tegoż roku osadnicy Australii południowej z szybkością błyskawicy otrzymywali wiadomości z metropolii angielskiej; w tym bowiem czasie ukończono właśnie jedno z przedsięwzięć najśmielszych, mianowicie: wielki australijski telegraf lądowy. Dziś nikt się już może i nie dziwi u nas, otrzymując w trzy dni np. wiadomość o równoczesnych wypadkach u antypodów na Nowej Zelandyi, bo od lat trzech i tę „W. Brytanią mórz południowych“ łączy linia telegraficzna podwodna z Australią i Europą.

Telegraficzne to połączenie składa się z następujących linii oddzielnych:

	kilom.
1. Falmouth—Lizbona — Gibraltar (linia podwodna)	2010
2. Gibraltar—Malta (linia podwod.)	1570
3. Malta—Aleksandrya (linia podw.)	1310
4. Aleksandrya—Suez	360
5. Suez—Aden (linia podwodna)	2100
6. Aden—Bombay (linia podwodna)	2670
7. Bombay—Madras	965
8. Madras—Penang (linia podwod.)	1950
9. Penang—Singapore (linia podw.)	610
10. Singapore—Batawia (linia podw.)	900
11. Batawia—Bangoewangi	770
12. Bangoewangi—Port Darwin	1760
13. Port Darwin—Port Augusta (telegraf lądowy)	2890

14. Port Augusta—Adelaida	340
15. Adelaida—Botany Bai	1455
16. Botany Bai—Nelson (południowy cypel Nowej Zelandyi)	1990

Ogólna długość tej linii komunikacyjnej wynosi zatem 23,650 kilometrów, z których 16,870 kilometrów przypada na liny podwodne a 6780 kilometrów na komunikacje lądowe.

Nieznającemu bliższych szczegółów, w obec których przyprowadzono do skutku długą linią komunikacyjną, sumującą niby most cały kontynent australijski z północy na południe na długość 2890 kilometrów, mogłoby się zdawać, że w porównaniu z taką np. linią podwodną tranzazytycką, z budową kolei oceanu Spokojnego i innemi zdumiewającymi tryumfami techniki nowoczesnej, praca to podrzędna—a jednak myśl przecięcia Australii drutem telegraficznym w kierunku średniej długości z północy na południe, była niemniej od tamtych śmiałą, a trudności do zwalczenia *większe*. Tak w Syberyi i kraju nadamurskim, jak i w Ameryce południowej, obszary po których miał sunąć szlak telegraficzny, ciągnęły się wzdłuż traktów i dróg utartych; z *wyjątkiem małych stosunkowo dystansów, znalazły się też na całej linii* osady i faktory odpowiednie na stacye; w lasach Syberyi i porzeczca Amuru nie było obawy o brak materiału leśnego. W Australii przeciwnie, twórcy telegrafu lądowego musieli przede wszystkim odkrywać dopiero właściwy tór, bo przed nimi jedynemu dopiero śmiertelnikowi, śmiałemu i wytrwałemu podróżnikowi australickiemu, Johnowi Mac Donall Stuartowi, w latach 1861 i 1862, po niesłychanych trudach i wysiłkach i po dwukrotnem fiasco, udało się nareszcie zaledwie dotrzeć lądem z Australii południowej do wybrzeży Australii północnej w pobliżu portu Darwin. Po tych samych szlakach, po których z niesłychanym mozolem przebił się Stuart z garstką tylko przybocznych, na szybkich biegunach i w nieustannej obawie śmierci z pragnienia, musiały teraz po całych latach manewrować setki ludzi z wozami i licznym taborem koni, bydła i owiec po niezmierzonej pustyni (na zachód, jak wykazały badania nowsze, ciągnie się najsmutniejsza pustynia piaszczysta), musiały wyszukiwać dopiero rozsianych tam źródeł wody, drzew koniecznych na słupy telegraficzne i punktów dogodnych na stacye. Na północ od góry św. Małgorzaty w pasmie Dennison, na zachód od jeziora słonego Eyre, nie było ani jednej siedziby ludzkiej, ani źdźbła pomocy. Nawet karczowcy już na północy punkt linii Palmerston nad portem Darwin nie posiadał żadnych materiałów, żadnych innych środków pomocniczych nad dowieszone tu na okrętach z Adelaidy. Zaprowiantowanie owej wielkiej kolonii roboczej, „via Adelaida“, wymagało najstarszemu troskliwosci i wysiłków. Jednym słowem, było to jedno z przedsięwzięć najtrudniejszych, jakich dokonano kiedykolwiek i gdziekolwiek w interesie komunikacji ziemskiej.

seraju. Inne komnatki, każda prawie w innym guście, to służą za przybytki dla chińskiej i perskiej sztuki, to mieszczą w sobie bibliotekę, to noszą piętno angielskiego komfortu lub smaku czasów Ludwika XV, usprawiedliwiając zupełnie porównanie Alupki do encyklopedyi budownictwa.

W zbrojowni pośród mnóstwa rzeczy bez żadnej większej wartości, widzimy kilka osobliwości, do rzędu których zaliczyć należy: laskę marszałka Francyi Filipa Orleańskiego, ozdobioną portretem królewskim, oręż Piotra Wielkiego, Katarzyny II i inne.

Mimowoli w swym opisie wracamy znowu do zewnętrznej strony pałacu. Najpiękniejszym w niej jest bezwątpienia fronton zwrócony ku morzu (patrz str. 169) ze swemi olbrzymiemi schodami, którego po obu stronach lwy strzegą. Schody te prowadzą do obszerniej platformy, z której przepyszny się widok roztacza: na lewo wzrok ginie w błękitnie morza, na prawo dobiega prawie aż do wrót Bajdaru.

Liczba podróżnych, zwiedzających Alupkę co roku, bywa bardzo wielką; wskutek czego wzniesiono hotel dla przyjezdnych w pobliżu gdzie przed wiekami wznosiły się mury warowni Dere-Jardży, z których dzisiaj zaledwie gdzieś niegdzie grzyły śród krzewów szarzeją.

Sic transit potestas mundi...

M. J. B.

KILKA WSPOMNIENIŃ Z TATR.

SKREŚLIE

BRONISŁAW GUSTAWICZ.

(Dalszy ciąg).

Przypatrzmy się teraz bliżej topografii tej wsi podhalańskiej. Wieś ta obejmuje 23 role, 48 polan a 5 hal. Cały ten obszar obejmujący przeszło 4,616 hekt. (8,020 morgów), jest obficie zroszony licznymi potokami i potoczkami. Najważniejszy potok zakopiański zwie się Cichą wodą, który nastaje na gruntach wsi Kościelisk. Płyynie on przez Zakopane popod Gubałówkę w kierunku od południowego zachodu ku północnemu wschodowi czyli od Kościelisk ku Poroninowi i dzieli obszar Zakopanego na dwie części, mniejszą północną, zajmującą stoki Gubałówki, i większą południową, rozpościerającą się ku Regłom.

Obszar północny przecina pięć potoków, wpadających do Cichéj-Wody na północnym brzegu,

mianowicie potok Sobiczkowy, drugi Szymaszkowy, trzeci bezimienny naprzeciw kościoła, nieco na wschód, czwarty także bezimienny naprzeciw ujścia Młynicznej, a piąty Kotelnica, płynący wzdłuż drogi prowadzącej z Zakopanego do Zubsuchego przez Gubałówkę.

Obszar ten obejmuje 15 polan a 4 role. A mianowicie: między potokiem Sobiczkowym a Szymaszkowym leży tuż nad ujściem potoku Sobiczkowego, nad Cichą Wodą, polana Pólkami zwana; powyżej niej w lesie polana Limirzysko (1), a nad potokiem Szymaszkowym polana Szymaszkowa (Symoskowa). Dalej w górę u źródeł rzeczonoego potoku, aż ku granicy Zubsuchego, rozlega się polana Wielkie Hoczowskie (Hoćkowskie).

Między potokiem Szymaszkowym a innym bezimiennym, wpadającym powyżej plebanii do Cichéj-Wody, jest polana Ubocz, po wschodniej stronie Szymaszkowego potoku, a obok niej polana Brzegi. Nad Brzegami po wschodniej stronie wspomnianego potoku bezimiennego, kędy najwygodniejsze wyjście na Gubałówkę, jest polana Gładka, a powyżej niej u samej granicy Zubsuchego polana Zakopisko. Tuż nad Cichą-Wodą, naprzeciwko ujścia doń połączonej z Czarnym potokiem Młynicznej, płynącej od Strażysk, jest rola Kurtkówka; las powyżej niej i polany Gładkiej zwie się Walową górą.

Naprzeciwko ujścia potoku płynącego od Kuznie zakopiańskich, zwanego Bystre, nad Cichą Wodą, leży polana Bilinówka (2); powyżej niej aż do granicy zubsuskiej, ciągnie się las Surowy, w nim dwie polanki Córchla (Cyrla) i Rozsadzisko, a powyżej nich polana Oberwisko.

Poniżej polany Bilinówki, wzdłuż Cichéj-Wody, aż ku drodze wiodącej przez Gubałówkę do Zubsuchego, leży polana Tatary, a powyżej niej aż ku rzeczonoj drodze i w górę aż ku granicy Zubsuchego polana i las Kotelnica. Wzdłuż drogi nadmiennej płynie do Cichéj-Wody potok Kotelnica. Na wschód od granicy zubsuskiej aż ponad Cichą-Wodą leży rola Ciągłówka; obok niej na wschód rola Strachatówka i Ustup; wreszcie polana Łosówka.

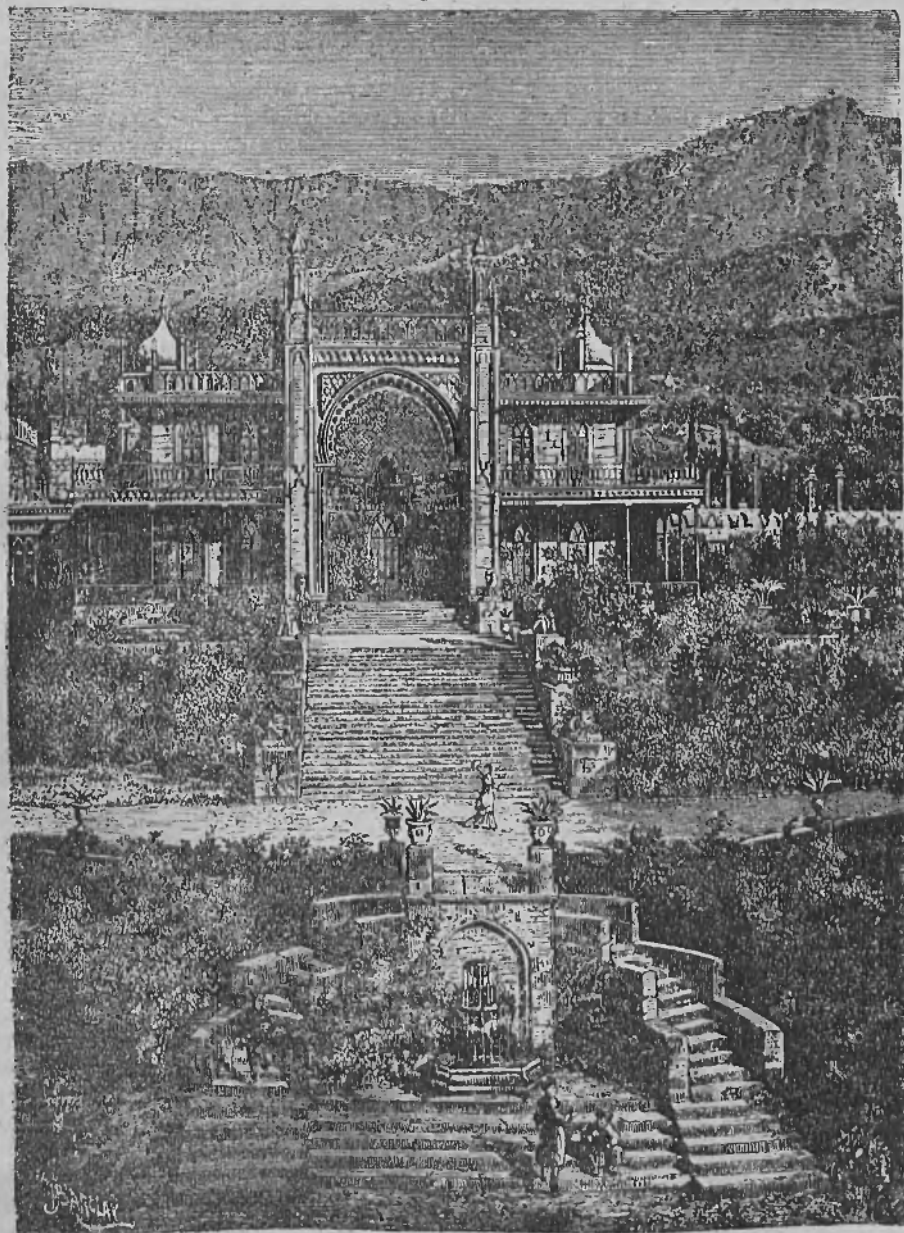
Obszar południowy, jako daleko obszerniejszy i rozleglejszy, posiada też daleko obfitszą siatkę wód, wlewających się do Cichéj-Wody na południowym brzegu. Najdalej na wschodzie mamy nasamprzód potok Małolącki czyli Małolączniak, mający swój początek na polanie Małej Jące. Tworzy on granicę Zakopanego od Kościelisk. Zwie się także Gąsienicowym potokiem. Drugim jest potok Krzeptowski; powstaje z połączenia się na polanie Krzeptówką zwanéj dwóch potoczków; zachodni przybywa z polany Potokiem zwanéj, drugi zaś Mały Żleb zwany, płynie z Re-

(1) Nazwa ta pochodzi od góralskiego wyrazu limierz, mielierz.

(2) Nazwa pochodzi od góralskiego wyrazu bil, oznaczającego łądę; nazwa téj polany ma oznaczać, że tam dobra ziemia.

gli z Małego Żlebk. Odgranicza polany: Krzeptówkę i Skibówkę na północy od Kościelisk. Trzeci potok Suchy Żleb nastaje w Reglach, zabiera na zachodnim brzegu na Groniku inny potoczek z hali Krzeptówki na zachód od Wielkiej Bramy, zwany potokiem od Wielkiej Bramy. Na-

Zabiera na wschodnim brzegu, tuż pod Reglami, między polanami Grzeskówką a Żywcańskiemi. Potoczek płynący od Dziury w Sarniej-Skałe czyli Małej Świnicy; poniżej drugi potoczek zwany Spadowe, płynący z Regli z pod Spadowca; dalej Białą-Wodę, nastającą z dwóch ra-



A Ł U P K A.

stępującym czwartym potokiem jest bezimienny potoczek, nastający na granicy Gronika i roli zwaną Średnie Osiedle. Potem idzie potok Osiedle, nastający na rolach téj samej nazwy. Szósty potok, dość znaczny, zwie się Młyniczną. Wytryska pod Giewontem w hali Strążyskach.

mion pod Giewontem; wreszcie przy samej drodze z Zakopanego do Kuźnic Czarny potok, płynący z Regli od Krokwi. Większą część tego potoku (Czarnego), puszczoną na młyn (spalony), przeprowadzono na tartak. Z Czarnym potokiem łączy się na wschodnim brzegu ramię By-

strego, oddzielone poniżej walcowni, a płynące przez zwierzyniec zakopiański, a potem pastwiskami równolegle i na zachód od drogi z Zakopanego do Kuźnic.

Poniżej Młynicznej uchodzi do Cichéj-Wody potok zwany Bystre (mylnie Bystrą lub Białym Dunajcem zwany); nastaje on z połączenia się kilku ramion wodnych pod polaną Kalatówkami. Połączenie się Cichéj Wody z Bystrém nazywają często Zakopianką. Doń uchodzi poniżej Hyczów potok, na mapie katastralnej powyżej ujścia do Zakopianki Szperkowskim zwany, nastaje na polanie Szperkówce. Na roli Bachledówce, powstaje potok Bachledzki, poniżej którego uchodzi do Zakopianki silny potok Oleza. Płyńc przez polaną Bystre i Suchy Bór, zabiera na zachodnim brzegu potoczek Mrówcowy, płynący z polany Pardalówki przez rolę Mrówcową; na wschodnim brzegu potok nastający na polanie Hławówce, a poniżej trzy potoczki bezimiennie.

Ten obszar południowy według potoków rozpada się na cztery części:

- a) od potoku Małoląckiego po Młyniczną;
- b) od Młynicznej do Bystrego;
- c) od Bystrego do Olezy;
- d) od Olezy do granic Poronina i Muru-Zasiechłego.

Obejmuje on 33 polany, 19 ról a 5 hal, których położenie poniżej skreślam.

a) Dział małolącko-młyniczny. Przy granicy Kościeliskiej, po obu stronach drogi wiodącej do Kościelisk między potokiem Małoląckim i potoczkiem Małym Żlebkiem, aż po drożynę pod Reglami, mamy polaną zwaną Potok; dalej na południe w Reglach między rzeczonemi potokami od namienionej drożyny pod Reglami, halę zwaną Podpieronkę, do której przypiera polana i hala zwana Mała Łąka. Polana Mała Łąka należy do trzynastu gospodarzy z Zakopanego, Muru Zasiechłego i Gronika. Na wschód od polany Małej-Łąki jest mała polanka bezimienna, należąca do Zakopian.

Między potokami Krzeptowskim, Cichą-Wodą, Suchym Żlebem i wpadającym do niego od zachodu potokiem, idącym od Bramy, po obu stronach drogi z Zakopanego do Kościelisk jest polana Skibówka; powyżej niej ku Reglom od potoku Krzeptowskiego po drogę pod Reglami od Suchego Żlebu na wschód po za potok płynący od Wielkiej Bramy leży polana Krzeptówka, a po wschodniej stronie potoku od Wielkiej Bramy w Reglach, hala Krzeptówka, ciągnąca się aż ku Strażyskom.

Od drogi pod Reglami, nadół między potoczkami od Wielkiej Bramy i Suchym Żlebem leży polana Mraźnica. Obok pomykając ku wschodowi od Cichéj Wody w górę ku Reglom między potoczkami Suchym Żlebem i innym bezimiennym jest polana Gronik, a powyżej niej aż po drogę pod Reglami polana zwana Mitaczowe wykroty.

Wreszcie od tych dwóch polan, Gronika i Mitaczowych wykrotów, na wschód aż po Młyniczną, potok płynący ze Strażysk, leżą od Cichéj-Wody ku Reglom trzy role: Wyżnie, Średnie i Niżnie

Osiedle, a pod Reglami nad Młyniczną polana Bundówka aż po drogę pod Reglami, a poniżej rola Gąsienicowa; na wstępie do doliny Strażysk nad Młyniczną polanka Młyniska, a aż pod Giewont około Sarniej Skaly i Suchego Wierchu hala Strażyska, należąca po większej części do Szaflarzan.

b) Dział młyniczno-bystrzański. Między potokami Młyniczną i Bystrém mamy, idąc od Regli ku dolowi, nasamprzód między Młyniczną, wpadającym doniej na wschodnim brzegu potokiem od Dziury i drogą po pod Regle, polaną Grzeszkówkę; dalej między potokami od Dziury i Młyniczną od zachodu a Spodowém od połączenia się Spadowego z Młyniczną w górę rolę Żywiezańskie; a powyżej niej aż ku drodze pod Reglami i aż po Białą-Wodę polaną Żywiezańskie, poniżej której między potokiem Spadowém, Młyniczną i Białą aż do połączenia się Białej Wody z Młyniczną leży rola Cerehlica.

Między potokami Białą Wodą i Czarnym potokiem aż do Cichéj Wody leży rola Cerehla (Córka, Cyrla); obok niej biegnie wązkim pasem rola Łukaszówka, a powyżej obu aż po drogę pod Reglami polana Reglówka, także Stópkówka zwana; wreszcie obok roli Łukaszówki aż po potok Bystre idzie ku Reglom rola i hala (las pod Reglami) Krupówki; powyżej rzeczonej hali zasię styka się od wschodu z polaną Reglówką polana Rogówka; wreszcie na wschód w rogu między drogą prowadzącą z Zakopanego obok zwierzynca do Kuźnic i drożyną wiodącą ku walcowni, po pod Reglami aż do potoku Małoląckiego mała polanka Wilkówka. Już w obrębie Tatr na zachodnim brzegu Bystrego rozłożyły się Kuźnice Zakopiańskie, a powyżej nich leży pod Giewontem piękna polana Kalatówki (3) takzwana od swych dawnych posiadaczy Kalatów z Szaflar.

c) Dział bystrzańsko-olezański. Między potokami Bystrem, płynącym od Kuźnic zakopiańskich po którego połączeniu się z Cichą-Wodą oba te potoki przybierają nazwę Zakopianki, i potoczkiem Hyczowym, leży między Bystrém, Zakopianką i drogą prowadzącą z Poronina do Kościelisk polana Krowiarczyńska; powyżej nad Bystrém polanka Pólko; wzdłuż drogi prowadzącej do Kuźnic zakopiańskich jest rola Strachatów, a naprzeciw mostku na Bystrém polana Wykroisko. Obok Strachówki od drogi z Poronina do Kościelisk wzdłuż potoku Hyczowego leży rola Hyczówka, do której zarzeczonym potokiem przypiera od wschodu polana Szperkówka, a do téj po obu stronach potoku Bachledzkiego rola Bachledowa. Poniżej téj zaś ku Dunajcowi a na wschód aż po potok Olezę, odgraniczający w tym rogu Zakopane od Poronina, jest rola Gutowa a od niej ku południowi idą po sobie role Rzepkówka, Kluszkówka i Mrówcówka, potem polany Pardalówka i Kokoszówka.

(3) Powszechnie, ale też mylnie zowią ją polaną Kalatówką, zowie się raczej „Kalatówkami“, jak mówią górale zakopiańscy, zatem powinni polana Kalatówki albo polana Kalatówek.

Na wschód od roli Mrówcówki i polany Pardołówki, między potokiem Mrówcowym, wpadającym na zachodnim brzegu do Olezy jest polana Oberconówka i dalej ku południowi Suchy Bór i polana Bystre, przypierające ścianą południową do Nosala.

d. Dział olczańsko-poroniński. Między potokami Olezą i Cyrłą idąc po wschodnim brzegu Olezy, od granicy Poronina ku południowi leżą role Milanowa, Walkoszowa i Stara Toporowa; wreszcie polany Huciska (4), Zajęczyniec (Zajęczyniec) i Hławówka; ta ostatnia między Olezą i wpadającym do niej na wschodnim brzegu potokiem Hławówką.

Między potokami Cyrłą i Świdrówką (5) jest przy połączeniu się obu tych potoków nad granicą Poronina polana Czernikówka; dalej ku południowi polany Zoniówka, Hrubie niżnie i Hrubie wyżnie, a powyżej Hrubego wyżniego polana Cérchla.

Wreszcie na wschód potoku Świdrówki aż po granicę Muru Zasiętego leżą polany Weszkówka i Kielbasówka.

(Dalszy ciąg nastąpi).

Ogólny pogląd na charakter, naturę i położenie KAUKAZU.^(*)

Międzymorze kaukazkie leży między 54° i 70° długości geograficznej zachodniej, 47° i 39° szerokości północnej; lądowa przestrzeń, za wyłączeniem miejsc pod wodami i błotami wynosi 384,340 wiorst kwadratowych; pod posiewy używa się około 7,686,800 dziesięcin; lasów na Kaukazie 2½ mili. dziesięcin, na Zakaukaziu 4 miliony dziesięcin. Według statystyki i opisu kameralnego z 1871 r., w całym namiestnictwie ludność przewyższa pięć mil. dusz. Ziemia ta dzieli się na właściwy Kaukaz i Zakaukazie. Podział administracyjny: 6 gubernij, 3 prowincye i Suchumsko-Czarnomorski oddział (1). Kaukaz składa się z dwóch części, jedna przedstawia wielkie obszary płaskich równin, druga górzysta. Zaczawszy od granic saratowskiej gubernii i ziemi wojska Dońskiego do granic głównego grzbietu gór kau-

(4) Dawniej tu miały być huty.

(5) Potok Cyrła czyli Cyrlikowski nastaje na granicy roli między Starą Toporową i polaną Hrubie Niżnie; łączy się na granicy Poronina z potokiem Świdrówką, płynącym z lasu na granicy polany Cyrli i Kielbasówki. Potok powstały z ich połączenia wpada do Poronca na południowym jego brzegu.

(*) Przez jednego z naszych rodaków, od wielu lat przebywającego na Kaukazie.

(1) Przed traktatem berlińskim.

kazkich kraj przedstawia równinę, w rzadszych tylko miejscach rozrzucone niewielkie pasma gór; cała ta wielka przestrzeń nie jest niczem jeno stepem, na którym lasów niema, oprócz małych zarośli w okolicach Stawropola i po brzegach rzeki Kasny. W dawnych czasach chociaż były tu lasy, lecz te wycięto na budowę stannie. Wody także tu mało, niewielkie rzeki Jahorlyk, Taszla, Mamajk i drugie skrapiają nieznaczną część równiny, niektóre z nich latem zupełnie wysychają a mieszkańcy muszą obywać się wodą, zakonserwowaną przez zimę w rozpadlinach, lub w umyślnie urządzonych jamach, nazwanych „butki“. Na północnej granicy znajduje się jezioro, lecz woda w niem słona i do użytku nie służy. Jedną tylko rzeką Kasną przerzyna step: po brzegach jej rosną niewielkie drzewa i zbudowano tu wiele stannie, ale i ta nie będąc posilkowaną, przez mniejsze rzeczki zasilaną, przy suchym gruncie i suchym powietrzu, w piaskach, trzcinach i sitowiu zamiera, nie dochodząc morza; kraj ten, jako оголоzony z lasów, przy braku wody, gdy rzadko jeszcze miewa deszcze, wtedy ziemia z gliniastego czarnoziemiu zasycha, twardnieje i do wegetacyi bywa niezdatną; przeciwnie, gdy puryodycznie bywa skrapiana deszczem, rodzi i zboża i trawy do zbytku.

Klimat na Kaukazie taki jak w ekaterynosławskiej i chersońskiej gubernii, w niektórych miejscach zimno dochodzi do 20 stop.; latem ciepło do 30 stop. Północną część zajmują koczowniczy Kałmyki ze swojemi stadami owiec, bydła i niedźnych koni. Osiedleni mieszkańcami są tylko kozacy liniowi, włościanie dóbr skarbowych i Nogajcy, niedaleko zaś morza kaspijskiego półkoczujący Kara-Nogajcy.

W miarę zbliżania się ku południowi, kraj traci charakter stepowy. Poczawszy od Gieorgijewska i Piatyhorska miejscowość staje się żywszą i okazalszą, grunt różnorodny; bliżej lańcucha gór, ziemia kamienista i piaszczysta, miejscami łożysta, w innych znowu daje się widzieć gruby sój najlepszego czarnoziemiu, deszcze bywają częste, pszenica i inne gatunki zbóż udają się najwyborniej, ludność liczna i pracowita. Od Gieorgijewska na południe zaczyna się ziemia Kabardyńców, między któremi zamieszkało plemię Abchazów.

Drugi pas kaukazkiej równiny leży u podnóża głównego grzbietu gór zaczawszy od okrain morza Czarnego do brzegów kaspijskiego; przedstawia rozległą dolinę, zasłoniętą od północy mnóstwem niewielkich gór, które dotykają rzek Laby, Malki, Tereku i Sunży. Dolina ta rozciąga się na 800 wiorst długości, wszczegami od 30 do 40 wiorst. Natura szczerze uposażyła ją swojemi darami; bogactwo ziemi i ciepły klimat czynią tę płaszczynę jedną z rzadkich miejscowości; tu step kaukazki wygląda jak najpiękniejszy park, okolony z południa pasem wielkich gór z północy wielką ilością rzek, ze wschodu na zachód morzami; klimat taki jak na południowych brzegach Krymu; jednakże mając w sąsiedztwie śnieżne góry, odczuwa się niekiedy powietrze cokolwiek mroźne.

KILKA WSPOMNIENIŃ Z TATR.

SKREŚLIŁ

BRONISŁAW GUSTAWICZ.

(Dalszy ciąg).

W tej wielkiej i rozległej dolinie zakopiańskiej, w jakiejś podziemnej jaskini przy Zakopanem, według podania ludowego, ma znajdować się wojsko zaklęte od niepamiętnych czasów, składające się z konnicy i piechoty, stojące w szeregach z bronią w ręku; w środku siedzi za kamiennym stołem stary siwy rycerz, wspierając głowę na dłoni, a siwa jak len broda jego sięga do ziemi. To wojsko wtenczas powstało, gdy przypadnie Wielkanoc na dzień św. Wojciecha. Jaskinię tę odwiedzić miał niedawnemi czasy ślusarz hamernik z Kuźnic zakopiańskich i bawił tam przez trzy lata, mniemając, że tam tylko chwilę zabawiał. Kuł konie rycerzom. W nagrodę dał mu siwy rycerz barłogu z pod koni do czapki i wskazawszy mu drogę, natychmiast jaskinię opuścić kazał. Ślusarz, oddaliwszy się nieco, napotkał wielkie stopy dukatów. Wyrzucił więc śmieci z czapki i nabrawszy złota, pośpieszył na wierzch. Wesół, iż ujrzał znowu świat boży, spojrzął do czapki i zamiast pieniędzy ujrzał tylko koński gnój; jeno za latą w czapce pozostałe śmieci były dukatami.

Podobnych podań o zaklętych skarbach, podziemnych zamkach możnaby dosyć zebrać, co atoli zostawiam sobie na późniejszy czas, a teraz wracam do dalszego opisu tutejszych okolic.

Nadmienić mi wypada, że w r. 1823 odwiedził Tatry arcyksiążę Franciszek Karol, który przybył tutaj 25 sierpnia, a przenocowawszy u leśniczego we wsi Bukowinie, udał się nazajutrz do Morskiego oka. Po drodze witała go deputacya starostwa spiskiego z hrabią Ahmassym na czele. Po przejeździe na Morskiem Oku na tratwie nastąpiło śniadanie dane przez Węgrów. Na wieczór powrócił do Nowegotargu. Nazajutrz (27 sierpnia) zwiędził arcyksiążę Kościeliska, jadąc na Czarny Dunajec. W dolinie kościeliskiej przyjmowali arcyksięcia Homolacze z Zakopanego, i dali mu część jego snte śniadanie. Tego samego dnia powrócił przez Zakopane do Nowegotargu na noc, a dnia 28 sierpnia odjechał do Wiednia. Na pamiątkę pobytu jego w tutejszych okolicach Homolacze, dziedzice Zakopanego, kazali postawić w ogrodzie dworskim pomnik, który odsłonięto 13 września 1840 r.

Dobre pół mili od kościoła zakopiańskiego, w dolinie potoku Bystrego, już w krainie Regli a zwłaszcza między lesistą Krokwią (od zachodu) a skałami najeżonym Nosalem (od wschodu) leżą kilkakrotnie już wspomniane Kuźnice zakopiań-

skie, już za czasów Augusta II w r. 1701 istniejące. Tymczasem starosta nowotarski Franciszek Richter utrzymywał, że huty on sam przed r. 1773 założył kosztem do 50,000 florenów. Podał on prośbę do cesarza 4 stycznia 1773 r., aby synowi jego zatwierdzono posiadanie hut, oraz aby mu wolno było do hut używać lasów tatrzańskich. Cesarz atoli nie przychylił się do jego prośby; lasów wyrebywać nie zezwolił, a drzewa tylko tyle używać mu wolno było, ile do opalenia pomieszkania potrzebował na czas piastowania godności starosty.

W r. 1800 huty tutejsze wraz z kopalniami wydzierżawił Reichsdorfer, c. k. wielicki rządca magazynowy, i miał je do r. 1804. W tym czasie powstały dwie fryszerki w Kościeliskach i znaleziono rudę w Miętniej. Dotąd bowiem brano wodę z Magury i Małej Łąki, a za czasów polskich także z Huciska. Następnie przeszedł zakład w posiadanie Ernesta Blutowskiego i Gottlieba Langa, którzy w r. 1807 sprzedali zakład Janowi Homolaczowi. Po nim odziedziczył syn jego Emanuel Homolacz, który nabył r. 1824 część starostwa nowotarskiego z lasami. Umarł 1830 r. Syn jego Edward z końcem r. 1868 sprzedał Zakopane z przyległościami pruskiemu obywatelowi, p. Ludwikowi Eichbornowi, który do dnia dzisiejszego ma je w posiadaniu.

Tyle o Kuźnicach. Potok Bystre, mylnie Białym Dunajcem zwany, powstaje z połączenia strumyków wytryskujących w dolinie Kondratowej i Goryczkowej, a mających te same nazwy co doliny; oba te potoki łączą się powyżej źródła pod polaną Kalatówek, i tworzą potok zwany Bystrym z powodu bystrego spadku wód jego. Polana co dopiero wzmiankowana znajduje się ćwierć mili powyżej dworu po zachodniej stronie potoku Bystrego. Nazwa jej pochodzi od właścicieli Kalatów, soltysów szafarskich, żyjących w pierwszej połowie wieku 13-go.

Otóż powyżej Kalatówek, w pośród licznych ogromnych głazów wapienia liasowego, tuż pod drożyną leśną, wytryska przeszło 4 m. szeroki potok i spada zaraz po kamieniach na dół przynajmniej na 10 m. Powszechnie uważają go za źródło Dunajca Białego, co tak atoli nie jest. Nosi on nazwę „wywierzyska potoku Bystrego.“ Liczne potoki spływające z południowego boku Giewontu do doliny Kondratowej, zwłaszcza w czasie posuch, częścią wysychają, częścią też giną w drobnym zwirze, zapełniającym dno doliny Kondratowej; a płynąc potem pod pokładem ziemi, wydobywają się razem ze strumego wschodniego brzegu polany Kalatówek. Źródło to jest nadzwyczaj wspaniałe i godne widzenia; przedewszystkiem cudnie się nam ono przedstawia z dołu z poza potoku. Woda tego źródła miała na dniu 49 lipca 1867 o godz. 10 1/2 rano 3°75C. przy ciepłocie powietrza 18°4C, a dnia 13 sierpnia o godz. 10 rano 4°C przy ciepłocie powietrza 11°C. Ciepłota tego źródła nie jest zupełnie stałczą, jak tego dowodzi już powyższy pomiar prof. Janoty. Na dowód tego zdania podają jeszcze pomiary Zejsznera, a zwłaszcza

KILKA WSPOMNIENIŃ Z TATR.

SKREŚLIŁ

BRONISŁAW GUSTAWICZ.

(Dalszy ciąg).

W tej wielkiej i rozległej dolinie zakopiańskiej, w jakiejś podziemnej jaskini przy Zakopanem, według podania ludowego, ma znajdować się wojsko zaklęte od niepamiętnych czasów, składające się z konnicy i piechoty, stojące w szeregach z bronią w rękę; w środku siedzi za kamiennym stołem stary siwy rycerz, wspierając głowę na dłoni, a siwa jak len broda jego sięga do ziemi. To wojsko wtenczas powstało, gdy przypadnie Wielkanoc na dzień św. Wojciecha. Jaskinię tę odwiedzić miał niedawnemi czasy ślusarz hamernik z Kuźnicy zakopiańskiej i bawił tam przez trzy lata, mniemając, że tam tylko chwilkę zabawił. Kuł konie rycerzom. W nagrodę dał mu siwy rycerz barłogu z pod koni do czapki i wskazawszy mu drogę, natychmiast jaskinię opuścić kazał. Ślusarz, oddaliwszy się nieco, napotkał wielkie stopy dukatów. Wyrzucił więc śmieci z czapki a nabrawszy złota, pośpieszył na wierzch. Wesół, iż ujrzał znowu świat boży, spojrzął do czapki i zamiast pieniędzy ujrzał tylko koński gnój; jeno za latą w czapce pozostałe śmieci były dukatami.

Podobnych podań o zaklętych skarbach, podziemnych zankach możnaby dosyć zebrać, co atoli zostawiam sobie na późniejszy czas, a teraz wracam do dalszego opisu tutejszych okolic.

Nadmienić mi wypada, że w r. 1823 odwiedził Tatry arcyksiążę Franciszek Karol, który przybył tutaj 25 sierpnia, a przenocowawszy u leśniczego we wsi Bukowinie, udał się nazajutrz do Morskiego oka. Po drodze witała go deputacya starostwa spiskiego z hrabią Almasyem na czele. Po przejeździe na Morskiem Oku na tratwie nastąpiło śniadanie dane przez Węgrów. Na wieczór powrócił do Nowegotargu. Nazajutrz (27 sierpnia) zwiędził arcyksiążę Kościeliska, jadąc na Czarny Dunajec. W dolinie kościeliskiej przyjmowali arcyksięcia Homolacze z Zakopanego, i dali mu część jego suto śniadanie. Tego samego dnia powrócił przez Zakopane do Nowegotargu na noc, a dnia 28 sierpnia odjechał do Wiednia. Na pamiątkę pobytu jego w tutejszych okolicach Homolacze, dziedzice Zakopanego, kazali postawić w ogrodzie dworskim pomnik, który odsłonięto 13 września 1840 r.

Dobre pół mili od kościoła zakopiańskiego, w dolinie potoku Bystrego, już w krainie Regli a zwłaszcza między lesistą Krokwią (od zachodu) a skałami najeżonym Nosalem (od wschodu) leżą kilkakrotnie już wspomniane Kuźnice zakopiań-

skie, już za czasów Augusta II w r. 1701 istniejące. Tymczasem starosta nowotarski Franciszek Richter utrzymywał, że luty on sam przed r. 1773 założył kosztem do 50,000 florenów. Podał on prośbę do cesarza 4 stycznia 1773 r., aby synowi jego zatwierdzono posiadanie hut, oraz aby mu wolno było do hut używać lasów tatrzańskich. Cesarz atoli nie przychylił się do jego prośby; lasów wyrębywać nie zezwolił, a drzewa tylko tyle używać mu wolno było, ile do opalenia pomieszkania potrzebował na czas piastowania godności starosty.

W r. 1800 huty tutejsze wraz z kopalniami wydzierżawił Reichsdorfer, c. k. wielki rządca magazynowy, i miał je do r. 1804. W tym czasie powstały dwie fryszerki w Kościeliskach i znaleziono rudę w Miętniej. Dotąd bowiem brano wodę z Magury i Małej Łąki, a za czasów polskich także z Huciska. Następnie przeszedł zakład w posiadanie Ernesta Blutowskiego i Gottlieba Langa, którzy w r. 1807 sprzedali zakład Janowi Homolaczowi. Po nim odziedziczył syn jego Emanuel Homolacz, który nabył r. 1824 część starostwa nowotarskiego z lasami. Umarł 1830 r. Syn jego Edward z końcem r. 1868 sprzedał Zakopane z przyległościami pruskiemu obywatelowi, p. Ludwikowi Eichbornowi, który do dnia dzisiejszego ma je w posiadaniu.

Tyle o Kuźnicach. Potok Bystre, mylnie Białym Dunajcem zwany, powstaje z połączenia strumyków wytryskujących w dolinie Kondratowej i Goryczkowej, a mających te same nazwy co doliny: oba te potoki łączą się powyżej źródła pod polaną Kalatówek, i tworzą potok zwany Bystrym z powodu bystrego spadku wód jego. Polana co dopiero wzmiankowana znajduje się ćwierć mili powyżej dworu po zachodniej stronie potoku Bystrego. Nazwa jej pochodzi od właścicieli Kalatów, soltysów szafarskich, żyjących w pierwszej połowie wieku 13-go.

Otóż powyżej Kalatówek, z pośród licznych ogromnych głazów wapienia liasowego, tuż pod drożyną leśną, wytryska przeszło 4 m. szeroki potok i spada zaraz po kamieniach na dół przynajmniej na 10 m. Powszechnie uważają go za źródło Dunajca Białego, co tak atoli nie jest. Nosi on nazwę „wywierzyska potoku Bystrego.“ Liczne potoki spływające z południowego boku Giewontu do doliny Kondratowej, zwłaszcza w czasie posuch, częścią wysychają, częścią też giną w drobnym zwirze, zapełniającym dno doliny Kondratowej; a płynąc potem pod pokładem ziemi, wydobywają się razem ze stromego wschodniego brzegu polany Kalatówek. Źródło to jest nadzwyczaj wspaniałe i godne widzenia; przedewszystkiem cudnie się nam ono przedstawia z dołu z poza potoku. Woda tego źródła miała na dniu 49 lipca 1867 o godz. 10 1/2 rano 3°75C. przy ciepłocie powietrza 18°4C, a dnia 13 sierpnia o godz. 10 rano 4°C przy ciepłocie powietrza 11°C. Ciepłota tego źródła nie jest zupełnie stałą, jak tego dowodzi już powyższy pomiar prof. Janoty. Na dowód tego zdania podają jeszcze pomiary Zejsznera, a zwłaszcza

WĘDROWIEC.

r. 1839	$\frac{27}{7}$	4°10' C.
1840	$\frac{29}{7}$	4°07' C.
—	$\frac{3}{8}$	3°90' C.
1841	$\frac{1}{8}$	4°35' C.
1843	$\frac{31}{6}$	3°90' C.

zład przeciętna ciepłota czyni 4°06' C.

Wzniesienie tego źródła według dwukrotnego pomiaru dokonanego przez prof. Janotę czyni przeciętnie 1164,48 m. n. p. m. Koło źródła rośnie obficie tojad (*Aconitum Napellus*), a kamienie w potoku są porośnięte grubym mchem. Tuśny spostrzegli w znacznej ilości małe czarne ślimaczki, jakoteż czarnego rečka (*Crossopus fodiens*), którego nam wskazał przewodnik Siczka. Źródło to oddziela od polany las. Załować tu wypada, że skaliste zbocza otaczające polanę Kalatówek od północno-zachodniej i zachodniej strony są po większej części pozbawione lasów; trawniki tu i owdzie i to bardzo wątle. Wzniesienie samej polany koło pierwszej szopy przy ścieżce czyni 1154,37 m. (J.) (1). Położenie tej polany jest nadzwyczaj rozkoszne. Rozpościera się stąd cudny widok na okoliczne wierzchy. Dokota piętroszą się wspaniałe turnie: to nagie, to ciemnym lasem świerkowym i kosodrzewiną pokryte. Ku północno-wschodniej stronie na czele stoi skalisty Nosala (wapień dolomitowy), tuż za nim na południe Nieborak, szczyt lesisty, 1292,69 m. (J.), oddzielony od Nosala przełęczą, przez którą prowadzi droga z Kuźnic zakopiańskich do doliny Olczyńska, wysoką na 1101,55 m. (J.); dalej na południe od poprzedniego wznosi się Czolo Jaworzyńskie nad Kuźnicami zakopiańskimi i wnijsiem do doliny Jaworzyńki 1194,79 m. (J.) i Gładkie nad Rówienikami. Następnie jako ostry stożek występuje Kopa Magury. W kierunku południowo-wschodnim widać Kasprową polanę, rozłożoną nad potokiem téjże samej nazwy, turnie Kasprowskie nad szalaszem (2), potem Uhrocie Kasprowe (3) z trawiastym wierzchem, dalej na zachód Suchą dolinę Kasprową, poniżej las i tak zwane turnie Myślenickie. W południowej stronie rozłożył się szeroki trawiasty grzbiet Goryczkowej, wznoszący się ponad doliną Goryczkową, nazwaną tak od obficie tam rosnącej goryczki (*Gentiana punctata* L.). Cały ten grzbiet Goryczkowej składa się z trzech szczytów, połączonych przełęczami rozdzielonych. Środkowy szczyt zwie się Pośrednim Wierzchem Goryczkowej, a grzbietem swym nieco na północ występującym dzieli dolinę Goryczkową na dwie odnogi, zachodnią Świńską dolinę, widoczną z polany Kalatówek, i wschodnią zwaną pod Zakosy. Skrajne zaś szczyty tego szerokiego grzbietu zowią się zachodni Czuba Gory-

czkową, wschodni Czuba nad Zakosy. Tędy jest przejście na stronę węgierską do Liptowa. Tędy też według podania miał oddział konfederatów barskich przeprowadzać się do Węgier i nawet armatki ze sobą przeprowadzać. W samej wsi Zakopanem ukrywali się niektórzy z nich. Od jednego z nich poczęli Zakopianie uczyć się czytać.

Wreszcie od strony zachodniej zamykają ten cudny widok skaliste, świerkami porośnięte wysokie Giewontu.

Poniżej tego źródła czyli raczej wywierzyńska potoku Bystrego, wpadają doń od południowego wschodu potoki z dolin Kasprowej i Jaworzyńki płynące. Poniżej Zakopanego na Krupówkach łączy się Bystre od południowego zachodu z potokiem Cicha-Woda, płynącym wsią Zakopanem popod wzgórzem Gubałówką zwanem, i płynie pod nazwą Zakopianki aż do Poronina, gdzie przybiera od wschodu potok Poroniec; od tego połączenia potok ten nosi nazwę Dunajca Białego.

Wracam jeszcze do Kuźnic zakopiańskich. Są one uwagi godne z innego jeszcze względu, a mianowicie iż w nich znajduje się zakład wodolecznicy, założony w r. 1875. Jestto podługotwałe zabudowanie dla nierówności miejsca na podmurowaniu z żużli, z nakrytym od wschodu gankiem wzdłuż całego zabudowania. Przed zabudowaniem trawnik z kłębikami kwiatów, między którymi szczególnie uderzają mile pachnące róże czerwone, które w ciągu trzech lat tracą barwę i stają się białymi. W środku tego ganku po schodach wchodzi główny.

Na górnym (południowym) końcu zabudowania jest piec do ogrzewania wody, która rurą ścieka do łazienek. Inną rurą ciecze woda zimna. Obok są dwie łazienki z wannami cynkowymi, po jednej w każdej łazience. Wanny są na zewnątrz lakierowane. Do tych łazienek wchodzi się z ganku; w ich ścianie zachodniej nad wanną znajduje się okno. We wnętrzu łazienki znajduje się sofka obita ceratą, stołeczek pod nogi, para trepek lykowych, kocyk pod nogi, w rogu puleczka i małe zwierciadło. Łazienki te mają każda po 1,9 m. wszérz, a 2,84 m. w głąb. Do mierzenia ciepła wody służy cieplomierz. Obok pomienionych dwu łazienek jest trzecia z wnijsiem już nie z ganku, lecz z obok (na prawo) położonego większego pokoju, z oknem również na zachód, bez sofki i z dwoma naczyniami metalowymi do brania kąpiei siedzeniowych i wanną cynkową do zwykłych kąpiei ciepłych. Z téjże łazienki przechodzi się do większej izby, mającej 3,8 m. wszérz, a 12 kroków w głąb, z wnijsiem z ganku, jednem oknem w tylnej (zachodniej) ścianie, a dwoma w wysuniętej części ściany południowej. Pod ścianą południową między drzwiami do trzeciej łazienki, a oknem w tej ścianie znajduje się wielka wanna, drewniana, wewnątrz nie lakierowana i mała wanienska do brania kąpiei na nogi. W tylnej części téj izby są dwie sofki. W południowej ścianie stoi żelazny piecyk. Tu się odbywają nacierania zimną wodą i owijania w mo-

(1) Wzniesienia podane są podług pomiarów dokonanych przez prof. Janotę. (J.)—Janota.

(2) Szalasz, wyraz węgierski szállás, co się czyta szalasz. Tak też należałoby pisać.

(3) Także Hurkoćie Kasprowe zwane, może od hurkotu czyli od loskotu spadających skał; Uhroćie zaś jest wyrazem czeskim lub słowackim, hrot, grot—ostrze skały.

kre prześcieradła i koce. W przedniej części tej izby po stronie prawej odgradzona jest mała izdebka, z oknem na ganek, z wejściem z środkowej izby a przejściem do obok (na prawo) znajdującej się łazienki. Izdebka ta służy do brania kąpieli parowych. Na ten cel znajdują się w niej dwie skrzynie, w których naparzający się siedzi, mając tylko głowę wolną. Para wywiązuje się z naczynia z wody, do której kładzie się kawał rozpalonego żelaza; naczynie to wstawia się z tyłu pod siedzenie, w którym są dziurki, i temi para dostaje się do skrzyni.

Z tej izdebki wchodzi się do innej z oknem na ganek, a służącej do brania zimnych natrysków. Obok (na prawo) izdebka bez powały z wnijściem z ganku i przejściem z poprzednio wymienionej izdebki do brania natrysków zimnych. Wnieważ sofa i wieszadła do rozbiórania się biorących tylko zimne natryski. Obok obszerniejsza izba niekryta, także do brania zimnych natrysków. Wreszcie na północnym końcu budynku obok pomienionej izby otwartej natryskowej są dwa oddzielne od siebie zbiorniki z zimną wodą, do których schodzi się po schódkach. Z wierzchu spada struga zimnej wody. Woda z potoku Bystrego miewa 5 do 9° C. Cały budynek jest drewniany, z cienkich desek budowany. Tu i owdzie znajdują się szpary, nawet nad wannami.

Zakład ten wprawdzie bardzo mógłby być użyteczny, lecz ceny są za wysokie; nadto jest on odległy od wsi, w której największa część gości bawi, dobre pół mili, co nowy za sobą pociąga wydatek (40 do 50 c.), jeżeli kto nie chce odbywać tej drogi pieszo, która, podnosząc się do końca lasu dosyć znacznie, męczy. Łazienki nie są ogrzewane, chociażby to zapomocą ogrzanego i rurami puszczonego powietrza łatwo stać się mogło. Brak tego ogrzania czyni w dni słotne, których w lipcu, nawet w sierpniu w Zakopanem jest zazwyczaj daleko więcej niż pogodnych, a które są zarazem najczęściej dotkliwie chłodne (9 do 12° C), branie kąpieli ciepłych niepodobnym. Brakuje także izby do suszenia bielizny kąpielowej i ogrzewania bielizny i sukni kąpielących się. Są to wielkie niedogodności, któreby usunąć należało, jeżeli zakład ma się podnieść i rozwinąć. Usługę pełni dawny, stary robotnik od pieca żelaznego, chętnie i zrzęcznie.

(Dalszy ciąg nastąpi).

KALMYCY.

Na południo-wschodzie Rosyi, pomiędzy Sałem, Donem i Manyczem, między Wolgą, morzem Kaspijskiem i Kumą, a w małej części i po za

Wolgą, koczuje plemię Ojratów czyli Kalmyków, należące do mongolo-mandżurskiego szczepu (1).

Mylném jest zupełnie mniemanie o Kalmykach jako o dzikiej mongolskiej hordzie, żyjącej z pasterstwa i grabieży, rozsypanej bez ładu po stepach i niemającej żadnego pojęcia o prawie a tém bardziej o jakimkolwiek prawidłowym ustroju społeczeństwa: Kalmycy jako naród koczujący stoją bezwątpienia niżej od niektórych spółplemiennych im ludów, nie mówiąc już o mieszkańcach cywilizowanych krajów Europy; niemniej jednak przeto mają swoje prawa, któremi się rządzą, i oddzielną państwową organizacją, w skutek której nawet koczownicze ich wędrówki odbywają się w pewnym raz na zawsze przyjętym porządku.

Główném zajęciem Kalmyków i prawie jedyném źródłem zabezpieczającym im sposób do życia i dającym możność wzbogacenia jest chów zwierząt domowych, wymagający częstego zmieniania siedziby. Dla tego też Kalmyk nie buduje sobie stałych i trwałych mieszkań, lecz zadawalnia się namiotem, zwanym „kibitką“, zrobionym z nieprzemakalnej materii, przypominającej grube sukno (po kalmycku „wojłok“ lub „koszua“), którą rozpina na drewnianych prętach. W razie potrzeby wojłok się zwija, pręty wiążą w pęk jeden, ruchomości biorą na grzbiety koni lub wielbłądów, i Kalmyk gotów do drogi.

Przestrzenie, po których Ojraci koczują, mniej więcej ściśle zawarte we wspomnianych granicach, znane są pod ogólnym mianem Kalmyckich stepów i dzielą się na okręgi czyli ulusy. Każdy z ulusów stanowi wyłączną własność zamieszkujących go Kalmyków w stosunku do innych ulusów, a własność wspólną w stosunku do swoich mieszkańców, czyli, że nie należący do pewnego ulusu, niema prawa paść stad swoich na jego pastwiskach, gdy tymczasem każdy z jego mieszkańców może tam paść swe „tabuny“ gdzie mu się podoba, byle tylko nie przekraczał granic swego okręgu. Tym więc sposobem każdy ulus jest zarazem wspólną i wyłączną własnością zamieszkujących go Kalmyków.

Ulusy bywają różnej rozległości, stosownie do liczby składających je kibitek, a ta bywa od tyśiąca do kilku tysięcy. Każdy ulus ma urządzone letnie i zimowe koczowiska i dzieli się na rody, te zaś na „chotony“, zaledwie z kilkudziesięciu kibitek się składające, z koczowiskami podobnie jak w ulusach urządzonych. Ludność ulusu zazwyczaj się składa z „nojonów“, z których jedni dzierżą najwyższą władzę, inni używają praw szlachty i książęcych tytułów; z „zajsan-gów“, dzielących się na „kajmacznych“ i zwyczajnych; wreszcie z prostych Kalmyków, zwanych „kara“ lub „chara“ (2). Prócz tego w ka-

(1) Kalmycy są właściwie jedynymi przedstawicielami mongolo-mandżurskiego szczepu w Europie. Inne pokrewne im plemiona zamieszkują głównie w południowo-wschodniej Syberii: Mongoli nad brzegami Sielangi i Amuru, Oroczeni i Giliacy nad Amurem, Tunguzi pomiędzy Jenisijem, Angarą i Leną, Lamuci nad Ochockiém morzem i t. d.

(2) Kara—znaczy czarny.

KILKA WSPOMNIENIŃ Z TATR.

SKREŚLIŁ

BRONISŁAW GUSTAWICZ.

(Dalszy ciąg).

Pomieszkania w Zakopanem, dziś a dawniej.—Niedogodne urządzenie izb.—Usługa.—Podatek.—Restauracye.—Ujemne strony górali.—Przewodnictwo w Tatrach.—Psucie górali przez gości.—Biały cent.—Jeszcze kilka szczegółów ujemnego usposobienia górali.—Źródło dobrej wody.—Chory urzędnik kolejowy.—Żętyca.—Niech będzie pochwalony Jezus Chrystus!

Od roku 1867, 1869 i 1871. kiedy to po raz ostatni byłem w tych stronach, do dnia dzisiejszego Zakopane znacznie się zmieniło; ale czy na dobre? Nie powiem, owszem, zdaje się mi przeważnie na złe. Domów przybyło niemało i przeważnie wcale dobrze i pięknie zbudowanych. rozumie się jak na Zakopane. Mieszkania atoli są nadzwyczaj drogie. Przed dziesięciu laty płacono za mieszkanie wraz z usługą miesięcznie od 6 do 10 i 15 guldenów, stosownie do obszerności i wymagań wprowadzającego się gościa. Przed dwoma atoli laty (1877) płacono za dwie izby z kuchnią na sześć tygodni po 80 złr. i więcej, za pojedynczą izbę 20 do 28 złr. miesięcznie. Zakopanie, jak w ogóle górale, są przeważnie obrzydliwie chytry i przebiegli; więc co do mieszkań lubią cenę ich podawać tygodniową. Przybywający na dłuższy pobyt jedno lub dwumiesięczny, na cztery lub ośm tygodni, jak zwykle, wzięnie równe miesięcowi lub dwom. Ale na Zakopianie omyli się, bo gdy przed odjezdem położy góralowi, według swego mniemania, jedno lub dwumiesięczny najem, góral zaczął się krzywić, nawet gniewać się i żądać będzie dopłaty, nietylko za wyższające się nad cztery tygodnie trzy dni (w lipcu i sierpniu), ale nawet jednego dnia nie zapomni. Urządzenie tych izb jest zresztą bardzo proste, nie różniące się prawie niczem od urządzenia zwykłej izby góralskiej, a co najgorsza, wielka część tych izb nie ma ani pieca, ani cyganka, któryby może był tańszym i przytęm wygodniejszym i mniej zajmował miejsca od pieca, i mniej potrzebował opału; a bywają śród lipca i sierpnia dni, szczególnie wieczory i noce, tak chłodne, że mierne ogrzanie izby nie byłoby wcale zbyt. Inną jeszcze wadą wielu izb jest złe zaopatrzenie ścian; nie mniej to, że podłóg nie podsypują, skutkiem czego szparami w ścianach i w podłodze porządnie wieje. Co do usługi zaliczyć się nie można; pochodzi to jedynie z dobrze zrozumianego własnego interesu, i czyni się w nadziei otrzymania przy odejściu osobnego poczesnego, bądź w pieniądzech, bądź w czem in-

nem, niemniej aby od gościa mieć na przyszłość dobre polecenie, lub jego samego dostać znowu na mieszkanie, gdyby miał roku następującego znowu przybyć, o co się zawsze wypytują. Nadmienić wypada, że w karczmie dworskiej przy halach były w roku 1877 cztery pokoje do wynajęcia, z których pierwszy i drugi piękne, zaś Nr. 4 i 5 wcale nieladne. Ceny jednak były bezwstydnę; za pierwsze dwa żądał Żyd na dobę złr. 1,20, za łóżko 35 kr., co na miesiąc czyni 45 złr., za usługę osobno miesięcznie 5 złr. Za numer 4 i 5 żądano na dobę po 80 kr., za łóżko i usługę tyleż, jak przy dwu pierwszych pokojach. Nadto mogę zrobić uwagę, iż ktoby chciał mieć spokój, tutaj go z pewnością nie znajdzie.

Co się zaś dotyczy niestychanej drogości mieszkań, to główną jej przyczyną jest wysokie opodatkowanie tego dochodu niestalego i niepewnego nie z dołu, lecz z góry, to jest według najmu bieżącego roku każą opłacać podatek za rok następujący, jakkolwiek dochód w tym roku może być daleko mniejszym, a nawet izba próżna stać może. Jakoż były takie wypadki, iż izba stała próżna, ale właściciel musiał zapłacić podatek z dochodu, którego nie miał i nawet egzekucyą mu posłano.

Dalej istnieją w Zakopanem dwie niby restauracye, jedna z nich przy kasynie krakowskiego Towarzystwa tatrzańskiego, obie utrzymywane przez górali tamecznych i jak dwie krople rosy do siebie podobne, bo jadło w obu jednakowo jednostajne i drogie. Jarzyn nie mają żadnych, jakkolwiek z łatwością miećby je można. Lecz góral jest za leniwy, aby sobie urządzić małą lodownię, i za przebiegły, aby mieć ochotę dogodzić gościowi w czembądź, skoro wie, że to zje lub zjeść i zapłacić musi, co mu dadzą.

Co do napojów najrozważniej postępuje ten, co się ogranicza do wyborniej wody tamecznej, która z pewnością żołądka nie popsuje i pewnych przypadłości nie nabawi. Wino, które w tych restauracyach mają, jest najpośledniejsze paskudztwo, jakie w Nowymtargu u Żyda dostać można, a przytęm droższe od wina znajdującego się w miejscowym sklepie żydowskim (u Ringelhaupta). Okoliczność świadcząca znowu o lenistwie górali, bo i pocóżby mieli z Węgier i rozumie się nie od karczmarza lub od handlarza jakiego, lecz z pierwszej ręki nierównie taniej dobre sprowadzać wino, skoro goście i złe im wypiją? Na rok 1878 zamierzał Żyd mający sklep założyć restauracyę. Wcale zajmującą byłoby rzeczą, gdyby restauracya żydowska okazała się lepszą i tańszą od góralskich.

Dawniejszemi laty przybywający do Zakopanego, szczególnie pojedyncze osoby, niemały mieli kłopot z wyżywieniem się, bo z góralek tamecznych rzadko która umiała coś ugotować prócz ziemniaków, a jakkolwiek na wiele rzeczy są nadzwyczaj ciekawe, przecież najmniejszej nie zadają sobie pracy, ażeby nauczyć się przynajmniej mięso uwarzyć lub upiec. Okoliczność dosyć ważna, bo świadcząca znowu, że co góralowi wprost nie przynosi korzyści, a to ile się da bez pracy i wielkich zabiegów, to nie go nie obchodzi,

szczególne gdyby mu ztąd jeszcze pracy i zachodu przybyło. Jednak traktiernictwo pomienione nie jest wcale niekorzystnym zajęciem, bo jeżeli góral, sam z natury ełciwy, podejrzliwy i skryty, przyznaje się do zysku 500 zlr., to śmiało przypuścić można, że takowy czynił co najmniej, dwa a może trzy razy tyle.

Trzecią ważną rzeczą w Tatrach jest *przewodnictwo*. Dawniejszymi laty, gdzie przybyłych rzeczywiście dla zwiędzania gór było mało, gdzie bardzo wiele szczytów wcale nie zwiędzano, bo je uważano za nieprzystępne, a nawet na przystępne, na które jednak wejście wymagało dłuższego czasu, większego, że tak powiem zachodu, więcej odwagi i wytrwałości, jak np. na Lodowy, mało kto chodził, dwóch, lub trzech dobrych przewodników tak wystarczało, że i ci niewiele mieli zajęcia i rzadko kiedy wszyscy trzej równocześnie byli zajęci. Było także można zamówić sobie przewodnika na kilka dni wprzód, a zadowolony był z zapewnionego na ten czas zarobku. Dzisiaj z lepszych przewodników (z wyjątkiem może jednego) żaden w ten sposób godzić się nie chce, chyba żeby go porządnie przepłacono; czeka on ostatniej chwili i patrzy, gdzie się lepiej obłowić może. Dziś liczba dobrych przewodników nie powiększyła się w równym do potrzeby stosunku.

(*Dalszy ciąg nastąpi*).

KOBIĘTY W „BACKWOODACH“

czyli
w lasach Zachodu.

(*Dalszy ciąg*).

W Ameryce w ogóle znika różnica między wieśniakiem i mieszczaninem, która w starym świecie jest tak ogromna; napróżno przybysz szukać będzie w tamecznym wieśniaku owego niezgrabnego i zakłopotanego obejścia, które u nas tak często można napotkać, w skutek zbyt wielkiego odosobnienia klas niższych od wyższych. Amerykanin nie zna wyższej klasy i poczucie jego niezależności i swobody daje mu te nieprzynuszone, nawet tchnące elegancją maniere, które u nas cechują człowieka światowego. Tak samo również ma się z kobietami. Własny interes wymaga zachowania naturalnej gracyi, którą też we wszelkich okolicznościach cechują się te „córy lasów“, nie opuszczające prawie nigdy swej dzikiej ojczyzny. Samodzielność, poczucie osobistej godności są bardzo rozwinięte u kobiet amerykańskich a podstawa owych przymiotów leży zapewne w tém, że wszędzie w Ameryce

„biała kobieta“ odbiera szacunek i cześć, że żaden mężczyzna nie ośmieli się ani słowem, ani czynem znieważyc żadnej choćby najuboższej. Ztąd nieraz zdarza się widzieć młode kobiety, nawet dziewczyny, podróżujące same, bo w każdym towarzyszu podróży znajdują obrońcę i przyjaciela. Młodzi ludzie w Stanach Zjednoczonych wstępują bardzo wczesnie w związki małżeńskie; nie rzadko można spotkać matki 14 lub 15 letnie. Troski o byt nikt niema zbyt wiele, wieśniak Zachodu mało ma potrzeb i łatwo zdobywa środki do ich zaspokojenia. Szczególny jest sposób, w jaki Amerykanie odbywają konkury: nie wyjdzie mi nigdy z pamięci, mówi Gerstaecker, pewien młody człowiek, który ożenił się w sposób czysto amerykański.

Heinze, osadnik niemieckiego pochodzenia, usiłą pracą uprawił sobie duży kawał pola, zbudował blokhaus, nalupał parę tysięcy kołków, aby drugie pole ogrodzić, założył ogród brzoskwinio- wy i z zamięłowaniem oddawał się hodowli drobitu i prosiąt. Wszyscy sąsiedzi spodziewali się, że Heinze sprzykrzyło się już kawalerskie gospodarstwo i że pragnie się ożenić. Pomimo jednak różnych docinków przyjaciół, Heinze stanowczo temu zaprzeczał, i sądził, że „ma jeszcze dość czasu myśleć o ożenieniu“. Jednakże rzecz nie zupełnie tak się miała, gdyż pewnego, pięknego poranku zaczął on z niezwykłym zapalem czyścić swe świąteczne buty i bawełniany surdut ze świeżącymi guzikami.

— „Sonny“, rzekł ze zdziwieniem stary ojciec, który z nim wspólnie mały dom zamieszkiwał. Sonny, co ci się stało, że swe świąteczne ubranie bierzesz we czwartek? Czy nie jedziesz w konkury?

— Zkądże znów, odrzekł Heinze, ale mimo to jeszcze z większym zapalem czyścił zakurzony kołnierz surduta; chce przejechać do nowego osadnika, obejrzyć parę krów, które chciałbym kupić.

— Aha! odrzekł stary, ale potrząsł bardzo znacząco głową, gdy jego syn, zdjął z siodła starą niedźwiedzią skórę, a natomiast rozpostarł pięknie wygarbowaną jagnięcą, która tylko w czasie uroczystości była używana.

Domysł jego zamienił się jednak w pewność, gdy syn wśród tygodnia włożył świeżą koszulę, przed kawałkiem zwierciadła uczesał włosy i wkrótce potem wsiadł na konia i pojechał.

Podejrzenie starego ojca było słuszne; Heinze nie udał się bynajmniej do nowego osadnika, lecz puścił się drogą w dół rzeki i po trzygodzinnej podróży przybył do jednego sąsiada, który posiadał dwie piękne córki i zamożne gospodarstwo. A chociaż Heinze nie był stanowczo zdecydowany, o którą z dwóch córek miał się oświadczyć, jednakże wierzył w pomyslny rezultat. Nieco zdyszany zsiadł z konia, który spokojnie zaczął gryźć trawę i wszedł do domu.

Była jeszcze wczesna godzina i Heinze zastał obie dziewczyny gorliwie zajęte pracą; starsza robiła masło a młodsza przędła, matka zaś była

stkich siedzących dokoła, zarówno gości jak i u-przejmnych gospodarzy.

Wprawdzie i tu bywają czasami wspaniałe neztzy, lecz te bywają rzadko. Mówię o spożyciu dorosłego warchlaka, co rzadko się zdarza, wskutek tego, iż liczba ich w kraju jest bardzo niewielką: zaledwie jeden na pięciudziesięciu mieszkańców.

Miałem tu niekoniecznie przyjemne zajście z powodu takiego prosiaka. Jeden z mych ludzi, Markas, błądząc z fuzyą po lesie, spotkał dwa duże warchlaki, które wziął za dziki nienależące do nikogo. Położenie jednego trupem i głębokie zranienie drugiego, było dziełem jednej chwili, poczem przy pomocy innego mego towarzysza zabrał tę zdobycz i w tryumfie przyniósł do wioski. Niestety! niedługo miała trwać jego radość. Jedna staruszka, straszna i brzydka jak czarownica, poznaje w zabitych ofiarach dwa swoje najukochańsze zwierzęta. Zraniony prosiak zwraca się ku niej, w skutek czego krzykom i rozpaczy jędzy niema końca.

Postanawiam wynagrodzić złe, proponuję cenę, przyczem przekonałem się o przebiegłości Papusów: każą mi bowiem płacić za dwa wieprze, ponieważ zabite warchlaki, gdyby nie mój strzelec, za kilka miesięcy byłyby szczęśliwie dorosły. Po długich dopięro targach przy pomocy majora udało mi się zapłacić tyle co za prosięta, co w każdym razie kosztowało mnie dwie sztuki tkaniny i cztery przednie nogi, które ofiarowałem nie-szczęśliwej właścicielce i jej przyjacielom.

(Dokończenie nastąpi.)

KILKA WSPOMNIENIŃ Z TATR.

SKREŚLIŁ

BRONISŁAW GUSTA WICZ.

(Dalszy ciąg).

Jeden z lepszych dawniejszych przewodników, dziś wprawdzie już podstarzały, czytamy w urywkowych notatkach s. p. profesora Dra Janoty, a zatem też nie bardzo ochoczy do trudniejszych wycieczek, jest sługą Towarzystwa tatrzańskiego, czyli raczej kilku członków jego wydziału, przebywających przez lipiec i sierpień w Zakopanem. Jest on nadzwyczaj potrzebnym, jakkolwiek niewiadomo na co, gdy wspomniemi członkowie wydziału urządzają gromadną, wspólną wycieczkę na Krzyżne, lub do Rybiego (Morskiego Oka), na Czerwone Wierchy, lub nawet do

Kościelisk, dokąd dziś każdy pastuch zaprowadzi i dokąd wreszcie żadnego nie potrzebaby przewodnika, gdyby co do Rybiego wydział towarzystwa tatrzańskiego za przykładem węgierskiego towarzystwa karpacciego w lesie po za Jaszczurówką, aż po polanę Waksmundzką, a potem w lesie pod Wołoszynem, białą farbą olejną, na drzewach po obu stronach ścieżki kazał pomalować płaty, do 20 centymetrów szerokie, i obejmujące ku ścieżce zwróconą połowę pnia, a gdzie się droga dzieli, np. do Pańszczycy, do Waksmundzkiej przybić kazał tablice z krótkim, lecz wyraźnym napisem. Pomijając zatem zupełną przy tych wspólnych wycieczkach zbyteczność przewodnika, miałby on krom tego jeszcze dosyć czasu usłużyć niekiedy jakiemu podróżnemu, który przy wycieczkach swoich jeszcze inny może mieć cel, aniżeli przybywszy do schroniska, zjeść kawał pieczeni, wypić butelkę wina, przespać się i wrócić do Zakopanego. Gdy przy zupełnym braku przewodników i bardzo niestałej pogodzie, chcąc korzystać z następujących kilku dni pogodnych, po utracie jednego dnia, nakłoniłem go do wybrania się ze mną na Łodowy, szanowny wydział skarcił go za to z góry i powtórzenia podobnego występku surowo zabronił. Gdy więc raz znowu dla braku przewodnika na inną chciałem go wziąć wycieczkę, w okolicę dotąd nie zwiędzaną, jemu jednak znaną, wymówił się tem, że z polecenia wydziału musi iść robić kładkę pod Koziniec, co się jednak okazało wierutnym kłamstwem, bo jeden z członków wydziału urządził właśnie gromadną wycieczkę na Krzyżne. Kto zaś nie jest przyjacielem tych wędrowek taborem, lecz przy przechadzkach swoich inne może rozsądniejsze i pożyteczniejsze ma cele, niż powiedzieć w końcu: „Przy Rybiem byłem, pieczeń jadłem, wino piłem, kobietom w zęby się napatrzyłem“, ten od członków wydziału towarzystwa tatrzańskiego, co do następczenia przewodnika stosownego, nie dozna żadnej pomocy; przewodnicy zaś przy rzeczonych wyprawach, jakby nie narażeni na wielkie trudy, nadto mogą się spodziewać większego obłowy dla gardła i żołądka swego, niż towarzysząc jednemu lub dwu podróżnym po rozmaitych dzimrach, lgnąć też do tych wędrowek gromadnych jak muchy do miodu.

Wszystko, co towarzystwo w sprawie przewodnictwa uczyniło, jest dotąd: wydanie trudniącym się przewodnictwem książeczek, na których czczie wymienione są wycieczki i podane wynagrodzenie dzienne, mające się płacić przewodnikowi. Taki atoli wymiar wynagrodzenia jest niewłaściwy i dla podróżnego niekorzystny; rozumie się bowiem samo przez się, że np. przy wycieczce na Gierlach, na Łodowy, na Wysoką, dojście piérwszego dnia do stawu welickiego, do szałasu pod stawem Zielonym w Jaworowej, lub do Czeskiego, i powrót trzeciego dnia ztamtąd nie są połączone z żadnemi trudnościami; owszem odbycie drogi z Zakopanego do szałasu pod Czeskim lub Zielonym w Jaworowej i napowrót jest nieporównanie przyjemniejszą przechadzką aniżeli szlifowanie bruku krakowskiego, lub lękanie

pyłu i niemiłych zapachów lwowskich. Inaczej ma się rzecz z samem wejściem na pomienione szczyty. Góral ma też tyle rozumu, skoro za pierwszylub ostatni dzień wyznaczono mu wynagrodzenia pieniężnego (krom żywienia) 2 zlr., że za samo wejście przynajmniej raz tyle jeszcze żądać ma prawo. I powiedziałbym, że góral ma słuszość i rozumniej rachuje, niż to uczyniło towarzystwo tatrzańskie. Zresztą nie wszyscy przewodnicy posiadają te książeczki a podróżni wcale się nie troszczą o to, aby sumiennie wpisać, jakim się znalazło przewodnika; wpisują się pochwały, na które wcale nie zasłużyli, a pomijają ujemne strony, o którychby nie należało zamilczeć, boć są i tacy, którzy się podejmują przewodnictwa w miejsca, w których sami nie byli, których nie znają, narażając podróżnego na nieprzyjemności i zawód mu czyniąc.

Najgłówniejszém źródłem wielu złego tycaącego się przewodnictwa, są jednak niektórzy pieniężni goście krakowscy i warszawscy. Ci nie tylko przepłacają przewodników, lecz zamawiają ich wyłącznie na swoje usługi na cały czas swojej w Zakopaném bytności, czy gdzie idą, czynie idą, nie pozwalając im przez cały ten czas z nikim innym chodzić. Wycieczki tych panów trwają zazwyczaj dni pięć do tygodnia, a jednemu z nich nie wystarcza jeden przewodnik, lecz musi ich mieć od razu kilku, przytém emę chłopów niosących namioty, jadła i napitku niemają zasób dla tylu ludzi, i dopokąd można wloką się te zapasy na wozach, i z ludzi kto może, siada, trzeba też muzyki, ażeby po rozbiciu obozu nikomu się nie przykrzyło; co zaś najsmutniejsza, to do tego taboru zaciąga się nawet wielu takich, których w myśl § 1 i 3 statutu towarzystwa tatrzańkiego w żaden sposób z sobą braćby nie należało, a przynajmniej żaden członek Towarzystwa tatrzańkiego takby sobie postępować nie powinien. Przytém obejmuje się górala za szyję i chodzi się z nim tak publicznie po ulicy, jakby julus z frajerką (1) jaką, szepcząc mu coś do ucha; nie dostawało tylko jeszcze, żeby się w twarz na ulicy całowano. Dodać należy do tego sprowadzanie górali do Warszawy, oprowadzanie ich tam po teatrach i salonach i t. d., a nie trudno będzie przyznać, że obok wielu zarzutów czynionych od dawna, szczególnie Warszawianom, dla ich szkodliwego wpływu na Zakopanie, także powyższe postępowanie wcale nie zasługuje na pochwałę; nie jest ono bowiem skutkiem chwilowego szalu, gdy za pokazanie drogi lub życzenie przy kichnięciu, rzucano papiérkami (zlr.), gdy za talérzyk poziomek wartości 5 kr. dawano po papiérku, dla tego, że w Warszawie równa ilość kosztuje rubla, i jakby Zakopanie co do cen koniecznie zamienić wypadło na Warszawę; lecz

jest ono rozmyślną obliczoną butą, ubliżającą innym podróżnym, którym z przed nosa, na cały czas możliwego bawienia w Zakopaném, zabiera się przewodników, zostawiając im przyjemność brania sobie ciurów, z którymi na Giewont puścić się byłoby niebezpiecznie. Bezwstydnosć górali, będąca bezpośrednim skutkiem takiego ich znarawiania, wszędzie w omierzły występuje sposób, w prawdziwie żydowską i cygańską zamieniając się bezczelność. Tak nieraz można słyszeć dobitne opowiadanie, jak ten lub ów do niemaliej zapłaty za przewodnictwo dodał jeszcze jeden lub dwa dukaty, z czego oczywiście ta wynikać ma nauka, aby słuchacz w pokorze ducha poszedł za tak świątobliwym przykładem, i tak samo dukatami rzucał. Zdarzało się nawet, że dzieci chodzący po żebraniu nie prosiły centa, lecz domagały się od razu białego centa (10 c.). Otóż wychowanie Zakopian przez Warszawian i im podobnych! Towarzystwo tatrzańskie zaś nie poczuwa się do obowiązku i nie ma tyle odwagi, aby pomienionym samodzierzcom Tatr w własnej woli, aczkolwiek członkom towarzystwa, powiedzieć, że postępowanie ich jest co najmniej niewłaściwem. Atoli nietylko towarzystwo ma usta zawiązane, i na inne strony umiano zastosowywać treść piosenki: „Kłapką, papką i czapką, wolą, solą i rolą, ludzie ludzi niewolą“, aby nieograniczoną zapewnić sobie samowładzę, i wjeżdzać do Zakopanego przez bramy tryumfalne. Tak sieje się rozmyślnie chwast w usposobieniu zakopian, który się już nigdy więcej wykorzenić nie da, co oczywiście mało obchodzi siewców, byleby własnej dogodzili próżności i wszem w obec i każdemu z osobna okazali, co można znaczyć w Zakopaném, mając podostatkiem środków materyalnych do zdobycia sobie, czyli kupienia, tego znaczenia. Gdyby atoli pomienieni goście wzięli na uwagę, że ani Tatry ani Zakopane nie są ich własnością, i że im nie przysługuje prawo brania wszystkich lub tylu przewodników, ilu im się podoba, w wyłączną arendę dla swojej osoby, lecz że innym gościom przybywającym do Zakopanego dla zwiedzenia Tatr równe służy prawo, że zatem przy dotychczasowym braku dobrych przewodników wyrozumialszym i więcej uprzejmym w tym względzie dla innych byłoby należało, niezawodnie więcejby przyniosło to zaszczytu, niż dotychczasowe samodzierstwo.

Napomknąwszy o kilku ujemnych stronach w usposobieniu Zakopian, dodam jeszcze kilka szczegółów. Zdarza się dosyć często, że rzeczy znalezionej, chociaż dobrze wiedzą kto ją zgubił, nie lubią oddać. Mało ich obchodzi szkoda, a czasem jeszcze większa niewygoda, tym sposobem rozmyślnie wyrządzona właścicielowi rzeczy zgubionój.

Zachwycono się nieraz ciekawością, wesoloscią i rozumnością Zakopian. Jestto własność wspólna wszystkim góralom, mająca swoje źródło w usposobieniu fizycznym, na które wpływa czyste i zdrowe powietrze, którym poza domem oddychają, woda również wyborna, dostateczna wolność od trosk, wynikająca przeważnie z nad-

(1) Julus (nie juchast!) oznacza pasterza owiec, owezarczyka. Jestto wyrażenie węgierskie „juhásy“, pochodzące od słowa „juh“ t. j. owca.

Frajerka, także fryjerka, oznacza kochankę, zalotnicę. Wyrażenie, pochodzące od niemieckiego „der fróier“, prawdopodobnie sprowadził urlopnicy.

zwyczaj ograniczonych potrzeb, do których zaspokojenia niewiele im potrzeba, a przytém życie dosyć próżniacze. Góral nie lubi pracy długiej i nateżonej, on się lubi zbyć czém prędzej z tém co ma robić, a poniekąd zmuszają go do tego pośpiechu stosunki klimatyczne miejscowe. Na Podhalu niema wiele czasu siać i sadzić na wiosnę, zbierać czyli jak się w Zakopaném wyrażają robić siano, a w jesieni zbierać, czego Bóg nagodził; niema tam zwyczaju wlec się z temi robotami całemi miesiącami, jak indziej to się dzieje: żleby na tém wyszli Podhalanie. Wszędy więc gonitwa i krzątania na łeb na szyję, nawet przy miesiączku, lub przy latarniach, ale po uporaniu się z temi robotami, do próżnowania dosyć zbywa czasu. Zresztą, czém miałby Zakopianin zajmować się? Bydło nędzne i chów jego również nędzny; rękodzielnictwa niema żadnego, prócz trochę tkactwa na własną potrzebę domową; sprzętów nawet najprostszych, stołków drewnianych, konewek, fasek na masło i bryndzę, cebrzyków sami sobie nie robią, lecz indziej kupują. Na jarmarkach w Nowymtargu, Czarnym Dunajcu lub na Orawie. Już oddawna było wskazaném, aby który z młodych Zakopian był się nauczył toczyć. Drobiazgów z kosodrzewiny gustownie toczonych nie mało pozbyćby można nie tylko między gośćmi, ale indziej także jeszcze. Gdyby pozwalający sobie na przybycie swoje stawiać bramy tryumfalne, zamiast tak dziecinnego i ekliwego dogadzania próżności swojej, byli raczej pomyśleli nad wprowadzeniem i utrwaleniem w Zakopanem jakiego zatrudnienia łatwego do wykonania a zapewniającego stały zarobek, rozsądniej i lepiej byliby postąpili, niż rozmyślném rozrzucaniem i wyrzucaniem pieniędzy, nieprzyczyniającém się do istotnego dobra Zakopian, innym gościom w sposób drażniący bez istotnej potrzeby stawać w drodze. Zresztą niepodobna zaprzeczyć, że nie łatwą byłoby rzeczą Zakopianina lubiącego wygodę i próżniactwo, a przytém niewierzącego nikomu nic, przyzwyczaić do stałej pracy, choćby najłatwiejszej. Profesor Janota, słysząc, że patyczki do wykalania zębów sprowadzają z Wrocławia, nakłaniał raz dwóch Zakopian do zajęcia się podczas szóstomiesięcznej zimy tą struganiną i brania do pomocy także dzieci, okazawszy im, ile mogą zarobić, i że to zarobek jak dla Zakopianina wcale niepośledni, lepszy niż żaden, przyczém zapewnił ich także, że o stały odbyt sam starać się będzie. Kupił kilka paczek pośledniejszych i lepszych wykałaczek, i dał je Zakopianom. Obiecał im także nazajutrz dać potrzebne do tej roboty narzędzia. Atoli górale poprzednio przez profesora Janotę i jeszcze inną osobę pieniędzmi i innymi rzeczami obdarzeni, już się więcej nie pokazali. Niezawodnie rozmyślili sobie tę rzecz przez noc, iż im nie potrzeba przez zimę pracować, skoro w lecie z gości więcej zedra, lub ci sami obedną się ku radości Zakopian. Co do przemysłowości, okolicznością dobrze objaśniającą lenistwo Zakopian, i brak wszelkiej w nich przedsiębiorczości jest to, że dotąd żadna Zakopianka nie zajmuje się pieczeniem chleba, bułek, rogalików i t. d., wi-

dząc przecież, jaki odbyt ma trzech żydów miejscowych, i że nawet nowotarskiemu piekarzowi opłaci się co niedziela przysłać cały wóz chleba do Zakopanego. Jedna tylko zakopianka roku 1877 podobno coś piekla, ale nie wiele, a żydzi ją pomawiali, że wszystko robi bardzo nieczysto, czy jednak prawdę mówili, to nie wiadomo (2).

Co się zaś tyczy ciekawości i rozmowności nie są oni tak niewinni, jak się zrazu zdaje. Góral z przyrodzenia jest ciekawy; więc wszystko wybadywa, wszystkiego się dowiaduje, o wszystkiém się wywiaduje, aby umiał sam do gościa swego zastosować się ze względu na własną korzyść, lub innym mógł dać wyjaśnienia potrzebne. Zresztą nieują oni gości bez względu i miłosierdzia, wyszydzą i wykpiwają między sobą, i opowiadają sobie, jakim sposobem co wyludzili. Na piękne i na urząd rozpoczyna się to nicowanie dopiero po odjeździe gości. Zdarza się, że nawet na wycieczkach, gdy przy kilku osobach więcej jest górali, obmowami czas sobie skracają, lecz tak ostrożnie, że obrabianej osoby nie wymieniają, a gdy spostrzegą, że który z gości uważa na ich rozmowę, natychmiast ją urywają.

Pod brzeżkiem przy drodze z Poronina, nieopodal jej rozdziału na zachód przez wieś ku Kościeliskom, a na południe do Kuźnic, jest źródło dobrej wody (3). Towarzystwo tatrzańskie dosyć znacznym nakładem kazało to źródło ująć w oprawę z ciosowego kamienia. Góral, na którego gruncie znajduje się to źródło, aczkolwiek wiedząc dobrze o zamierzonym oprawieniu jego, zrazu żadnych nie czynił przeszkód, lecz gdy się już wzięto do roboty, nagle zaczął jęć zabraniać, biegał to do miejscowego plebana, to do będących w Zakopanem członków wydziału Towarzystwa, to do innych osób, i wiele niepotrzebnego narobił hałasu, a to dlatego, iż mu inni górale nagadali, że Towarzystwo, sprawiwszy za swoje pieniądze oprawę źródła, może samo źródło uważać za swoją własność, a następnie i do całego gruntu rościć sobie prawo. Było trzeba na piśmie danego i przez świadków podpisanego oświadczenia i zapewnienia, że Towarzystwo oprawiwszy źródło dla wygody i przyjemności gości, ani do niego samego, ani do otaczającego je gruntu, żadnego prawa sobie nie rości, ani nie będzie rościło. Jeżeli w świecie starożytnym Ateńczycy sławnymi byli pieniaczami, to w Galicyi nie ma większych od Podhalan. Przytoczony przykład niby tój staranności o całość mienia swego, zabiegania możliwemu uszczupleniu jego, jest tylko wynikiem niegodziwości Podhalan, z którą sobie, gdzie i jak mogą, nawzajem wydzierają mienie, co znowu jest skutkiem dozwolonego dzielenia gruntów, pod każdym względem w najwyższym stopniu szkodliwego.

(Dalszy ciąg nastąpi).

(2) Z notat k. p. prof. Dra Janoty.

(3) Z notat k. p. prof. Dra Janoty.

schodach weszła do wielkiej izby składowej na górze. Tam stały dwa wysoko zastlane łóżka, z których wyjęta pościel starczyłaby na posłanie przynajmniej do sześciu łóżek. W tym bowiem domu sprzedawano piérze i lniane przedziwa. Gdy sołtysowa otworzyła wielką w niebieskie desenie malowaną szafę, z przyjemnością napa-wała wzrok swój widokiem delikatnych tkanin. To zaś co po lewej stronie leżało na półkach, błękitnemi powiązane wstążkami, oddawna przeznaczone było na wyprawę Tomy. Matka temu zwitkowi przypatrywała się najdłużej; wreszcie położyła na nim rękę jakby błogosławiąc, a usta jej cichą szeptały modlitwę.

Po chwili, usłyszawszy ruch w dolnych izbach, zeszła pośpiesznie.

III.

Poranne słońce zaglądało wesoło do obszernego pokoju, po którym przechadzał się sam gospodarz. Był to człowiek barczysty i wysoki; gęste, krótko przyszczyżone włosy sterczały mu na głowie, jeszcze dziwniejszy wyraz nadając wygolonej twarzy, z której przemawiała pewność siebie, dumna i pogarda świata. Miał on na sobie strój odświętny, wysokie buty, których świeżące cholewy, osuwając się w zmarszczkach, ukazywały białą pończochę, kolorową jedwabną kamizelę zapiętą aż do szyi; brakło mu tylko zwiérzchniej sukni czarnej aksamitnej, która jeszcze wisała na kołku.

Landolin w milczeniu skinął głową wchodząc do pokoju żonie, za którą wsunął się syn Piotr, leniwy i niezgrabny wyrostek, a następnie weszły dziewczki i parobcy.

Odmówiono ranną modlitwę i zasiędziono do stołu; zupełne milczenie panowało, nikt słowem jednym nie zwrócił na to uwagi, że miejsce jedno, miejsce Tomy pozostało próżnem. Znowu Bogu poświęcono chwilę, wszyscy powstali, a gospodarz zwrócił się do najstarszego parobka, wydając rozporządzenie, aby na jarmark wyprowadzili i tłustego wołu wraz z innemi.

Później siadł w wielkim swoim krześle z poręczami i ciągle ku drzwiom poglądał. Tę dnia wyjątkowo się spóźniła; zazwyczaj bywała ona najpierwszą przy robocie, co nawet za punkt honoru uważała sobie.

Naraz powstał Landolin, wyszedł przed dom i zdala nawoływać zaczął na sługi, aby i piękną, holenderską krowę, która na zabawie ludowej pierwszą dostała nagrodę, także zabrano na jarmark.

— Ojczel zawołał silny a dźwięczny głos z okienka—ojcze, czy i holenderkę sprzedacie chłacie?

Landolin zwrócił nieco głowę i spojrzął w okienko; nie uważał jednak za potrzebne odpowiadać na pytanie; więc wołał głośniejszą jeszcze na

parobka, aby nie zapomniał, że w gospodzie „pod Mieczem“ ucztować mają.

Wyprowadzone z obór woły szły z wolna, jakby żegnając oczyma podwórzec stary; między niemi była owa piękna, okazała krowa, czystej holenderskiej rasy, w domu od małego wyhodowana; ona też patrzyła najdumniejsz blyszczącymi oczyma.

Landolin zszedł z kamiennych schodków na podwórze, i ręce założywszy, zlekka się gibocząc, z upodobaniem patrzył na swoje bogactwo.

— Dzień dobry, ojczel—zawołał znowu dźwięczny głos dziewczęcia. Nie dziwcie się, że późno wstała, nocą nie znużyłam oka, aż dopiero nad ranem. Ojczel, naprawdę to sprzedajecie naszą holenderkę? zapytała smutnie.

— A to widać nie takaś mądra jakby się zdawało, że śmiechem odparł Landolin—przecie nie wszystko na sprzedaż co na jarmark idzie. Ludziom się pochwalić wcale nie zawadzi.

— Macie słusność—odparła dziewczęcyna, w tył odrzucając rozplecione warkocze z jasných i długich włosów, przyczem spojrziała na rozwinięte w nocy pasowe goździki. Jej świeże lica podobne były do kwiatów. Młynarz z doliny nie wiele przesadził, utrzymując, że nieledwie za pięknym było dziewczę, które siedząc na ganku zaplatało piękne włosy zeicha przyspiewując. Ale piosnka jej często umilkła, a wielkie błękitne oczy tęskne w dal patrzyły... myślała ona pewnie o swoim Antonim, tam, z doliny u młyna.

(Dalszy ciąg nastąpi).

KILKA WSPOMNIEŃ Z TATR.

SKRĘŚLIŁ

BRONISŁAW GUSTAWICZ.

(Dalszy ciąg).

Co do źródła jedna jeszcze uwaga. Między drogą a brzeżkiem, z pod którego dobywa się woda, jest łąka podmokła; po stronie południowej stoi nawet woda na niej, nie mając odpływu. Przystęp do źródła nie jest wygodny, jest mokry a nawet błotnisty. Gdyby nie wrodzone góralom lenistwo, właściciel łączki byłby dawno rowkiem sprowadził wodę z niej do rowu przydrożnego; obecnie bowiem siano nie jest dobre, ani go niema wiele. Żalił się także, że jej kosić nie może, bo znajdował powtórnie w sianie szpilki i igły potraczone przez dziewczki przychodzące po wodę. Wszystkim tym niedogodnościom by-

ło można i należało zapobiedz, wybraniem kilkadziesiąt kroków długiego rowku od źródła ku drodze, dla osuszenia przystępu, wyłożeniem ścieżki, 50—60 centymetrów szerokiej, kamieniami, których nie trzeba zdaleka znosić, bo są pod ręką, i ogrodzeniem jej po obu stronach żerdkami, aby dziewczki, dzieci i t. d. wstrzymać od chodzenia po łące i rozsiewania po niej szpilek i igieł. Podobno zwracano na to uwagę rezydujących w Zakopanem członków wydziału towarzystwa tatrzańskiego, lecz nie nie wskórano. Mówiono także, że mieszkający w pobliżu żydzi zanieczyszczają wodę, i to puścił wydział Towarzystwa tatrzańskiego mimo uszu. Możeby coś zrobiono, gdyby damy wyprawiały gromadne wycieczki do tego źródła.

Lata przeszłego pewien urzędnik przy kolei Arcyksięcia Albrechta, udający się do Zakopanego w celach leczniczych, chciał się umieścić przy hutach, aby mieć lekarza blisko siebie (4). Przybywszy do Zakopanego, słaby i sponiewierany niegodziwą drogą między Nowymtargiem a Zakopanem, zatrzymał się w Zakopanem dla wywiedzenia się, którędy jechać do hut, i jak daleko jeszcze do nich. Otóż ażeby go nie puścić dalej, powiedziano mu, że do hut jeszcze dwie mile. Chory, nie mogąc dalej jechać, a nie wiedząc, że do hut niema jeno dobre pół mili, pozostał we wsi.

Że przyrządzanie żetycy w szalaszach, skąd ją noszą do Zakopanego, dla leczących się nią, pozostawia wiele do życzenia, łatwo odgadnie, kto się przypatrzył tym szalaszom i pastwiskom okolicznym. Dawniej noszono ją z kilku miejsc, z Uplazu, z Białego, z Kondratowój, przeszłego lata (1877) tylko z Miętusiej. Ażeby więc goście dobrze przyrządzonej i czystej dostawać mogli żetycy, lekarz przy hutach ułożył się o nią z bacą (5) kondratowskim; miała być donoszona w umyślnie na ten cel zrobionych naczyniach zamykanych, a przez lekarza badana; w Zakopanem najęto izbę, gdzie goście o pewnej stałej godzinie mieli dostawać zamówioną ilość żetycy. Przyczém chciano urządzić skład wód leczniczych. Góralki atoli i górale, trudniący się donoszeniem żetycy, przytém wynagradzani także od bacy, u którego biorą żetycę, w obawie o swój zarobek najwierutniejszymi kłamstwami, umyślnie rozsiewanemi co do żetycy z Kondratowój, licząc na łatwowierność i niedoświadczenie gości, zamiar lekarza w niwecz obrócili. Dodać tylko jeszcze należy, że w hali Kondratowój owce daleko obfitszą i lepszą mają paszę niż w Miętusiej, nadto droga do Kondratowój jest lepszą niż na Miętusię i krótszą.

Pięknego religijnego pozdrowienia: „Niech będzie pochwalony Jezus Chrystus! witajcie“ dziś w Zakopanem także już rzadko usłyszysz,

już je wyparły modne pogańskie wyrażenia: Dzień dobry! Dobre południe! Dobry wieczór! Synowie cywilizacyi, bez religii ale i bez moralności, nie znają już odpowiedzi na powyższe prawdziwie ludowe pozdrowienie: „Na wieki wieków. Amen“. A gdyby zgola owo pozdrowienie wymówić mieli, podławiliby się a przynajmniej języki by sobie powykrzywiali.

Takich szczegółów zebraćbym mógł daleko więcej, nie chcę atoli trudzić niemi szanownego czytelnika; zresztą znane są one tym, co w Zakopanem bywają i zdrowym okiem na lud zakopiański się patrzą; nie przemawiają one bynajmniej za Zakopianami i wątpię, aby dzisiaj upatrywał kto w nich owych świętych, uczciwych, pełnych uczucia i zacności, religijności i moralności ludzi, za jakich udawali ich niektórzy z piszących o Tatrach. Wiele z ich własności ujemnych rozwinęło się dopiero za zetknięciem się z tak zwaną inteligencją, która im przyniosła zarazę moralną, i wyzula z szanowania religii; zresztą coby niekorzystnego powiedziéć można o Zakopianach, o wszystkich Podhalańcach da się powtórzyć, a o niektórych w daleko wyższym stopniu np. o Polaniamach czyli Kościeliszczanach, Bukowinianach, Białczanach i Brzeżanach. A jak wszędzie są wyjątki, tak i tu znajdować się będą, i te wyjątki zaciągają znowu niekorzystne wrażenie, jakie ogół sprawia (6).

(Dalszy ciąg nastąpi).

Pompei w r. 79 i 1879.

(Dalszy ciąg).

Zadziwiłby nas mogło, jakim sposobem w pokładzie tym twardym, znajdującym się w wysokości 2—3 metrów ponad brukiem miasta ciała tych nieszczęśliwych znaleziono? Okoliczność ta jest właśnie dowodem, że stosunkowo mała tylko ilość ludzi w katastrofie 79 roku zginęła. Wybuchy bowiem Wezuwiusza i dęszcz z popiołu nagle wprawdzie nastąpiły; przecież tyle czasu mieli ludzie silni i zdrowi i niedbający o swe skarby, aby życie ratować. Z opisu Pliniusza przekonaliśmy się, jaka w ogóle, nie tylko w Pompei, ale nad całą zatoką neapolitańską panowała trwoga, przestrasz i rozpacz. Każdy ratował się ucieczką, o ile siły i okoliczności pozwalały. Nastąpiła wreszcie chwila, gdzie zdawało się, iż

(4) Z notat ś. p. prof. Dra Janoty.

(5) Bacia jest to najstarszy z pasterzy na szalaszach. Wyrażenie węgierskie „bács“ (czytaj bacz) = owczarz. Należałoby mówić i pisać bacz.

(6) Obacz wyborne uwagi Wł. L. Anczyca w rozprawie: „Zakopane i lud podhalański“. „Tyg. Ilustr.“ T. XIV. Warszawa, 1874. Nr. 341 i 342.

KILKA WSPOMNIENIĘ Z TATR.

SKREŚLIŁ

BRONISŁAW GUSTA WICZ.

(Dalszy ciąg).

Świnica, najwyższy szczyt w Tatrach polskich. — Pierwsza wycieczka na Świnicę ogranicza się na zwiędzeniu Stawów Gąsienicowych. — Kuźnice. — Wyborne źródło. — Przykry Bocoń. — Widok z wierchu Uplazu Skupniowego. — Kopa Królowej. — Pała Królowej. — Dolina stawów Gąsienicowych. — Śniegi na Pośredniej i Skrajnej Turni. — Odłożenie wyjścia na Świnicę. — Stawy Gąsienicowe. — Wtóra wycieczka na Świnicę. — Przełęcz Liliowa. — Skrajna Turnia. — Pośrednia Turnia. — Przełęcz pod Świnicą. — Mgły i wiatr zmuszają do odwrotu. — Trzecia wycieczka na Świnicę. — Wyjście na szczyt niższy. — Szcza odkrywa wyjście na szczyt wyższy. — Sprawdzenie tegoż odkrycia. — Pobył na szczycie wyższym. — Powrót.

Najwyższy szczyt w Tatrach polskich zowie się Świnicą. Do r. 1867 najwyższy jej czubalek nie był zwiędzany, jako nieprzystępny i nie do wyjścia; jeno tylko wierch niższy od strony północnej, na którym znajdował się drążek mierniczy, postawiony tamże przez oficerów kwatermistrzostwa podczas zdejmowania nazionu. Wyjście atoli na ten niższy czubalek nie wymagało trudów, jakie potrzeba ponosić wśród drogi, gdyż szczyt wyższy zasłaniał najgłówniejszą i najpiękniejszą część Tatr.

Dzień 15 lipca 1867 przeznaczył nasz profesor na wycieczkę na Świnicę; przedewszystkiem zamiarem jego było wydostanie się na szczyt najwyższy i pomierzenie jego wysokości. Przewodniczyć nam miał Maciej Siczka, który polecił nam być na piątą godzinę gotowymi do pochodu. Śliczna pogoda wróżyła dobrze o naszej przedsięwziętej wycieczce. Kilka minut po piątej wyruszyliśmy z domu Staszeczka drogą wiodącą na południe do Kuźnic. Minawszy szereg domostw zakopiańskich po jednej i drugiej stronie tej drogi, wkrótce weszliśmy w las świerkowy, przez który w prostym kierunku wycięta jest szeroka droga kamienista nad potokiem Bystrém, zwolna i nieznacznie się wznosząca. Dochodząc do mostku przy walcowni, która rozpoczyna cały szereg kuźnic, zostawiamy ze sobą zwierzyniec dworski. Jestto część lasu po zachodniej stronie drogi naszej, wysoko oparkanionego, przez który z szumem, hukiem i łaskotem toczy swe wody górskie Bystre. Potok ten, wzmocniony licznymi wodami z sąsiednich dolin podążającymi, porusza młoty kuźnic i odlewni. Jakkolwiek droga z Zakopanego do Kuźnic nieznacznie się wznosi, tak, iż człowiek doszedłszy do karczmy murowanej przy hutach nie uczuwa zmęczenia, to przecież wznosił się blisko 170 m. ponad Zakopane. Koło wspomnianej karczmy zwróciliśmy się na lewo ku wschodowi, pozostawiając dwór za sobą po

prawej; a przeszedłszy przez most na Bystrém, dostaliśmy się do podnóża góry Boconia (Boczań). Tutaj za tym mostem rozdziela się nasza droga na kilka dróżyn. Jedna z nich więcej na północ prowadzi przez Bocoń lasem popod Kopy Królowe na Halę Królową, dokądśmy zmierzali, a druga nieco na południe i popod Bocoń prowadzi do doliny Jaworzynki. Oprócz drogi jednej na Halę Królową jest i ścieżka, która jest o wiele krótsza od drogi, ale stroma i przykra. Drogą tą można było dawniej dojechać aż na samą Halę Królową. Myśmy wybrali ścieżkę. Zanim atoli dalej ruszyliśmy, przewodnik nasz Maciej poprowadził nas do wybornego i obfitego źródła tuż przy ścieżce tryszczącego, którego temperatura na dniu 16 lipca o godz. 7 m. 30 ppłd. wynosiła 5,5°C, przy ciepłocie powietrza 11,6°C.

Pokrzepiwszy się nieco wodą z tego nieocenionego źródła, poczęliśmy się drapać w górę po bardzo śliskim stoku lesistego Boconia i dobrześmy się zmęczyli i spocili, zanim na grzbiet jego wyszliśmy. Do wyjścia potrzebowaliśmy pół godziny czasu. Poczém zwirowa drożyna w kierunku południowo-wschodnim prowadziła nas wierchem Uplazu Skupniowego (1372'44) między Kopę Królowy i Kopę Magury. Z drożyny tej cudny rozpościera się widok ku północy. Tuż pod nami od strony północno-wschodniej rozlega się uroczą dolina Oiczyńska, z której dochodził ucha naszego szum potoku, tamże nagłe z ziemi wytryskującego, a wpadającego powyżej Poronina do Zakopianki, otoczona Nosalem, Małym Reglikiem nad Jaszczurówką i Kopiczami; a dalej na północ widać prawie całe Podhale, zasiane licznymi siołami i wsiami. Dochodząc tą drożyną pod Kopę Królowy, zboczyliśmy dla ładnego widoku, jaki z tego wierchu się roztacza, na kilka chwil z drogi naszej i wyszliśmy na ten wierch. Jestto trawiasty podłużny od wschodu na zachód podany grzbiecik, mający do 33 m. długości, a wznoszący się na 15+4 m. n. p. m. Widać stąd na północ całe Podhale aż poza Nowy targ, widać w oddali Pieniny (1), a tuż u stóp Tatr rozległe Zakopane, huty i kuźnice zakopiańskie. Od zachodu wznosi się skalisty Giewont, u podnóża jego rozlega się uroczą polana Kalatówek, dalej widać Kondratową i Czerwone Wierchy aż do Bystrój (2) i Rohaczów. Na południe poza Kopą Magury zaś widzimy strome i dzikie turnie nad doliną Goryczkową i Kasprową; wreszcie obejmuje oko nasze dolinę Stawów Gąsienicowych i wznoszące się ponad niemi dzikie, przepaściste i obzyczne turnie, między niemi Świnicę, Kościelec, Czarny Staw pod Kościelcem, Czarne

(1) Wielu tym co poprawiają rzeczy, których nie rozumieją, upodobało się pisać Pioniny zamiast Pieniny. Lud nie zna Pionin, ale mówi o Pieninach, nie chodzi do Szezawnicy i Maniowa i na Miedzius, lecz do Szezawnie, Maniów i na Miedzius. Nazwy Pieniny, Apeniny, alpy penińskie (Peninus) spólny mają źródłosłów. W języku kimro-brytańskim wyraz *pen*, *pen* głowę, szczyt oznacza. Lorenz Diefenbach *Origines europaeae*, Frankfurt n. M. 1861. 396.

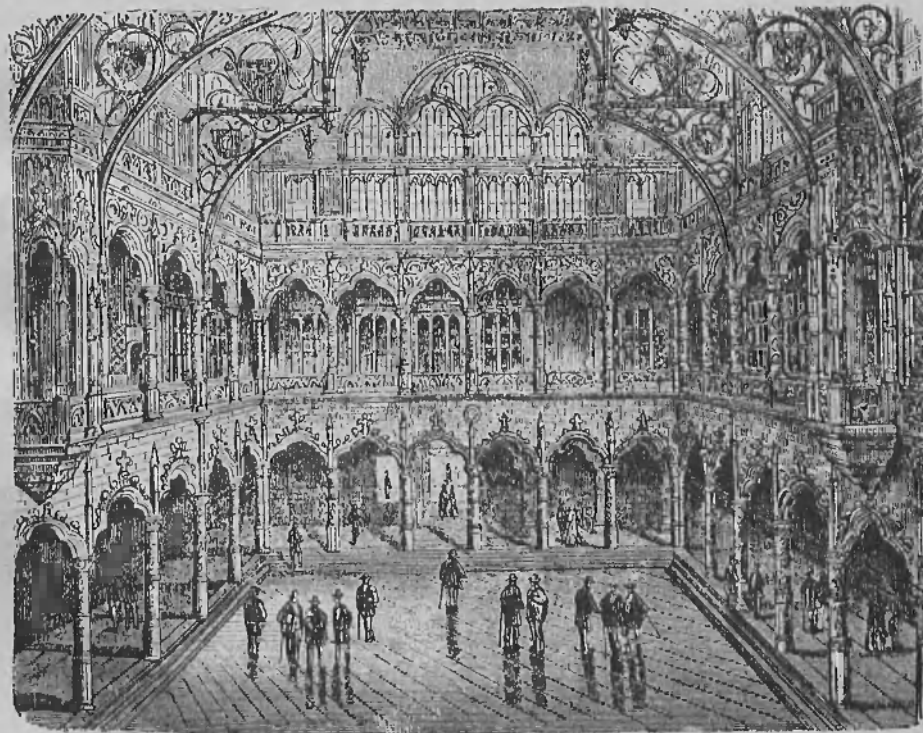
(2) Pośpolicie, ale mylnie Pyszną zwana; Pyszna bowiem jest halą a nie szczytem.

Ściany, turnie Granaty, Żółtą Turnię czyli Małą Koszystą, a za nią Wielką Koszystą. Widokiem tym cudnym nie mogliśmy się nacieszyć. Pierwszy raz wtedy w życiu byłem tak wysoko i tyle naraz ziemi jednem okiem ogarnąć byłem w możności. Prawdziwa to rozkosz nasycać swe oczy widokiem niezmiernego obszaru ziemskiego. Tutaj widzimy olbrzymiość natury, tutaj wszechmoc i mądrość jej Stwórcy.

Po półgodzinnym odpoczynku na tym wieżu i po dokonaniu pomiaru barometrycznego przez naszego profesora zeszliśmy na pierwotną naszą drużynę; a pozostawiliśmy nasamprzód na lewo za sobą Kopę Królowy, a wkrótce potem na pra-

wschodowi Czarne Ściany, Granaty, Małą i Wielką Koszystą.

W krótkce z hali Królowy dostajemy się ścieżką na dół prowadzącą przez kosodrzewinę na dolinę stawów Gąsienicowych, tak zwanych od rodziny górali zakopiańskich Gąsieniców. W tej dolinie znajdują się szałas, szopy; oprócz tego widać tutaj niemało owiec, krów i koni; a tём samém nie brak tutaj mléka kwaśnego, słodkiego, żętycy i séra. Z doliny téj stawiańskiej udać się można na 1) Świnnicę, 2) Granat, 3) przez Zawrat do Morskiego Oka i 4) na Krzyżne i Koszystą. Doszedłszy do szałas, będącego własnością Macieja Sieczki, naszego przewodnika, postanowiliśmy odpocząć i pokrzepić się żętycą lub



Wnętrze giełdy w Antwerpii. (patrz. str. 242)

wo Kopę Magury, przybyliśmy ścieżką (percią) ponad wschodnim końcem uroczej doliny Jaworzynką zwaną na zieloną trawiastą Halę Królowy. Tutaj rozłożył się przed nami naokoło cudny widok, obejmujący istny świat alpejski, świat obejmujący górską przyrodę w całym znaczeniu tego słowa. Ku północy widać Podhale nowotarskie, Beskidy i Pieniny, od zachodu Giewont, Kopę Kondracką, piękną Czubę Goryczkową, a jeszcze bliżej straszne i dzikie turnie Kasprowskie. Na południe zaś wzbil się w niebiosa główny grzbiet Tat, nagi, dziki i olbrzymi a przepaścisty, tu i owdzie płatami śniegu pokryty. I tak widać Kościelec, za nim Świnnicę, a ku

mlékiem kwaśnem. Juhasi opowiadali nam, że od przełęczy Liliowego przez t. z. Skrajną i Pośrednią Turnię do przełęczy pod Świnnicą nie przejdzie z powodu ogromnego płatu śniegu, miejscami tylko stopniatego, jakéśmy jeszcze się o tym nazajutrz przekonali; odadził nam przeto Sieczka wychodzić na Świnnicę, tём bardziej, że niższy szczyt Świnnicy był pokryty śniegiem, a za to, aby dość pogodnego czasu nie tracić, polecił wzięcie Stawów Gąsienicowych. Propozycją tę przyjął chętnie profesor nasz, a my musieliśmy się nań zgodzić. Ruszyliśmy przeto doliną Suchej Wody ku południu. Doszedłszy do rozwidlenia ścieżki naszej, zwróciliśmy się na lewo ku Sta-

wom G^zenicowym rozpościerającym się u stóp tak zwanéj Skrajnej i Pośredniej Turni, Świnicy i Kościelca. Jest ich ośm. Stawy te nie leżą na jednej płaszczyźnie i nie są jednakowej wielkości. Ścieżka ta zaraz doprowadza nas do najniżej położonego stawku, zwanego stawem Litworowym, także Sobkowym albo też stawkiem Gasicnicowym. Wzniesienie jego n. p. m. czyni 1626'47 m. (J.), a powierzchnia 1320^o kw. austr. (0'47 hekt.). Tworzy on małe lękowate zagłębienie, jest płytkim i błotnistym. Woda na nim sięga ledwo kolan. Nad nim na południe w odległości 560 m. rozlewa się między pośrednią a skrajną Turnią drugi staw największy i najgłębszy z pomiędzy Gasicnicowych, zwany Zielonym od barwy wód swoich. Obejmuje on morgów 1597¹ kw. (3'45 hekt.) i leży na wysokości 1684'77 m. n. p. m. (J). Po zachodniej stronie jego wznosi się wapienne wzgórze bezimienne do wysokości 1747 m. (J). U stóp tego wzgórza w pobliżu stawu wytryska mnóstwo źródełek. Z tych jedno najobfitsze najdalej ku północy leżące miało na dniu 15 lipca o godz. 5 m. 15 ppłd. 2'9"R przy ciepłocie powietrza 11'5" R. Zowią go także suchym, a to z tego powodu, iż juhasi kiedyś utepili w nim złą sukę. W rogu zachodnim odpływa z niego woda do stawu Litworowego.

Następujących pięć stawów leży od dwu poprzednich na wschód, na wyższym progu, ciągnącym się od południa ku północy i tworzącym ścianę wschodnią doliny, w której znajdują się stawy poprzedzające.

Na wschód od stawu Litworowego tuż pod Kościelcem, leży staw Dwoisty wśród napiętrzonych złomów granitu, rozdzielony wązkim lecz wysokim od południa ku północy ciągnącym się wałem na dwa mniejsze stawy, wschodni większy 2 morgi, 134^o kw., zachodni mniejszy 1 morg, 799^o kw. obejmujący. Wzniesienie ich nad powierzchnię morza czyni 1665'54 m. (J). Woda tego stawu odpływa do potoku zwanego Roztoką.

(Dalszy ciąg nastąpi).

Kronika geograficzna.

* Pułkownik Przewalski, uczony podróżnik i badacz Azji środkowej, przebywający obecnie w Tybecie, przysłał dwa listy do „Gazety Turkiestańskiej“. W jednym z tych listów pisze co następuje: Uszliśmy od Zajsanu wiorst 500, szczęśliwie, zdrowi, kierując się na Barkul, nie przez Guczen, ale w górę rzeki Baguluk, a ztąd szlakiem Kobdyńskim. Za miesiąc będziemy w Barkulu. W następnym liście, datowanym w dniu 1 (13) maja, p. Przewalski donosi: Podróż odbywamy dotąd pomyślnie, przeszliśmy

wiorst 616 od Zajsanu, obok Bulun-Tochoja w górę rzeki Uruńczy. Jutro wyruszamy do Barkul i Chami, drogą najkrótszą przez Altaj południowy. Miejscowość, którą przebyliśmy, fatalna pustynia... Szczególnych strat nie ponieśliśmy, byliśmy bowiem zaopatrzeni w żywność z Zajsanu. Badania przyrodnicze i historyczne odbywają się pomyślnie. W ogóle cel podróży osiągamy zupełnie; jeżeli tak pójdzie w Tybecie, to zrobimy dużo. W dniu 19 maja wrócił jeden z towarzyszących p. Przewalskiemu kirgizów, Myrsaz, pozostawiwszy naczelnika ekspedycji w Czohan-Tiulku, w okolicy jeziora Oran-Kul. Z Zajsanu, opowiada Myrsaz, zrobili oni 30 marszów, spotkawszy po drodze pikietę Torgoustów i Uranhajtów. W ciągu tej podróży ludność miejscowa i zbrojni zachowywali się przychylnie. Pułkownik w ciągu czterech marszów dojdzie do miasta Chami, gdzie zamierza przez pewien czas pozostać.

NOWOŚCI.

KRAJOWE.

— Między 3 a 8 b. m. odbyły się w Krakowie uroczystości wywołane obchodem jubileuszu J. I. Kraszewskiego, poprzedzonego uroczystym poświęceniem odnowionych Sukiennic. W obchodzie jubileuszowym brało udział przeszło 5000 osób, umyślnie do Krakowa przybyłych i całe niemal to miasto. Brak miejsca zniewala nas, że po szczegóły odsyłamy czytelnika do innych pism naszych.

— Henryk Siemiradzki ofiarował „Pochodnie Nerona“ miastu Krakowowi na przyozdobienie Sukiennic. Artyści postanowili w tym mieście utworzyć muzeum.

— Autor „Nocy Świętojańskiej“ p. Staszczyk napisał nowy obraz ludowy pod tyt. „Błędne ogniki“.

— Wyszedł w Warszawie nakładem J. Kaufmana życiorys J. I. Kraszewskiego i sprzedaje się po kop. 15.

ZAGRANICZNE.

— Nowe pismo poczęło wychodzić we Lwowie, pod tytułem *Szewe postępowej*, dwutygodnik poświęcony interesom szweców, wydawany staraniem korporacji szweckiej. Wydawcą i redaktorem jest p. Filip Zieliński.

— W Krakowie wyszło z pod prasy 5-te wydanie dzieła dra Maks. Nowickiego p. t.: „Zoologia obrazowa, metodycznie opracowana dla niż-

jest wiatr, i każdy nowy osadnik usiłuje przede-
wszystkiem osłabić lub złamać niszczącą potęgę
wichrów przez stosowne nasady drzew.

Drzewo rośnie, z powodu huczących po pre-
ryach wichrów, nieodzowne jest dla każdego rol-
nika, i dlatego to rząd Stanów Zjednoczonych
wydał tak zwane prawo leśne (timber culture
act), na mocy którego każdy osadnik, obsadzają-
cy czwartą część swojego gruntu drzewami, otrzy-
muje cały grunt w podarunku. Chociaż Amery-
kanie w stanach leśnych tępią lasy bez miło-
sierdzia, to znowu z drugiej strony przyznać trze-
ba, że gorliwie protegują drzewa po preryach.
A drzewa te przy troskliwem pielęgnowaniu,
przyjmują się i rozrastają wybornie. Najczę-
ściej widnieją brzoskwinie, topole srebrne (cot-
tonwood), klony i cedry: w niezbyt odległej przy-
szłości powstaną już i lasy, ku ozdobie i po-
żytkowi ogółu.

Po drodze przez prerye tak Kanzasu, jak i Co-
lorado i Nebraska widać często wzduż linii bie-
gu osady z dziesięciu do dwudziestu, rzadko
z większej liczby domów, wszystkie już ponazy-
wane i poznaczane na mapach dróg żelaznych,
jako miasta. Fabrykowanie map i miast, to już
wyrafinowana specjalność dróg żelaznych ame-
rykańskich. Każda linia drogi żelaznej dołącza
do planu jazdy mapę ze wskazaniem na niej kre-
su podróży i połączeń kolejowych, dodając, że ta
linia jest jedyną w kierunku danym. Jeżeli, daj-
my na to, do St. Louis prowadzą inne jeszcze li-
nie, spółzawodniczące, to je się poprostu z ma-
py wypuszcza. Jeżeli własna linia posiada zało-
my i krzywizny, to na oko wygląda prościutko,
gładziutko. Wszystkie leżące na niej miasta
i wioski poodznaczane wielkimi kolami, a napis
brzmi nieochybnie: Wielka kolój żelazna X. X.;
jedyna droga bezpośrednia wprost do X. X.
Dlatego też w ogóle nie trzeba zanadto dowie-
rzać mapom dróg żelaznych, jeżeli nie ma nastą-
pić rozczarowanie, jakiegośby doznali na widok
owych wielkich grodów preryj. Miasta noszą
zwykle nazwy najdźwięczniejsze: Emporia, Pa-
ryż, Londyn, Wiedeń i t. d., pod które jednak
podszyna się lichota niesłychana. Każde z nich
posiada koniecznie hotel, dwa trzy sklepy z na-
rzędziami rolniczemi, tytuniem, spirytualiami
i wreszcie—co najważniejsza: gazetę. Nieliczne
domy miasta preryowego, są to tylko chaty zbite
z desek a raczej skléccone z łatów i tak lekkie,
że łatwo je wpakować na wóz i całe miasto prze-
transportować gdzieindziej. To też i czas trwa-
nia takich osad, zwykle niedługi. Sprzykrzy się
np. pobyt komus, albo powywraca wicher domo-
stwa, to wnet pakują manatki i marsz dalej; tam
zaś, gdzie dopiero co stało miasto, nie pozostaje
nie zgola, oprócz kup śnieci, miérzwy, potłuczonych
flaszek od wódki i zużytych puszek od sar-
dynek.

Właściwa prerya imponuje niezmiernością
i głębokiém milczeniem. Na przestrzeni całych
setek mil pokrywa ją trawa wysoka, falista. Jest
to tak zwana „Blue Grass“, miejscami sięgająca
aż do ramion człowiekowi. Rośnie tak obficie

i strzela w górę tak bujnie na żyznym gruncie,
że wydaje się jakby posiana i uprawiona niewi-
działną ręką. Niejednemu zdawać się może, ja-
koby niedawno jeszcze istniały tu najpiękniejsze
osady z folwarkami, dworkami, polami, jakoby
wszystko to znikło, pozostawiając jedynie łąki.
Dészcz, brak którego w czasach dawniejszych
wyrządzał tyle złego mieszkańcom preryj, i któ-
ry dziś jeszcze tak skąpo rosi prerye Colorado,
dziwnym jednak trafem, w miarę postępu cywili-
zacji, pada coraz częściej; to też Indianie wie-
rzą, że Europejczycy posiadają sposób zaczaro-
wywania cudownej rosy niebieskiej.

(Dokończenie nastąpi).

KILKA WSPOMNIENIĘ Z TATR.

SKRJEŚLIŁ

BRONISŁAW GUSTAWICZ.

(Dalszy ciąg).

Wyżej od tego stawu ku południowi a na
wschód od Zielonego rozlewa się staw Krtkowiec
zwany, z dwiema wysepkami na wysokości
1707'37 m. n. p. m. (J), pod Pośrednią Turnią.
Powierzchnia jego czyni 3 morgi, 36° kw. (174
hekt.). Woda tego stawu w d. 15 lipca o godz.
3½ po poł., miała tylko 57° R. Zowią go tak-
że Stawem w Roztoce. Woda jego odpływa do
Zielonego Stawu.

Nad nim, nieco wyżej na południe od niego, są
dwie małe młaki bez miana, jedna więcej na
wschód obejmuje 509° kw. (0'1834 hekt.), a dru-
ga na zachód 761° kw. (0'27 hekt.). Obie te
młaki tworzyć musiały niegdyś większy staw.

Wreszcie na najwyższym stopniu, tuż między
Kościelem a Świnicą, leży staw zwany Dłu-
gim, niekiedy dla swojej ciemno-zielonej barwy
także Zielonym. W czasie naszej tam bytności
15 lipca, był on po największej części zasiany
śniegiem, w środku zaś lodem pokryty.

Naokoło było pełno śniegu starego; na nim le-
żał świeży, zwłaszcza od strony Świnicy. Z nie-
go ścieka po ścianie strumień do Kurtkowa,
zład przez staw Zielony do Litworowego, a przy-
jawszy wody potoku Roztoki tworzy potok zwany
Suchą Wodą. Gdyśmy byli przy tym stawie, to mi-
mo tego, że to już 15 lipca, gdzie to wielkie za-
zwyczaj w dolinie panują upały, tutaj temperatu-
ra powietrza czyniła tylko 8° R., tak iż od zimna
drżeliśmy; woda tego stawu o godz. 1 po połud.
miała tylko 3° R. Nie pozostawało nam nic in-
nego, jak śpieszniej powrócić ku szalassom i tam

przy ogniu się zagrzać i pokrzepić. Wycieczkę tę do tych stawów tak urządził profesor nasz, iż nasamprzód wyszliśmy do stawu Długiego i stanęliśmy tutaj o godz. 1. Potem spuściliśmy się do domu Kurtkowca, gdzie zatrzymaliśmy dla namiar do 3½, poczem zwróciliśmy się do Dwoistego Stawu. Opuściliśmy go o godz. 4½ po poł., i podążyliśmy do Zielonego a stąd o 5½ do Litworowego. Szósta już godzina była, gdyśmy go pożegnali i pospiechaliśmy ku szałasom, gdzie oczekiwał nas bacia w szałasie Sieczki z wybornym młékiem kwaśnym. Ponieważ ślicznie się wypogodziło i wiatr ustał, który przy stawach nas niepokoił, urządziliśmy nazajutrz wyprawę się na Świnicę. Z tego też powodu, nie bawiąc tutaj długo, pożegnawszy bacę i juhasów, podążyliśmy, jak górale mówią, na dół t. j. do doliny, aby po należytem wypoczynku nocnym i po wzmożeniu sił mózgu nazajutrz wyruszyć na Świnicę.

Nadmienić mi tu wypada, że nad Długim stawem, któryśmy wtedy uważali za ostatni i najwyższy z pomiędzy wszystkich stawów Gąsienicowych, leży średniej wielkości staw, Zadnim zwany, tuż w samym rozdrożu dwóch grzbietów górskich, z których jeden zajmuje Kościelec a drugi Świnica ze Skrajną i Pośrednią Turnią. Zadnim stawem mylnie zowią staw Długi. Tenże bywa prawie zawsze zamrznięty.

Nazajutrz (wtorek) 16 lipca była o 4-jej godzinie rano przecudowna pogoda; jakkolwiek nieco wietrzno.

Spółkoledzy moi pozostali w domu, gdyż tak jeden, jak drugi obtarł sobie nogę dnia poprzedzającego koło stawów Gąsienicowych. Przeto profesor, ja i Maciej Sieczka wyruszyliśmy o 5 rano, tą samą drogą co wczoraj, aż do stawów Gąsienicowych, gdzie przy szałasach stanęliśmy o 8 godz. Spoglądaliśmy stąd na Świnicę, która całą naszą uwagę pochłaniała. Potrzebowałam jeszcze przeszło czterech godzin czasu, aby bez przerwy wspinając się do góry, dojść szczytu. Nie zatrzymywaliśmy się długo przy szałasie Sieczki, bo jakoś było parno w dolinie, a juhasi przebąkiwali coś o mgłę i deszczu, mimo że piękna była pogoda. Pospiechaliśmy zatem percią w dolinie Suchej Wody aż do rozwidlenia tejże. Percę prowadzącą do stawów zostawiliśmy na lewo, a poszliśmy percią prosto na południowy zachód. Im wyżej się wznosiliśmy, tym coraz nowszy staw Gąsienicowy nam się ukazywał. Śliczny stąd widok na same stawy. Wreszcie po jednogodzinnym spinaniu się do góry stajemy na przełęczy Liliowego. Co za widok! Nowy świat, świat górski, alpejski, dziki i olbrzymi, ukryty dotąd poza przełęczą, nagle się nam odsłonił. Szczyty na wschodzie Świnicą i Kościelcem zasłonięte, teraz na zachodzie i południu ułożyły się w cudną panoramę. Tu też chwilę odpoczęliśmy i nasyciliśmy się majestatycznym widokiem. Pod nogami naszymi od strony zachodniej rozlega się głęboka dolina, w której przewała się potok Cicha. Nosi ona nazwę Wierch-Cichęj z powodu, że u jej górnego końca

Cichą albo Kopą wierchcichowiańską). Dolina ta rozwija się w kształcie podkowy i tem różni się ona od północnych dolin tatrzańskich, iż ciągnie się ze wschodu ku północnemu zachodowi, podczas gdy tantewszystkie z północy na południe biegną. Dolną tę otaczają od przełęczy Liliowego począwszy tak zwany Beskid, Goryczkowa, Suchy Wierch, Czerwone Wierchy i Tomanowa polska; od południa Kopa wierchcichowiańska, kopa Koprów Wielka i Kopa Jaworowska, zwana także Zawracikiem jaworowskim, a od wschodu Świnica, Pośrednia i Skrajna Turnia, z którą łączy się nasza przełęcz. W oddali na południu dumnie nad wszystkimi króluje Krywań, przed nim na północ Hruba Wierch a od niego na północny zachód, a na południe od Kopy Koprówj Zielene (Kryżne czyli Krzyżne liptowskie. Pomiędzy Krywaniem a szczytem Wierch Cichy, a między nimi i Bystrą rozwija się daleki widok na dolinę Liptowską. Dolina Wierch-Cichy powstaje z połączenia dwóch mniejszych dolin. Jedną tuż popod Skrajną Turnią, Pośrednią i Świnicą od południa zwie się doliną Walentkową i ciągnie się po pod przełęcz „Pod Koło”. Drugie ramie dalej na południe ciągnie się do Zawor; tutaj są dwie przełęcze, jedna prowadząca do Pięciu Stawów, druga dobra do Ciennych Smreczyn. W dolinie Walentkowej znajduje się mały stawek wysychający w czasie suchej jesieni. Doliny te od połączenia swego tworzą w dalszym biegu już nam znaną dolinę Wierch-Cichy aż po Białe Skały; dalej na dół zwie się ona Jaworową.

Przełęcz Liliowa tak nazwana od obficie tam rosnącego zawilca alpejskiego (*Anemone alpina* L.) jest na 33 m. szeroką, trawą porośłą równiną. Wznosi się ona na 1948'77 m. nad poziom morza (J).

Wyruszamy dalej, ale powoli poczynają się wysuwać mgły od zachodu. Przepowiednia juhasów w szałasie zaczyna się sprawdzać, a przytém wiatr poczyną się zrywać. Śpieszymy się zachodniem zboczem Skrajnej Turni. Szczyt tej Turni tworzy wąska, bo tylko 2½ m. szeroka skała, tylko od zachodu przystępna, stercząca gdyby przedgórze jakie ponad Zielonym Stawem.

Popękana rozwalająca się skała, łącząca ten szczyt, jest miejscami ledwie 1 m. szeroka.

Szczyt jest sam porośły trawą. Wzniesienie jego czyni 2070 m. Zeszedłszy zeń i okrążywszy go ścieżką nad przepaścią ku Stawom Gąsienicowym, przechodzimy między łomami granitu na zbocze południowe następnego szczytu Pośredniej Turni. Przełęcz łącząca Skrajną Turnię z Pośrednią leży 1948'77 m. n. p. m. (J.). Nie ma tu już perci, a tylko z głazu na głaz postępować trzeba ostrożnie i uważnie, aby nie wpaść między łomy granitowe i nie pokaleczyć się.

(Dalszy ciąg nastąpi).

sła w obie dłonie, a myślą uczepił się tego fałszywego wybiegu.

Fidelis badany również, rzetelnie dał zeznanie; mówił, że dokładnie widział, jak Landolin porwał kamień, krok się cofnął dla lepszego rozpedu i cisnął. Złych zaś zamiarów Vetturi'ego wcale nie postrzegął.

Landolin krzyknął, chciał mówić—zabroniono mu, i sędzia z udanym spokojem oznajmił, że widzi się zmuszonym zabrać oskarżonego do tymczasowego aresztu, póki się wypadki nie wyjaśnią, i czas prawdy nie wykryje.

Stółek znowu zadrżał w ręku Landolina.

— Panie sędzio! rzekł, jestem Landolin z Reutershofen, to jest mój dom, tam moje łąki, pola i mój las; nie jestem żadnym przybłądą bez dachu, nie będę porzucił tego wszystkiego dla jakiegos tam nieponia, żebraka.

Sędzia ruszył ramionami i powiedział, że po paru dniach prawdopodobnie puszcza go na wolność.

Pisarz poskładał papiery, chciwem okiem mierząc wino w kieliszkach stojące.

— Czy nie mogłabym mężowi dać coś z poscieli? zapytała gospodyni.

Byłyto pierwsze jój słowa, a sędzia z pogardliwym uśmiechem zapewniał ją, że całkiem zbyteczną ta troskliwość.

Landolin ujął rękę żony i serdecznym głosem, którego od lat wielu nie słyszała, wyrzekł słowa, które rozjaśniły twarz poczciwej kobiety:

— Bądź spokojną o mnie, kochana Joanno, nie złego mi się nie stanie.

— Czy nie mogłabym z nim jechać? zapytała gospodyni jeszcze raz.

— Nie, nie można.

Wtedy posłać chciała po Tomę, ale Landolin zabronił i zwracając się do sędziego powiedział:

— Jestem gotów, jadę bez oporu.

Gdy wsiedli do bryczki, a z nimi i strzelec który straż trzymał przed domem, sołtysowa wyniosła płaszcz mężowi. On zawinął się weń, bo drżał od zimna, choć powietrze było ciepłe i łagodne, kapelusz nasunął na oczy, choć nie było blasku słońca.

Bryczka zaturkotała, pies zaszczekał... długo jeszcze jedno i drugie słyszeć się dało, aż bryczka zniknęła w oddali a pies zasnął w budzie—i głucha zapanowała cisza.

(Dalszy ciąg nastąpi).

KILKA WSPOMNIENIĘ Z TATR.

SKREŚLIŁ

BRONISŁAW GUSTAWICZ.

(Dalszy ciąg).

Ten niezmierny przestwór głazów i łomów dowodzi, że Tatry ongi przed wiekami były daleko wyższymi. Pod działaniem bowiem słońca każda skała w dzień się rozszerza więcej na swęj powierzchni, niż we wnętrzu swojem, w nocy zaś bardziej kruszy się na powierzchni. Ulegając takim powolnym i niewidocznym oku ludzkiemu zmianom przez tysiące lat musi niszczyć i maląć. Do tego dzieła niszczenia przyłącza się zima; ta w niemiłosierny sposób rozsądza skały na ich bokach i szczytach. Na wiosnę i lato pioruny strącają je ze szczytów. Skały spadają na dół i zalegają doliny. Wiek po wieku upływa a harde turnie obniżają swe głowy zwolna ku dolinom.

Dochodzimy nakoniec na małą trawiastą równinę, oddzielającą Pośrednią Turnię od Świnicy. Była to już godzina 11. Zatrzymaliśmy się na tej przełęczy, powabnej dzikością. Ztąd widok na stawy Gąsienicowe w przepaść, którą według zdania Sieczki można się spuścić ku nim. Ku południowi szumi potok Wiérch Cichy. Spoglądany wreszcie na Świnicę. Strach przejmuje człowieka i prawie odcodzi ochota drapania się na ten szczyt. Strasznie i dziko poszarpany, a do tego nadzwyczaj stromy. Często i gęsto zdarza się, iż niektórzy wybierający się na Świnicę od tej przełęczy wracają. Jeszcze przeszło godzinę trzeba piąć się po łomach i skałach, aby dojść na szczyt. Atoli mgły zaczęły otaczać Świnicę. Wkrótce i nas otoczyły, i znajdowaliśmy się jakby w ciemnej bani. Mgła była mokra i gęsta, żeśmy na krok jeden drugiego nie widzieli. Czekałmy i niecierpliwimy się; gniewamy się na juchasów, którzy nam mgłę przepowiedzieli. Czekaliśmy tutaj do drugiej godziny. Temperatura powietrza czyniła tylko 13°C, przeto nie bardzo było nam ciepło. Mgła nie ustępowała, zwilżała nam tylko odzież, zimno nas przenikało a coraz większe i ciemniejsze tumany mgły toczyły się i wiły od zachodu, do czego pomagał jeszcze im silny wiatr. Wiatr ten staje się nieraz nadzwyczaj niebezpiecznym. Tego samego roku, gdyśmy z profesorem wybrali się na Czerwone Wiérchy (13 sierpnia), napadł nas na przełęczy między Giewontem a Czerwonym Wiérchem tak silny wiatr, iż nas obalał na ziemię. Niekiedy pojawia się w Tatrach tak zwany wiatr halny. Podaję opis tego wiatru według notat ś. p. profesora Janoty.

Jestto gwałtowny, tylko na północnej stronie Tatr u ich stóp zjawiający się wiatr ciepły, dmący od hal i dlatego halnym zwany. Bywa w jesieni w zbiorki (podczas żniw) lub po nich (we

wrześniu) i później niekiedy, nim mrozy nastaną. Pojawia się niekiedy znowu na wiosnę, w poście, rzadziej w mięsopusty. Słychać go zawsze naprzód jako jednostajne huczenie w hałach; na dół przybywa już to wnet, już też po kilku, niekiedy po 12 nawet godzinach, niekiedy cofnie się i znowu težej przychodzi. W zimie raz wiał na Boże Narodzenie. Wtedy połamał lasy pod Hoćkowskiem i przeniósł szopę z miejsca. Dmie zwykle 12 godzin, czasem przez noc i na drugi dzień do południa, zawsze dłużej trzech godzin. Czasem przychodzi z siekawicą (gęstym deszczem); błyskawice, grzmoty, krupy, grad nigdy mu nie towarzyszą. Na wiosnę miecie on śnieg przed sobą i robi zdymiska (zadmy), które potem topi. Wiatr ten jest oraz powichrem, bierze bowiem i unosi w górę owies, liście, proch, a potem znowu puszcza. Jest tak silny, że snopki z wozu powęzom i na krzyż drągiem przytrzymane wyrwa i roznosi. Człowiek w hałach napadnięty nie zdoła się utrzymać na nogach, ale aby nie być powalonym, kładzie się na brzuch i rączkiem w zacisze zacząłgać się musi.

W hałach miecie on drobnymi kamykami, drze smreczynę i łamie lasy. Na dole rozmiata ze szczętem skoszony zboże (owies), koniczynę lub siano i cobadź napadnie. Widziano wszakże gęsi dzikie lecące w tym wietrze, ale falisto w górę i na dół. Gdy się zbierze na deszcz, wtedy ustaje. Nim z hal zejdzie w dolinę, garnie cały wał chmur przez Czerwone Wierchy, Giewont, aż po Świnicę. Te, kłębiąc się, pędzą w doliny podhalskie na przewyrt, jak mówią górale, gdzie nikną, nie dochodząc do wsi. Niebo bywa zawsze czyste; tylko ponad halami widać wał chmur. Gdy wiatr halny dopadnie chmury wyżej w powietrzu zawisłej, to ją rozpędza. Wiatr ten dmie od Witowa po Jaworzynę spiską i Jurgów, lecz na tych kończynach słabnie. Gdy jest hruby (silny), dmie na całym tém paśmie. Na Orawie niema go. Doliną chochołowską dmie, ale od Roztoki bierze się w polany (ku Kościeliskom), wsi atoli nie dotyka. We Witowie i Jurgowie już nie wymłaca i nie rozmiata zboża. Zwykle nie zajmuje tego całego pasu; dmąc w Kościeliskach, Zakopanem i na Bystrém, słabnie w Oleczy. Niekiedy słabszy jest w Zakopanem, najsilniej dmie na Bystrém po Pardołówkę. Pod Gubałówką niema go; do Poronina także już nie dochodzi, ani na wiosnę zasp zmiekowych nie tworzy. Na Liptowie niema go i zdarzyło się, że strzelcy napadnięci od niego na Goryczkowej wyszli z jego obrębu, skoro się zniżyli w las ku Jaworowej, w dolinie Wierch-Óchój. Wiatr ten halny pojawia się rzadko.

Wiatr, który nas chwycił na przełęczy pod Świnicą, nie był wprawdzie silnym, ale byliśmy zmuszeni przycupnąć do skał i ich się trzymać, aż potęga jego działania nieco się zmniejszyła. Poczém we mgle mokrej, markotni, iż już po raz drugi wycieczka na Świnicę się nie udała, powracaliśmy do doliny zupełnie tą samą drogą.

Na przełęczy Liliowego stanęliśmy o godz. 5, a o 7 wieczorem-pokrzepialiśmy się wyborną wodą ze źródła pod Boconiem, które leży na wyso-

kości 1017'59 m. n. p. m. (J.), a o 9 byliśmy już w domu.

Jakkolwiek nie byliśmy na samym szczycie Świnicy, to przecież nie żałowaliśmy tych dwóch wycieczek, bośmy nie mało skorzystali, a profesor nasz pomierzył barometrycznie wysokości szczytów, przełęczy, dolin, źródeł i t. p., i przecież pocieszaliśmy się nadzieją, że niezadługo celu swojego dopniemy. Dzień następujący (środa) 17 lipca zrana wczas była przecudna pogoda, potem atoli od 8 godz. niebo było w części zamglone. Profesor układał rano zebrane rośliny a mnie wysłał na pastwisko do pastwiska w celu zbierania piosnek góralskich, których blisko sto na południe przyniosłem do domu. Po południu dla dość sprzyjającej pogody zwiędziliśmy pobliską dolinę Białą zwaną, dnia następnego dolinę Strążysek, 19 lipca polanę Kalatówek i wywierzyisko potoku Bystrego. Tegoż dnia od wieczora do 10 godz. w nocy padał nlewny deszcz. Nazajutrz (20) było pochmurno i wietrzno. Wreszcie 21 lipca zrobiła się cudna pogoda, a przy zachodzie słońca góry jaśniały cudnie barwą różową, przechodzącą w ciemny fiolet. Ponieważ zdawało się, iż nazajutrz będzie pogoda i tak kazał nawet domyślać się barometr naszego profesora, postanowiliśmy nazajutrz w poniedziałek (22 lipca) wyjść na Świnicę. Przygotowawszy czego było potrzeba do wycieczki, wyruszyliśmy rano o 6 godzinie z Zakopanego, drogą już nam znaną, nigdzie się nie zatrzymując. Spółkoledzy moi pozostali znowu w domu. O godzinie 9 stanęliśmy przy szalasiu Sieczki, w dolinie stawów Gąsienicowych.

Pięknie rysowała się nam Świnica na lazurówym tle nieba. Idąc ku przełęczy Liliowego, spostrzegliśmy dwie osoby, z których jedna była góralem, zdążające na też przełęcz. Poczeliśmy na nich wołać i dawać im znaki, aby na przełęczy się zatrzymali, co też uczynili. Był to p. Stanisław Librowski, słuchacz praw w Krakowa, były uczeń naszego profesora, a obecnie doktor praw i adjunkt sądowy w Krakowie, który z góralem z Zakopanego, którego nazwiska nie pomnę, wybrał się także na Świnicę.

(Dokończenie nastąpi.)

Wycieczka naukowa do Teheranu.

(Dalszy ciąg).

Na trakcie karawanowym za Mendżilem, droga miejscami zstępuje po stokach spadzistych, wiedzie przez most kamienny na rzece Szach-rud i dochodzi dalej do kurdyjskiej osady Paczinar i do karawan-seraju (goścńca) tegoż nazwiska.

Ja ostatni raz z tobą idę i ostatni raz z tobą rozmawiam. Tak, mój drogi, musi, raz musi być koniec z nami,—ja nie chcę, nie mogę wejść do domu, abym sobą ujmę, hańbę weń wniósł! Ja dokończę samotnego życia, a ty poszukaj sobie inną, innego szczęścia... Bywaj zdrow! już cię nie obaczę więcej!...

— Tomo! najdroższa moja! więc odrzucasz tego, który miał ci być podporą?

— Nikogo nie odrzucam, ale i niczyjój pomocy nie żądam i nie przyjmuję!

Byli przed domem. Ona, powiedziawszy te słowa ostatnie, wbiegła i za drzwiami zniknęła, on sam pozostał.

Wkrótce nadszedł Piotr z Tobiaszem; obaj witali go uprzejmie, ucieszeni tćm, że i on będzie mógł poświadczyć, iż Vetturi padł przerażony gromkim głosem Landolina i sam zabił się o ostre kamienie. Antoni wszystkiego słuchał w milczeniu. A Tobiasz i Piotr, gadając dużo, ciągle powtarzali, iż wielkićm jest szczęściem, że człowiek tak poważany jak młody Armbruster był obecnym wypadkowi. Tobiasz w dodatku prosił Antoniego, aby starał się przekonać Fidelisa, dawnego swojego kolegę.

— Zawołajże Fidelisa, — nalegał sługa na Piotra, zawołaj go, niech tu przyjdzie.

Ale Fidelis, mimo wszelkich usiłowań przebiegłego Tobiasza, pozostał niewzruszonym.

— Wierzę, powiedział, że Antoni świadczy to co za prawdę trzyma, ale ja także kłamać nie mogę; przed sądem pokaże się kto ma słuszność.

Antoni powracał do domu, dziwnie zaniepokojony i stroskany; nigdy jeszcze nie potrzebował tyle myśleć i rozważać. Bóg mi świadkiem, że nie wiem jak się to stało. Landolin wpierał we mnie, że jest niewinnym, myślał sobie w duchu. Miałbym serce postradać dla córki, a sumienia dla ojca? Najlepićjby całkiem odmówić zeznania, ale mi pewnie nie pozwolą, wszak już nie jestem zaręczony z Tomą.

(Dalszy ciąg nastąpi).

KILKA WSPOMNIEŃ Z TATR.

SKREŚLIŁ

BRONISŁAW GUSTAWICZ.

(Dokończenie).

Chętnie przyłączyli się do nas i po króciuchnym odpoczynku ruszyliśmy ku przełęczcy między Pośrednią Turnią a Świnnicą. Stańliśmy tam o pół do 12-ój. Słońce paliło nas niemilosernie, a schroniska żadnego ani wiatru nie było, i pot

kroplisty ściekał po twarzy. Nie odpoczywaliśmy tutaj; lecz zaraz za przewodnikiem Maciejem drapaliśmy się w górę po bystrćm, nagłćm zboczcu Świnnicy, pośród ogromnych głazów granitu, i o godzinie pół do pićrwszćj stanęliśmy na niższym szczycie, gdzie znaleźliśmy drążek postawiony tutaj przez oficerów kwatermistrzostwa w czasie zdejmnowania naziomu. Profesor wbił swój drążek między skały, zawiesił nań barometr w celu zrobienia pomiaru i wysłał Sieczkę, aby rozglądał się w okolicy, czyby na szczyt wyższy wydstać się przypadkiem nie można, gdyż koniecznie chciał zmierzyć wysokość szczytu najwyższego w polskich Tatrach. Puścił się Sieczka jak kota granicą turni, przeskakując rozpadliny ponad przepaściami z narażeniem życia, tak iż wszyscy odwrócili oczy, nie mogąc patrzeć na takie zuchwałstwo jego, a na wołania nasze nie zdawał się zważać; wreszcie znikł nam z oczu. Pół godziny przeszło Sieczki nie było widać; poczęliśmy się niepokoić, gdy wtćm nad naszymi głowami usłyszeliśmy głos ludzki: było to wołanie Sieczki, który, stojąc na najwyższym szczycie Świnnicy, wywijał kapeluszem i wołał „Wiwat“. Wkrótce atoli znikł jak kamfora. „Więc Sieczka wszedł“, mówił do nas kochany profesor, „ale my nie wejdzimy, bo tćdy, którćdy on szedł, żaden z nas nie odważyłby się drapać w górę“. Ale niezadługo obaczyliśmy Sieczkę dążącego z dołu na nasz szczyt i wołającego: „Jest już droga na Świnnicę.“

Z radością niewymowną zerwaliśmy się wszyscy na równe nogi i każdy zabrawszy swoje manatki, spuściliśmy się z wierzeholka, aż przybyliśmy nad krawędź żlebu spadzistego, którćgo brzeg przeciwniegi, stromy, urwisty wydawał się niepodobnym do przebycia. Ten też żleb zwracał każdego, zmuszając go do zadowolenia się zwićdzeniem niższego szczytu Świnnicy. Krawędź ta jest ostro, wysoka na kilka metrów i w jednćm tylko miejscu przez wązką szczelinę pozwala wyjść na wierzech. Przeprawa przez tę szczelinę nie jest bardzo miłą. Przybywszy poza tę krawędź, ujrzeliśmy śliczne panorama, a mianowicie dolinę Pićciu Stawów. Otóż po nader stromćj pochyłości ponad tą doliną wspinaliśmy się na wierzech, już to trzymając się głazów, już też trawnika i pelzając na czworakach. Droga coraz stromićj i przykrzćj pnie się; gorąco dopieka, pot leje się z oczu, profesor co chwila staje i wyciera spotniałe okulary, aż wreszcie idąc zwolna krok za krokiem przez małą szczelinę, stanęliśmy na szczycie, pićrwszy Sieczka, drugi nasz profesor, ja trzeci, p. Librowski czwarty, a jego przewodnik, którćgo nawiska nie pomnę, piąty.

Była to godzina 2. Pićrwszą rzeczą było wbić i zawiesić barometr. Poczćm usiadł sobie każdy w dogodnćm i bezpiecznćm miejscu i każdy zachwycał się cudnym widokiem na całe Tatry. Szczyt Świnnicy jest poszarpany, nagi, granitowy. Powićrzchnia jego czyni 4 m. długości, a 3 m. szerokości, tak iż mało osób nań zmieścić się może; na krawędziach zaś wiszą prawie ruchome głązy nad straszniemi przepaściami. Czas był cudowny, ciepło i cisza najzupełniejsza.

Widok był przepiękny; zaiste brak mi słów tak potężnych, aby zdołały wydać jak najdokładniej to wrażenie i uczucie, jakiegośmy tu doznawali. Całe Tatry były przed nami jak na dłoni, na zachód od odległych Rohaczów poczawszy aż ku Muraniowi i Hawraniowi na wschodzie. Widać tutaj już to łagodne grzbiety i czuby, już też straszne, kończyste turnie granitowe. Tu i owdzie niższe szczyty pochowały się za wyższe. Na południocy wschód najwspanialszy widok: to świat granitów, to świat nagich i skalistych olbrzymów, który czeka wprowadza w zadumę—wzbudza i wskrzesza w nim nawet uczucie poezji. Tutaj poznaje człowiek swoją nicosć, tutaj niknie człowiek z nowemi dziełami i sztukami; olbrzymiosć i niezmierność przyrody przerażają go; korzy się i uwielbia wszechmoc i mądrość Stwórcy swego. Przypatrzmy się bliżej szczytom stał widzianym. Tuż na południowy zachód najbliższej wznosi się wierzch Cichowianska Kopa; za nią w kierunku południowo-zachodnim Krzyżne Iptowskie, a na wschód Szpano; dalej na południe Krywań, ku wschodowi Krótka Ostra, a dalej na południu okolista Baszta, bliżej nas Pośredni Wierch, na nim dolina Hlińska, stanowiąca wygodne przejście do doliny Mięguszowieckiej; wreszcie Hruby Wierch wraz z Międzianem, stojący na pograniczu dolin Pięciu Stawów, Rybiego (Morskiego Oka) i doliny stawów Ciemnych Smreczyn, których ramię północno-wschodnie zowie się doliną Pierzystą, zawierające dwa stawy i siklawę; z tej doliny dobre przejście koło Mnicha ku Rybiemu. Między Pierzystą a Ciemnymi Smreczynami wznosi się już wspomniany Pośredni Wierch, wyższy od Świnicy. Dalej ku wschodowi zjawiają się szczyt Mięguszowiecki, Rysy, Wysoka, szczyt Batyżowiecki, Gierlach najwyższy w całych Tatrach i Polski Grzebień; następnie szczyty zimnowodzkie. Lodowy, za niemi Czerwona Turnia, Głupi Wierch, przełęcz Koperszadzka pod Kopą; wreszcie Murań i Hawrań na samym wschodzie.

Tuż pod Świnicą od wschodu Zawrat, dalej skaliste Granaty i Czarne Sciany; ku północy Kościelec, w dolinie pod nim dolina stawów Gąsienicowych a od zachodu Beskid, Goryczkowa, Suchy Wierch, Czerwone Wierchy z Krzesanicą, Tomanowa polska, Smreczyński szczyt, Kamienista i Bystra, wreszcie szczyt Starorobociański i Rohacze.

Ze szczytu za pomocą lunetki zobaczyliśmy i Kraków, a zwłaszcza zamek krakowski i mury klasztoru Norbertanek na Zwierzyńcu.

Wzniesienie szczytu wynosi 2332,56 m. Zanim opuściliśmy szczyt, każdy z nas podpisał się na karteczce, co profesor schował pod kamień, na pamiątkę naszego pobytu i na dowód, żeśmy byli w rzeczywistości na tym szczycie. Od tego czasu otwartą została droga na Świnicę, i rok rocznie pewna liczba śmiałych turystów bywa na niej, podziwiając ztąd piękną i dziką, wspaniałą przyrodę tatrzańską.

Od pierwszego wyjścia naszego na ten szczyt do dnia 2 lipca 1877 r. było 25 wypraw nań, w których, nie licząc powtórnie tam będących osób, wzięło udział 61 osób; między niemi 11 pań.

Zupełnie tą samą drogą zdążaliśmy do Zakopanego, którą rano szliśmy na Świnicę. W tej wycieczce po raz pierwszy zdarzyło mi się widzieć kozice. Schodząc ku przełęczy pod Świnicą, naraz polecił nam Sieczka milczenie; zapytany o przyczynę, rzekł: „Zdawało mi się jakoby słyszał cupkanie kozic; radbym, żeby ich użreli“. I tak zatrzymawszy się na chwilę, ujrzeliśmy dwie kozice w turniach doliny Walentkowej. W powrocie widoki były wszędzie te same, jeno wydawały się nieco odmiennymi z powodu przeciwnego oświetlenia. Byliśmy już na Hali Królowy, gdy słońce dobrze już zaszło, a zmierzchno się dobrze, gdyśmy wkroczyli w las bocoński, który nam teraz przy spuszczeniu się na dół nie mało dał się we znaki. Przybywszy do Kuźnicy na równą drogę, odetchnęliśmy przy karczmie na chwilę, napiwszy się piwa jak na Kuźnicy zakopiańskie niezłego. Koło godziny 10 stanęliśmy w domu, syci cudnych widoków i dumni z udanej wycieczki, a zwłaszcza z odkrycia drogi na Świnicę.

Na górach swoboda! Woń, co z grobów się snuje,
tu nie dochodzi, czystego tełu gór nie zatruje;
ład w świecie bożym doskonały jest wszędzie,
dokąd dręczyciel-człowiek nie przybędzie.

Schiller w Oblubienicy messzkiej.

Koczownicy nad morzem Kaspjskim

z notat podróżnika angielskiego
streścił A. Ch.

Skłonność do bezprawia, mordu i łupieztwa zdawna cechuje plemię znane pod zbiorową nazwą Turkomanów, koczujących na stepach pomiędzy morzami: Aralskim i Kaspjskim, dokąd rząd rosyjski wysłał w b. r. znaczny oddział wojska, celem poskromienia swawoli koczowników na pograniczu cesarstwa. Turkomanie niegdyś uznawali zwierzchnictwo chanów Koku, Chiwy i t. d.; zależność ich jednak była prawie nominalną, nigdy bowiem nie znosili ścisłej kontroli swoich postępów. Jedne z pokoleń tych koczowników, słynne pod nazwą Teke, prawie niepodległe, zdobyło oazy Achał-Teke i Merw w 1834 r. i dotychczas one posiada.

W rzemiośle zbójcekim Tekińcy prześcignęli inne plemiona stepowe: bywają nawet wypadki, że czując się na siłach nie oszczędzają najbliższych krewnych, na zasadzie następniej, w pokoleniu tém upowszechnionej maksymy: „jeżeli wróg opamięta namiot twojego ojca, nie omieszkać rabować wspólnie z napastnikiem“. Specyalność swoją Tekińcy posunęli do wysokiego stopnia doskonałości; sami zahartowani na wszelkie trudy i niewygody, posiadają konie wierzchowe zalet odpo-

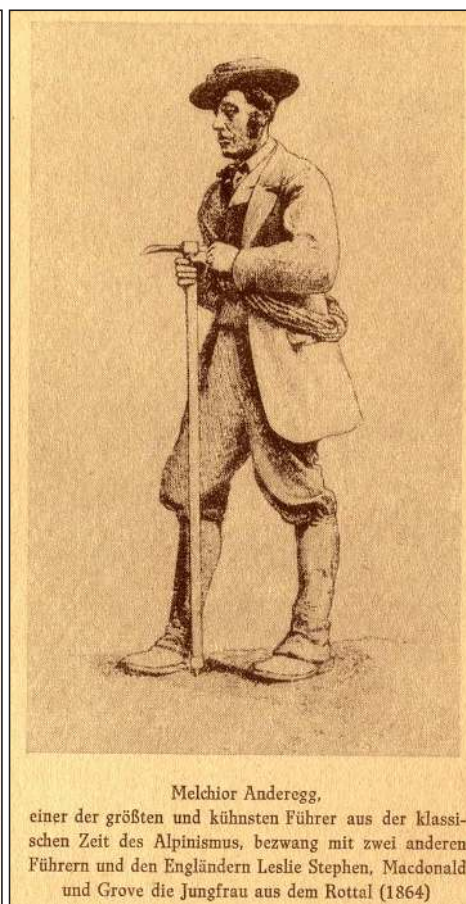
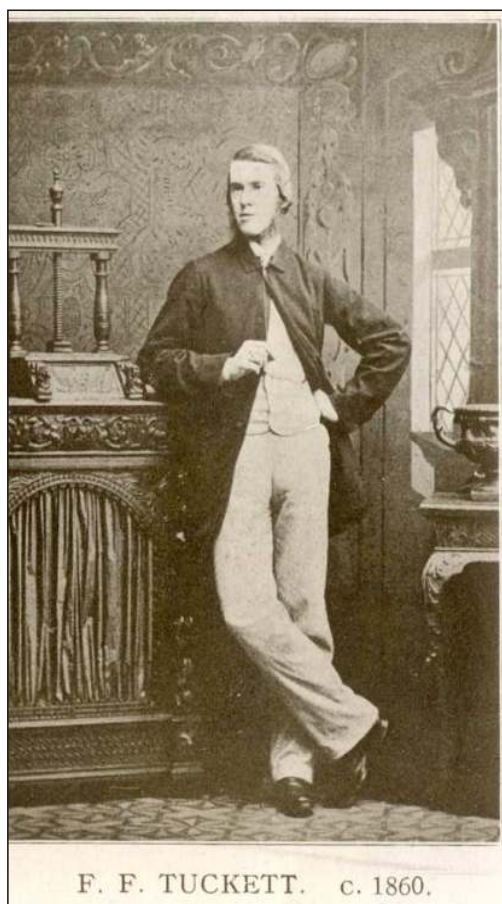


Świnica widziana z nizin na zdjęciu Krzysztofa Baranioka

Przed 150 laty dokonano pierwszego turystycznego wejścia na Civette

Monte Civetta (t. III, str. 192) o wysokości 3220 m jest jednym z najwyższych szczytów w Dolomitach. Szczególnie imponująca jest zachodnia flanka masywu, obrywająca się pionową ścianą o wysokości ponad 1000 metrów i szerokości kilku kilometrów. Nietrudne wejście prowadzi na wierzchołek z przeciwnej, wschodniej strony, z doliny Mae. Już w latach 1855–1860 prawdopodobnie wchodzili tamtędy na Civettę myśliwi (koziarze) z Pécol di Zoldo Alto – Simone De Silvestro („Piovanél”) i trzej towarzysze (pozostaje tajemnicą, na co tam polowali?). Piovanél miał wejść na szczyt dwukrotnie (czasem pisze się o tym, że „mieszkańcy z Val Zoldo już kilka razy na nim bywali”), a później, jako najlepszy znawca tego terenu, prowadził nań także turystów.

Jednak pierwszym turystą na szczycie Civetty był Francis Fox Tuckett (t. VI, str. 779), który przybył tutaj w 1867 roku z przewodnikami szwajcarskimi – Jakobem i Melchiorem Andereggami (t. VI, str. 20) – i 31 maja



wraz z nimi stanął na wierzchołku. Droga ich wejścia pokrywała się z trasą wcześniejszych wejść koziarzy. Dzień przed wejściem przewodnicy rozpoznali drogę, która prowadziła przez zalesione pagóry do piargów pod flanką Civetty. Następnego dnia o godzinie 1.30 (czyli w środku nocy) wyruszyli z Pecol. Ze względu na wczesną porę roku na podejściu i pod ścianami leżało jeszcze dużo śniegu. Po trzech godzinach marszu dotarli pod pierwsze obrywy skalne, które również pokryte były grubą warstwą śniegu, wręcz zagrażającą lawinami. Przejście przez te skały stanowiło najtrudniejszy odcinek całej drogi. Dalej, obchodząc jakieś kanty (żebra?), musieli pokonać jeden lub dwa żleby, przy czym wejście utrudniał niezwiązany z podłożem śnieg sprzed tygodnia. Górne zbocza szczytu są mniej strome i po półgodzinnym odpoczynku o godzinie 7 rano osiągnęli wierzchołek.

Droga pierwszego wejścia jest normalną, turystyczną drogą na wierzchołek Civetty. W przewodniku *Civetta-Moiazza* z 1970 roku ma numer 101 i nazywana jest *sentiero Tivàn*. Dalej zamieszczamy jej opis i topo z tego przewodnika.

Swój opis wejścia Tuckett opublikował w vol. 4 (1868–70) „Alpine Journal” oraz w tomie 2 wydanej w języku niemieckim książki *Hochalpenstudien* (Leipzig 1874). Dalej są skany stron zawierających te teksty.

Jan Kielkowski



10 - Versante est della Civetta.
■ Rifugio Torrani.

(foto Burloni - Belluno)

CIVETTA m 3220 IGM

Dal RIFUGIO COLDAI, dislivello m 1100 circa

■ **101 - Per il sentiero Tivàn e via normale, ore 4, facile**

Compiuta in data incerta ma sicuramente prima del 1860, è la via della prima ascensione che permise a SIMEONE DE SILVESTRO detto PIOVANÈ la conquista della Civetta. Seguono la seconda ascensione dello stesso PIOVANÈ e nel 1867 la terza di FRANCIS FOX TUCKETT con le guide JAKOB e MELCHIOR ANDEREGG e la quarta di PAUL GROHMANN ancora col PIOVANÈ. La prima ascensione femminile di AMELIA PAGANINI PEZZÈ con la guida CLEMENTE CALLEGARI è del 1870; LUDWIG PURTSCHELLER, OTTO ed EMIL ZSIGMONDY effettuarono nel 1884 la prima senza guida. Per una documentazione più completa vedi *La Civetta* di Giovanni Angelini in A.V. 1951, 5 e 105 compendio esaurientissimo della storia di tutte le prime salite dall'est con ricca bibliografia.

Itinerario poco faticoso e in ambiente grandioso; particolarmente consigliato in discesa, con salita dal Van delle Sasse (via ferrata Tissi), compiendo così una delle più belle traversate delle Dolomiti.

Dal RIFUGIO COLDAI, aggirando la testata della Val Ziole-re, s'imbocca subito il *sentiero Tivan* salendo dapprima ad una selletta di fronte al Rifugio: si continua traversando ancora orizzontalmente per terreno ghiaioso con zolle erbose fino sotto al fianco di uno sperone, che si comincia a risalire poggiando a destra per un colatoio a lastroni e si continua finché scendendo a sinistra si perviene ad una

larga verde insellatura, superato un passaggio tra lo *Spiz de Galina* e l'ultimo sperone sud-est della Torre Coldai. Si continua per ampie distese ghiaiose fino ad un ripido crinale di roccia, ultima propaggine della Torre d'Alleghe, per il quale si sale piegando a sinistra. Dopo essere passati sotto a dei salti di roccia stratificati in modo caratteristico si raggiunge sempre per ghiaie una marcata forcella, ingombra di massi, fra lo *Schinàl de Bech* e lo sperone sud-est della Punta Civetta che qui si protende ad incontrarlo: è questa la *Porta del Masarè* che immette nella *Busa del Zuitòn*, vasta conca compresa appunto tra la Punta Civetta e lo *Schinàl de Bech* a nord e la Civetta e la *Crepa Bassa* a sud. Si discende alquanto in essa e la si traversa tutta continuando poi sempre per ghiaie e su sentiero e si oltrepassa, aggirandola, la *Crépa Bassa*, m 2217. Si sale quindi per ghiaie e neve dirigendosi in alto verso destra alla congiunzione di detto sperone con la Civetta Bassa, poi per lastroni ripidi, coperti di detriti, fino a raggiungere l'attacco delle rocce a circa 2300 m (fin qui circa ore 2½).

Si sale per un largo facile canale di circa 25 m; poco sopra il canale verso destra, per piccoli lastroni inclinati al *Passo del Tenente* (o *Passo Grünwald*, tabella metallica con iscrizione) che è costituito da una cengia inclinata in fuori: la corda metallica fissata alla parete facilita ulteriormente un passaggio che non presenta difficoltà alcuna ma al quale è bene prestare attenzione. Quando la cengia si interrompe, si supera un passaggetto liscio di un paio di metri per poi continuare verso destra fino ad una specie di incavo-canale che porta leggermente verso sinistra sotto un ripido camino. Lo si supera (punto più difficile dell'intera ascensione), quindi per roccette inclinate si attraversa a destra fin quasi sotto una parete verticale. Per una specie di rampa obliqua verso sinistra si raggiunge una cengia. Si va ora a destra e per un canale si perviene ad un piccolo e ripido nevaio. Sulla sinistra di questo si sale a zigzag per roccette ben articolate e poi per sentiero verso sinistra fino al *Pian della Tenda* in vista del *Rifugio Torrani* che si raggiunge in breve. Dietro al rifugio si supera un breve salto roccioso e quindi per detriti e sfasciumi, facilmente, si sale alla cima.

■ 101/a - Variante De Toni

SANTO DE TONI e ARNALDO MOREO, 1910 (D.O., 1928, 95; Arch. Andreoletti).

Più breve ma meno facile della via normale.

Per il *sentiero Tivàn* (v. itin. prec.) fino alla *Busa del Zuitòn*. Abbandonato il sentiero si risale tutta la conca mirando all'estremità sud-ovest del nevaio dove comincia un ripido canalone (in parte in-

Oto jeszcze krótka lista najwcześniejszych wejść turystycznych na Civette:

1. wejście: 31.05.1867 Francis Fox Tuckett z przewodnikami Jakobem i Melchiorem Anderegami;
2. wejście: 14.08.1867 Paul Grohmann (t. VI, str. 298) i przewodnik Simone De Silvestro („Piovanél”);
3. wejście: 1867 porucznik Pezzé z Caprile.

Do roku 1882 szczyt był odwiedzany prawdopodobnie 10 razy.

1. wejście bez przewodnika: 2.08.1884 Ludwig Purtscheller (t. VI, str. 626), Emil Zsigmondy (t. VI, str. 847) i Otto Zsigmondy (t. VI, str. 847);

1. wejście kobiece: 20.07.1870 Amelia Paganini Pezzè z towarzyszymi i przewodnikami.

NEW EXPEDITIONS AND TOPOGRAPHICAL
NOTES FOR THE SUMMER OF 1867.

TYROL, VENETIA, LOMBARDY, AND GRISONS.

The following notes are communicated by Mr. F. F. Tuckott:—

ASCENT OF MONTE CIVITA, OR CIVETTA (10,438 Eng. feet), E. of Alleghe, in the valley of the Cordevole, and between the latter and the Val di Zoldo.—On the 30th May, with my friends, Messrs. F. E. Blackstone, E. Howard, and J. S. Hare, and our guides, Melchior and Jakob Anderegg, I proceeded to Pecol, the highest village in the most northerly branch of the Val di Zoldo, where, after accompanying those gentlemen on their way to Caprile as far as the summit of the Passo di Coldai, I rejoined the Andereggs, who had wisely occupied themselves during my absence in reconnoitring the Civetta, and making themselves familiar with the paths through the woods which clothe its lower slopes. In the evening the son of our host (who was, I believe, the Syndic, to whom we had been recommended by Signor Cercena of Forno di Zoldo) arrived, and informed me that he and one or two companions had twice reached the summit of the mountain. Our ascent appears to have been the first made by any traveller; but since my return I have learned that Lieutenant Pezzé, of Caprile, successfully followed in our steps somewhat later in the season.

We left Pecol at 1.30 on the morning of the 31st, and, thanks to the reconnaissance of the previous afternoon, made good progress through the broken and wooded lower ground, and struck a path which took us rapidly up the steeper mountain-side beyond, to the slopes of snow—largely composed of the débris of recent and extensive avalanches—leading to the foot of the rocks. These last were reached in three hours, and here began the only difficulty of the ascent. Though not excessively steep, they are not much weathered; and, as all the snow-discharge of the upper portion of the mountain finds its way over them at various points, one has not only the benefit of its polishing effects, but must run the risk of encountering it at any moment, if the conditions for the production of avalanches exist at the time. In short, for some time after a fresh fall of snow one may be exposed to the chance of considerable, and not easily avoidable, danger for something like an hour. Otherwise there is nothing to stop a fair mountaineer who can trust his head, and does not mind a stiffish scramble.

After passing the steepest portion of the rocks, which lie rather to the left of a direct line between the summit and a spectator at Pecol, there were one or two couloirs to be encountered, and angles to be turned, which the incoherent, treacherous, fresh snow of the previous week rendered unpleasant, especially during the descent; but having reached the less steeply inclined upper slopes, where all difficulty was at an end,

for the Summer of 1867.

43

and the probability or consequence of an avalanche was less to be feared, we halted for breakfast at 5.45. The cloud and light effects had been, and still continued, indescribably grand and beautiful; and though the mists surged about in the valleys, and occasionally shot up wreaths and spires which the rising sun transformed into tongues of fire, the sea of peaks stood out clear and sharp in wonderful array.

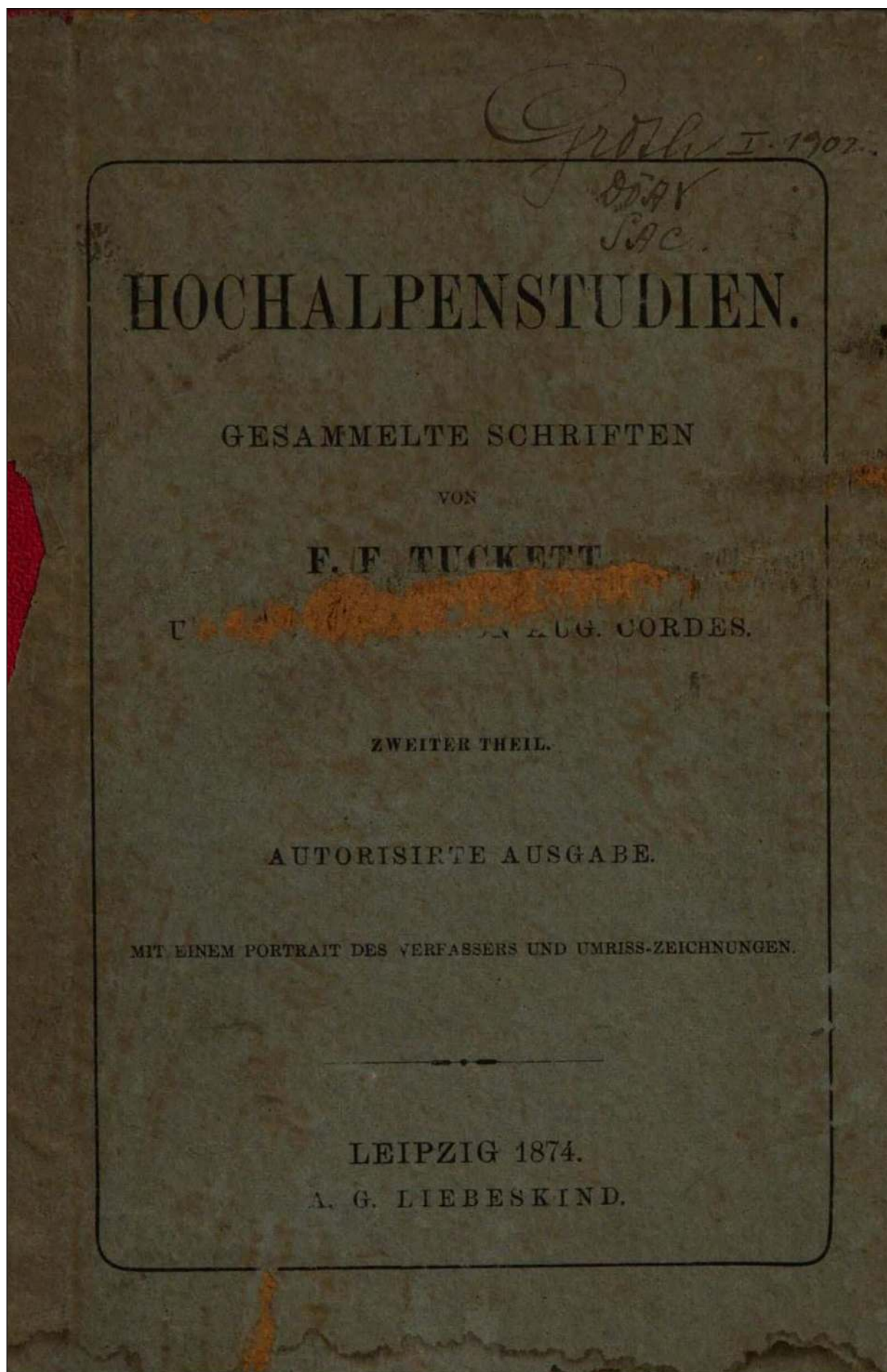
Starting again at 6.10, we gained the highest swell of the topmost ridge at 7, and found ourselves looking straight down that superb western rocky wall—which for absolute precipitousness has few equals—upon Alleghe and its lake, and far away to the snowy peaks of the Adamello, Presanella, Orteler, Oetzthal, and Tauern groups, most of whose principal summits were easily identifiable. I have rarely seen a more exquisitely beautiful view, the charm of which was enhanced by the combination of every conceivable variety of cloud display in the lower regions with the most satisfactory clearness aloft. All trace of rock was concealed by the snow, and we were consequently unable to erect a cairn, or discover any sign of our reputed predecessor's visit. From below it is not easy to say which is really the highest summit, but above there could be no question that the more northerly and rounded one decidedly overtopped its southern neighbour.

Thinking it prudent to get down early, both to avoid risk from the ever-increasing softness of the snow, and because we had still a good day's work before us, we commenced the descent at 8, and at 9.20 reached the foot of the rocks, but not without a very unpleasantly close encounter with a huge avalanche, which swept down within twenty feet of us just as we were in one of the steepest places, when it was impossible to do anything but hold on patiently, in the hope that the unwelcome intruder would be pleased to keep strictly to the line of country it had selected, and that its only too probable successors would either be like-minded, or restrain their impatience till we could gain a position of safety. Directly it ceased we put on a spurt, got over the exposed bit without a repetition of the performance, and, when fairly out of range, had the pleasure of witnessing a display of unavailing spite in the shape of a vast frozen cascade, which for ten minutes continued to sweep the cliffs from top to bottom.

If we had followed the morning's course to Pecol, we should have reached it in $1\frac{1}{2}$ hour from the rocks, or less than 3 from the summit; but, led away by the temptation of striking out a more direct line in a northerly direction to the Passo di Coldai (generally known locally as the Passo d'Alleghe), we scrambled along the mountain-side across a series of 'graben,' or gullies with precipitous banks, and, after all, had to confess ourselves beaten, and strike straight down into the valley, reaching Pecol in $2\frac{1}{2}$ hours from the rocks, or nearly 4 from the summit.

Setting forth again after a short halt, we reached the Passo di Coldai, or d'Alleghe, in 1 hour, Alleghe itself in $1\frac{1}{2}$ more, and Cencenighe in $1\frac{1}{2}$, whence, reinforced by the addition of Howard, we drove up to Forno di Canali, and put up for the night at an unexpectedly good inn.

The next morning (June 1) we proceeded up the valley to Gares ($1\frac{1}{2}$ hour), and thence by the Val delle Comelle (in 4 hours) to the



Neue Expeditionen und topographische Notizen

aus dem Sommer 1867.

Tirol, Venezien, Lombardei und Graubündten.

Besteigung des Monte Civita oder Civetta (3181 Meter), östlich von Alleghe im Thale der Cordevole und zwischen der letzteren und dem Val di Zoldo. — Am 30. Mai gieng ich mit meinen Freunden F. E. Blackstone, E. Howard und J. S. Hare nebst unseren Führern Melchior und Jakob Anderegg nach Pecol, dem höchstgelegenen Dorfe in dem nördlichsten Zweige des Val di Zoldo. Nachdem ich jene Herren auf ihrem Wege nach Caprile bis zur Höhe des Passo d'Alleghe begleitet hatte, stiess ich hier wieder zu den beiden Anderegg, die die Zeit meiner Abwesenheit klug benutzt hatten, um die Civetta zu recognosciren und sich mit den durch die ihre unteren Abhänge bekleidenden Gehölzen führenden Pfaden bekannt zu machen. Am Abend kam der Sohn unseres Wirthes an (welcher letzterer, wenn ich nicht irre, Syndicus war, und dem uns Signor Cercena aus Forno

di Zoldo empfohlen hatte), und theilte mir mit, dass er mit ein paar Begleitern bereits zwei Mal den Gipfel des Berges erreichte. Unsere Ersteigung scheint die erste seitens eines Reisenden gewesen zu sein, aber nach meiner Rückkehr habe ich erfahren, dass Lieutenant Pezzé aus Caprile etwas später im Jahre mit günstigem Erfolge unseren Fusstapfen gefolgt ist.

Wir verliessen Pecol um 1 Uhr 30 Min. am Morgen des 31., und machten Dank der Recognoscirung am verflossenen Nachmittage gute Fortschritte auf den zerklüfteten und bewaldeten, niedrigeren Flächen, worauf ein Pfad erstiegen wurde, der uns rasch die steile Bergseite zu den Schneeabhängen — reichlich bedeckt mit Trümmern frischer und ausgehnter Lawinen — empor brachte, die zu dem Fusse der Felsen führen. Diese letzteren erreichten wir in drei Stunden, und hier begann die einzige Schwierigkeit der Ersteigung. Obgleich nicht übermässig steil, sind sie dennoch nicht sehr verwittert, und da die Schneesalven des oberen Bergtheiles an verschiedenen Punkten ihren Weg über dieselben nehmen, geniesst man nicht nur die Wohlthat ihrer glättenden Wirkung, sondern muss auch in jedem Augenblick der Gefahr gewärtig sein, ihnen zu begegnen, wenn die Umstände der Lawinenbildung gerade günstig sind. Kurz gesagt, einige Zeit lang nach einem frischen Schneefalle ist man etwa für eine Stunde Weges der Möglichkeit einer bedeutenden und nicht leicht ausweichbaren Gefahr ausgesetzt. Anderes ist nicht vor-

handen, was einen guten Bergsteiger, der sich auf seinen Kopf verlassen kann und ein tüchtiges Klettern nicht scheut, aufhalten könnte.

Nach dem Passiren des steilsten Theiles der Felsen, welche etwas zur Linken einer geraden Linie zwischen dem Gipfel und einem Beobachter in Pecol liegen, mussten wir einen oder zwei Schluffe überwinden und Winkel umgehen, die der frische, unzusammenhängende und trügerische Schnee der vergangenen Woche höchst unbequem machte, besonders bei dem Niedergange. Als jedoch die weniger abschüssigen, oberen Abhänge erreicht waren, wo alle Schwierigkeit zu Ende und die Wahrscheinlichkeit und Gefährlichkeit einer Lawine weniger zu fürchten war, machten wir um 5 Uhr 45 Min. Halt um zu frühstücken. Die Wolken- und Lichteffecte waren bisher und jetzt noch von unbeschreiblicher Majestät und Schönheit, und obgleich der Nebel in den Thälern umher wogte, und zeitweilig Rollen und Kegel emporschoss, die von der aufgehenden Sonne in Feuerzungen verwandelt wurden, hob sich doch das Meer von Gipfeln klar und scharf in wundervoller Ordnung ab.

Um 6 Uhr 10 Min. brachen wir wieder auf, erreichten um 7 Uhr die höchste Anschwellung des obersten Grates und sahen jetzt den prächtigen, westlichen Felsenwall — welcher an absoluter Steilheit wenig Seinesgleichen hat — stracks auf Alleghe und seinen See, sowie auf die schneeigen Spitzen der Adamello-, Presanella-, Ortler-, Oetzthal- und Tauern-

gruppe hinab, deren Hauptgipfel leicht zu identificiren waren. Ich habe selten einen ausgesucht schöneren Anblick genossen, dessen Reiz hier noch vergrössert war durch die Vereinigung jeder denkbaren Wolkenbildung in den unteren Regionen, während oben die grösste Klarheit herrschte. Jede Spur von Fels war durch den Schnee verdeckt, und sahen wir uns daher ausser Stande, eine Steinpyramide errichten oder irgend ein Zeichen des Besuches unserer vermeintlichen Vorgänger entdecken zu können. Von unten aus ist nicht leicht zu sagen, weleher wirklich der höchste Gipfel ist, aber oben konnte kein Zweifel darüber herrschen, dass der nördlichste und mehr abgerundete seinen südlichen Nachbarn entschieden überragt.

Wir hielten für gerathen, frühzeitig hinabzusteigen, sowohl um die aus der beständig zunehmenden Weichheit des Schnees erwachsende Gefahr zu vermeiden, als auch weil wir noch ein gutes Tagewerk vor uns hatten. Wir begannen daher den Niedergang um 8 Uhr, erreichten um 9 Uhr 20 Min. den Fuss der Felsen, doch nicht ohne eine unangenehm nahe Begegnung mit einer ungeheuren Lawine, die etwa 6 Meter von uns entfernt gerade in dem Augenblicke hinabstürzte, wo wir uns an einer der steilsten Stellen befanden und unmöglich war, irgend etwas anderes zu thun, als ruhig still zu halten und zu hoffen, dass der unwillkommene Störer die einmal gewählte Linie streng innehalten würde und seine nur zu

wahrscheinlichen Nachfolger entweder gleichgesinnt sein, oder ihre Ungeduld bezähmen möchten, bis wir eine sichere Position erreicht hätten. Sobald sie vorüber war, setzten wir uns in Schuss, gelangten ohne eine Wiederholung der Vorstellung über die exponirte Stelle und hatten, nachdem wir glücklich aus dem Bereich der Feuerlinie waren, das Vergnügen, einen vergeblichen Ausbruch des Aergers in Gestalt einer ausgedehnten, gefrorenen Cascade zu sehen, die zehn Minuten lang fortfuhr, die Klippen vom Scheitel bis zum Fusse abzufegen.

Wären wir der Richtung vom Morgen nach Pecol gefolgt, würden wir es von den Felsen aus in $1\frac{1}{2}$ oder in weniger als 3 Stunden vom Gipfel aus erreicht haben, doch so kletterten wir, verleitet durch die Versuchung, eine directere Linie in nördlicher Richtung nach dem Passo d'Alleghe auszufinden, längs der Bergseite quer über eine Reihe „Gräben“ oder Schluchten mit steilen Rändern hin, und mussten uns endlich für geschlagen erklären und geradewegs in das Thal hinabsteigen, worauf wir Pecol von den Felsen aus in $2\frac{1}{2}$ oder von dem Gipfel in nahezu 4 Stunden erreichten.

Nach einem kurzen Halt machten wir uns wieder auf, erreichten in einer Stunde den Passo d'Alleghe, Alleghe selbst in weiteren $1\frac{1}{4}$ und Cencenighe in $1\frac{1}{2}$ Stunden, von wo wir, verstärkt durch das Hinzukommen Howard's, nach Forno di Canali hinauf-

fuhren und für die Nacht in ein über alles Erwarten gutes Gasthaus einkehrten.

Am nächsten Morgen (1. Juni) stiegen wir das Thal nach Gares hinauf (1 $\frac{1}{2}$ Stunden), von dort über das Val delle Cornelle (in 4 Stunden) zu dem Passo delle Cornelle*), eine grosse Strecke des Weges durch frischgefallenen Schnee, der unser Vordringen langsam machte. Von dem Joche aus wandten wir uns gegen Südosten zum Zweck der Recognoscirung der Palle di S. Martino, der man bisher den zweiten Rang unter den Dolomitgebirgen nach der Marmolata einräumte. (Marmolata 3366,3 Meter nach Grohmann; Palle di S. Martino 3343,3 Meter nach Trinker.) Wir liessen den verhältnissmässig undeutlichen Gipfel der Cima della Rosetta zu unserer Rechten und erreichten in einer halben Stunde den Kamm eines zwischentretenden Grates, von welchem wir eine herrliche Aussicht auf die grossartigen Klippen der Palle genossen, zugleich aber auch zu unserem Verdrusse entdeckten, dass jeder Gedanke an eine Ersteigung in dieser Richtung hoffnungslos sein würde. In der That wird der Gipfel nach Norden, Süden und Westen zu von anscheinend unzugänglichen Abgründen bewacht, während der im Osten zu ihm hinaufführende Grat uns so zackig zu sein däuchte, dass er vollständig unpassirbar schien. Es ist jedoch beinahe wahrscheinlich, dass an der entgegengesetzten oder

*) Siehe den dritten Artikel dieses Bandes.

Südseite Schneeabhänge oder ein günstiger Schluff den Zugang erleichtern, und bis eine genauere Recognoscirung gemacht ist, würde es verfrüht sein, eine bestimmte Meinung auszusprechen. Von unserem Beobachtungspunkte sowohl, als auch von der Civita aus, überzeugte ich mich jedoch vollständig, dass der höchste Punkt der Masse von Gipfeln nahezu gleicher Höhe im Norden des Passes — correspondirend mit dem Cimon della Pala der Lambordo-Venezianischen Karte — erhabener ist, als die Palle di S. Martino, und wenn die der letzteren von Trinker beigelegte Höhe correct ist, sich nächst der Marmolata einreihen muss. In Trinker's Hypsometrischen Tafeln ist der Cimon 3243,9 und die Palle, wie oben mitgetheilt, 3343,3 Meter hoch angegeben, aber meine Ansicht ist, nachdem ich sie von der Civita aus mittelst einer Wasserwage beobachtet habe, dass das Resultat nicht weit von der Wahrheit abweichen würde, wenn man beide Ziffern einfach umstellte. 162 Meter (3343—3181) ist eine viel zu grosse Differenz zwischen der Civita und Palle, welche viel richtiger gegeben würde durch 63 Meter (3243,9—3181). Von Primiero aus gesehen thürmt sich der Cimon della Pala (der Name Cimon ist an sich intensiv) zur Rechten der Abhänge jenseit S. Martino di Castrozza und hinter der Alp von La Pala höchst majestätisch auf, welche letztere wir bei unserem Niedergange von dem Passo delle Cornelle überschritten.

In einer Zurückweichung zwischen dem Grate, von welchem aus wir die Palle recognoscirten, und den nördlichen Klippen der letzteren breitet ein kleiner Gletscher sein blaues Eis aus und senkt sich eine kurze Strecke in südwestlicher Richtung hinab. Wir waren ausser Stande, sorgfältig auf die Untersuchung der Zugänglichkeit des Cimon della Pala von der Ostseite aus einzugehen, da einige zwischentretende Ausläufer den unteren Theil der Felsen verdeckten, aber es schien sowohl Melchior als mir, dass die Aussicht auf einen erfolgreichen Angriff auf seine Westseite sowohl als auf seine Südseite zweifelhaft wäre.

In zwanzig Minuten gewannen wir wiederum das Joch, und da der Schnee auf der Westseite von besserer Beschaffenheit war, während seine grosse Menge den Niedergang erleichterte, stiegen wir rasch hinab und erreichten S. Martino di Castrozza in $1\frac{1}{4}$ und Primiero in weiteren $2\frac{3}{4}$ Stunden.

Zweite Besteigung (von Reisenden) **der Brenta Alta** oder **Cima di Brenta**, der höchsten Spitze der Brenta Altagruppe, zuerst erreicht von Ball und Forster nebst Matteo Nicolosi im Jahre 1865 (3308 Meter nach Ball und 3283 nach der Katastermessung). — Ich verliess meine Gefährten, welche, begleitet von Jakob Anderegg und dem alten Nicolosi aus Molveno, die Bocca di Brenta nach Pinzolo kreuzen wollten, und brach am 6. Juni mit Melchior und Bonifazio Nicolosi (dessen älterer Bruder

Przed 150 laty dokonano 1. turystycznego wejścia na Civette



Zachodnia ściana Civetty, akwarela T. Comptona



Wierchołek Civetty

50 rocznica naszego prywatnego Filara Kazalnicy (uzupełnienia do nr 1 i 3/2018)

- 25. **przejście:** 6.08.1968 Piotr Jasiński, Marek Kowalczyk.
- 26. **przejście:** 14-16.08.1968 Stanisław Gorgoń, Stanisław Z. Zdrojewski.
- 27. **przejście:** 20-21.09.1969 Andrzej Tarnawski, Adam Zyzak.
- 28. **przejście:** 06.1970 Janusz Kusina, Andrzej Tyrpa.
- 29. **przejście (3. przejście kobiece):** 06.1970 Danuta Wach, Zbigniew Wach.
- 30. **przejście:** 06.1970 Andrzej Czok, Piotr Czok.
- 44. **przejście (z ostrogą):** 26.?.1974 Mieczysław Prószyński, Henryk Szynik.
- ?. **przejście (2. p. przez Wielki Okap bez stosowania techniki hakowej):** 14.08.1995 Michał Józefowicz, Dariusz Sokołowski.
- ?. **przejście (3. p. bez stosowania techniki hakowej):** 1.09.2009 Sławomir Sławatecki, Tomasz Szpor.
- ?. **przejście (bez stosowania techniki hakowej):** 9.09.2012 Robert Pallus, Piotr Xięski.
- ?. **przejście (1. kobiece p. bez stosowania techniki hakowej):** 27.08.2016 Małgorzata Grabska, Karolina Ośka.

Kolejność dalszych przejść będzie odpowiednio przesunięta. W ostatnim numerze tegorocznego biuletynu chcielibyśmy jeszcze raz zamieścić listę – możliwie kompletną – przejść filara, więc wciąż prosimy o uzupełnienia.

50 lat temu poprowadzona została *Droga Pajków* na Kazalnicy Mięszowieckiej

Była to już piąta droga na głównym spiętrzeniu pn.-wschodniej ściany Kazalnicy. Wspólnie z Adamem Uznańskim wylansowaliśmy wśród polskich taterników jej w zasadzie błędną nazwę. Sami Słowacy nazwali ją poprawnie *Drogą Słowacką*. A to dlatego, że w zespole, który poprowadził tę drogę, było tylko dwóch „pajków” i aż czterech Słowaków.

PRZEJŚCIA:

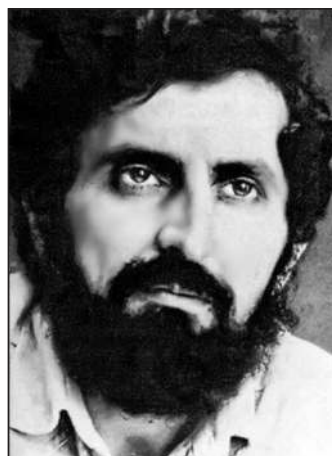
- 1. **przejście:** 2-3.09.1967 Peter Dieška (WEGA t. VI, s. 198), Ondrej Pochylý (WEGA t. VI, s. 610), Pavol Pochylý (WEGA t. VI, s. 610), Jiri Unger-Zrúst (WEGA t. VI, s. 784).
- 2. **przejście:** 6-7.07.1968 Jan Kiełkowski, Adam Uznański.
- 3. **przejście:** 8-9.08.1969 Jan Franczuk, Ryszard Kowalewski.
- 4. **przejście:** 28-29.07.1971 Marian Piekutowski, Janusz Skorek, Marek Zygmanski.
- 5. **przejście:** 9-10.1972 Jerzy Kukuczka, Zbigniew Wach.
- 6. **przejście (1.p.zimą):** 29-31.12.1972 Kazimierz Głazek, Marek Kęsicki, Wojciech Kurtyka, Andrzej Wilusz.
- 7. **przejście (1.p. jednodniowe):** 4.09.1973 Krzysztof Pankiewicz, Jan Wolf.
- 8. **przejście:** 8-9.09.1973 Andrzej Machnik, Ryszard Malczyk, Andrzej Pawlik.
- 9. **przejście:** 8.08.1974 Grzegorz Chwoła, Piotr Czok.
- 10. **przejście:** 16.08.1974 J. Piszczyk, Marek Serwa.
- 11. **przejście:** 26-27.08.1974 Andrzej Heinrich, Andrzej Samolewicz.
- 12. **przejście:** 07.1975 Kazimierz Ambroży, Jacek Jasiński.
- 13. **przejście:** 1975 K. Gibulski, Michał Momatiuk.



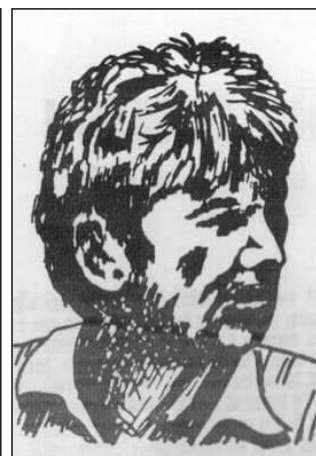
Peter Dieška



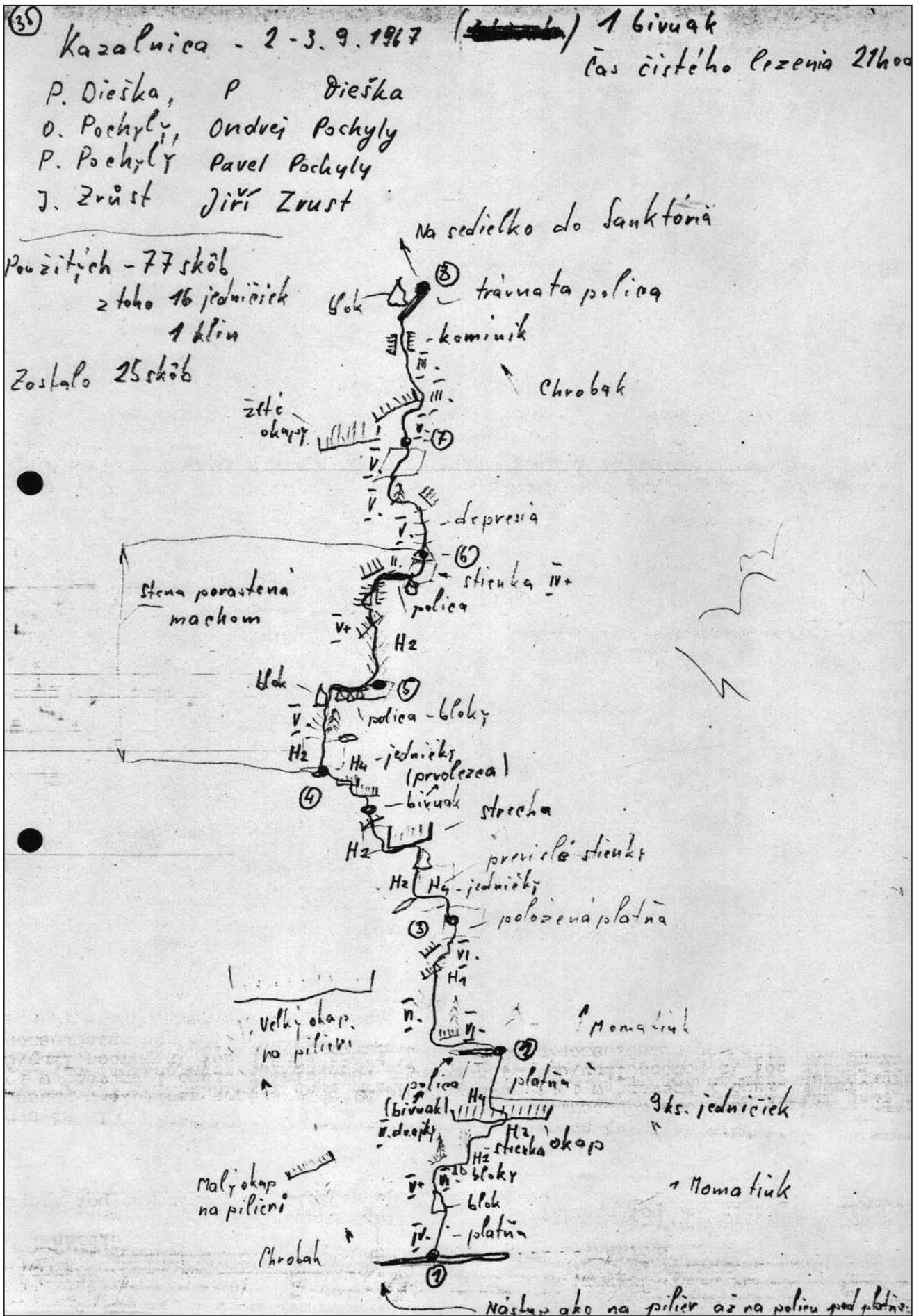
Ondrej Pochylý



Pavel Pochylý



Jiri Unger-Zrúst



14. **przejście (1.p. samotnie):** 09.1975 Andrzej Michnowski (3 dni).
 15. **przejście:** 08.1976 Zbigniew Czyżewski, B. Kollesiński.
 16. **przejście:** 06.1977 Konstanty Miodowicz, W. Puławski.
 17. **przejście:** 08.1977 Zbigniew Laskowski, Aleksander Warm.
 18. **przejście:** 08.1977 Stanisław Handl, A. Stramik.
 19. **przejście (2.p.z., 1.p.z.s.):** 11-12.II.1978 Zbigniew Czyżewski.
 20. **przejście (3.p.z.):** 16-19.02.1980 Tomasz Bender, Michał Nanowski, Zbigniew Skierski.
 21. **przejście (3.p.s.):** 31.07.-1.08.1980 A. Kubicki.
 - ? **przejście (4.p.z.):** 24-27.02.1981 Tadeusz Preyzner, Bogdan Strzelski.
 - ? **przejście (5.p.z.):** 16-19.02.1982 J. Jeziorczak, Kazimierz Pucia.
 - ? **przejście:** 19.07.1982 Mirosław Dąsal, Jan Nowak (z nowym wariantem w górnej części).
 - ? **przejście:** 19.08.1982 Krzysztof Drożdżeński, Tomasz Klimczyk (w 6 godz.).
 - ? **przejście (6.p.z.):** 6-10.01.1984 Leszek Bednarz, Leszek Kozik.
 - ? **przejście:** 07.1984 Wojciech Bryła, Władysław Vermessy (1.p. całkowicie bez sztucznych ułatwień).
 - ? **przejście:** lato 1985 R. Bendulski, Andrzej Marcisz (2.p. bez sztucznych ułatwień, w 4 godz.).
 - ? **przejście:** lato 1985 Piotr Gromek, Ryszard Malczyk (3.p. bez sztucznych ułatwień).
 - ? **przejście (7.p.z.):** 18-20.02.1987 Marek Danielak, Maciej Pawlikowski.
 - ? **przejście (1.p. kobiece):** 24.08.1987 Anna Król, Jolanta Siwiec (bez sztucznych ułatwień).
 - ? **przejście:** 11.08.1988 Jacek Czyż, Włodzimierz Knot (bez sztucznych ułatwień).
 - ? **przejście:** 08.1989 Janusz Gołąb, Bogdan Samborski (bez sztucznych ułatwień).
 - ? **przejście:** 1.09.1990 Piotr Drobot, Mariusz Smolarski (bez sztucznych ułatwień).
 - ? **przejście (2.p. kobiece):** 28.07.1992 Monika Niedbalska, Aleksandra Tomkiewicz (bez sztucznych ułatwień).
- Jak zwykle prosimy o prostowania i uzupełnienia.

Co do naszego, drugiego przejścia tej drogi to było tak: właściwie chcieliśmy ją powtórzyć od razu zimą, robiąc zarazem pierwsze przejście zimowe. Przygotowując się do tego przedsięwzięcia, spotkaliśmy w Mor-skim Oku Petera Dieškę, który akurat był uczestnikiem obozu KDL-u i który bardzo nam to odradzał. Patrząc z pożałowaniem na nasze „Rysy” czy może „Zawraty”, powiedział, że nie mamy do tego ani odpowiednich trzewiczków, ani wystarczającej ilości jedynek; w końcu stwierdził krótko, że nie mamy żadnej szansy. Co do zimy widocznie nas przekonał, ale latem, bez trzewiczków i bez jedynek, poszliśmy na tę drogę. Jej opis robił wrażenie, aż gęsto było od odcinków H4, w tym już na pierwszym wyciągu miało być aż 9 (zaś na całej drodze w sumie 16!) jedynek pod rząd. W praktyce nie było tak strasznie, chociaż rozglądając się cały czas za trudnościami, mieliśmy już wątpliwości, czy idziemy właściwą drogą. Na szczęście rozwiązała je „jedyńka”, wbi-ta w szczelinie pod koniec pierwszego wyciągu. A była to „jedyńka” wręcz podręcznikowa. Kiedyś widziałem taką na inżynierskim rysunku w jakimś czeskim czy słowackim podręczniku wspinaczkowym. Miała chyba 10 centymetrów wysokości i długie na 3-4 centymetry ostrze! Od tego miejsca wszystko już było jasne i bez większych trudności (mimo że w posiadanym przez nas autorskim topo były jeszcze odcinki H4).

Noc zastała nas w nieco przewieszonym terenie i spędziliśmy ją w pozycjach półwiszących. Następnego dnia, pod koniec drogi zostaliśmy zaskoczeni przez całkiem gwałtowne burze. To znaczy ja zostałem zaskoczony. Pierwszy raz, gdy znajdowałem się w połowie przedostatniego wyciągu. Trudności były tylko piątkowe, ale nagle oberwała się deszczowo-gradowa chmura a ja, trawersując ukosem w prawo w górę, musiałem w niej przejść bez możliwości wbicia haka asekuracyjnego ponad 10 metrów do stopieńka na dwie półstopy, gdzie możliwe było założenie stanowiska. Jeszcze raz się udało. Na tym stopieńku stałem około pół godziny, aż ule-wa się skończyła. Adam, mający w tym czasie wygodne stanowisko pod okapikiem, był zupełnie suchy, ja zaś, przemoczony do suchej nitki, musiałem się szybko przebrać w suchy sweter, który miałem w plecaku. Tym-czasem wyszło słońce i skała szybko wysychała; Adaś doszedł do mnie i od razu poprowadził ostatni wyciąg trudności, po którym znalazł świetne stanowisko na półce pod następnym okapikiem. Gdy tylko tam się znalazł, nastąpiło drugie oberwanie chmury, które trwało około 20 minut i ponownie mnie przemoczyło. Przeciągany przez Adama plecak zaklinował się na dobre w przewieszkach, a ja, mokry i przemarznięty, dotarłem do sta-nowiska, gdzie się rozwiązaliśmy i znanym nam już z wcześniejszych wejść terenem pobiegliśmy na szczyt Kazalnicy. Po zaklinowany plecak wróciliśmy następnego dnia.

Podsumowując: gościnnie występujący na tej ścianie Słowacy wyszukali na niej logiczną i piękną, prowa-dzącą na całej długości w litej skale linię (wtedy było jeszcze trochę miejsca na to), która wkrótce stała się jedną z popularniejszych dróg na Kazalnicy. Po pół wieku brawo i gratulacje!

Jan Kielkowski

45 rocznica pierwszego wejścia zimowego na Noszak

W lutym 2018 minęła 45 rocznica pierwszego zimowego wejścia na Noszak (7492 m) w Hindukuszu Wysokim (t. II, str. 553). Polską wyprawą, która tego dokonała, kierował Andrzej Zawada, a uczestniczyli w niej: Mirosław Budny, Benon Czechowski, Ryszard Dmoch, Marek Fijałkowski, Wojciech Jedliński, Jan Koisar, Jacek Mierzejewski, Tadeusz Piotrowski i Władysław Woźniak.

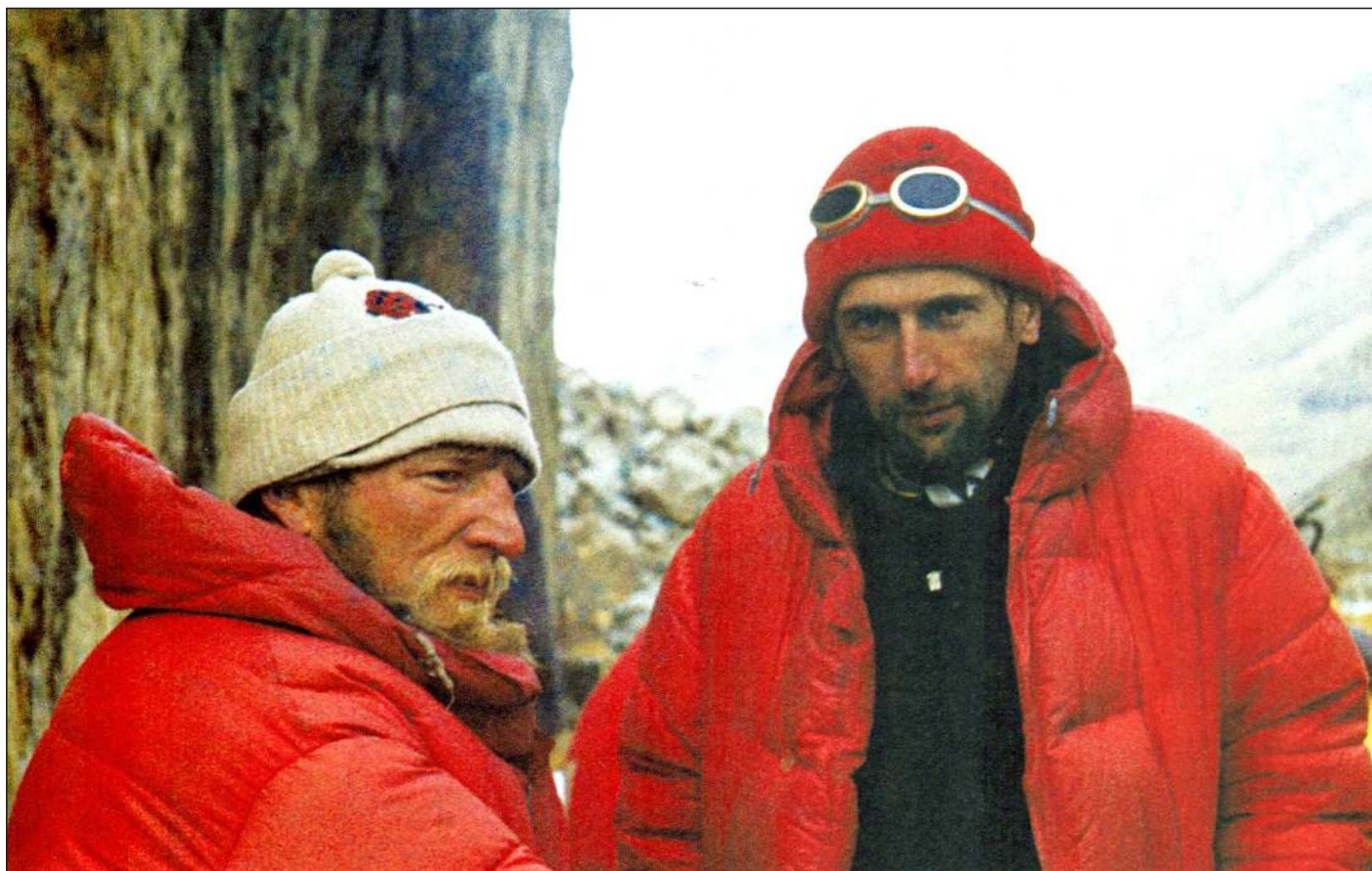
13 lutego 1973 roku na wierzchołku góry stanęli Tadeusz Piotrowski i Andrzej Zawada. Pierwsze w historii wejście zimą na szczyt o wysokości ponad 7000 metrów było wydarzeniem przełomowym, które umożliwiło później ustanowienie sezonu zimowego w górach najwyższych. Po sukcesie na Noszaku polscy alpinści postawili sobie kolejny cel: zdobycie zimą szczytu ośmiotysięcznego. W 1974 roku podjęli próbę zimowego wejścia na Lhotse (osiągnięto wysokość 8250 m), a w 1980 zdobyli zimą Mount Everest – 17.02.1980 na wierzchołku najwyższego szczytu świata stanęli Leszek Cichy i Krzysztof Wielicki, który 31.12.1988 roku dokonał także pierwszego zimowego wejścia na Lhotse.

Wróćmy jednak do Noszaka. Sprawozdanie z wyprawy i wejścia na szczyt ogłoszone zostało w „Taterniku” nr 2/1973. Opis wejścia Andrzej Zawada opublikował w roczniku 1974 „Alpine Journal”. Później ukazały się też dwie książki poświęcone temu wydarzeniu: T. Piotrowskiego *Gdy krzepnie rtęć* (Warszawa 1982) i A. Zawady *Noszak -50* (Warszawa 2011).

Przy okazji tej rocznicy warto przypomnieć inne polskie osiągnięcia na Noszaku. Dziełem Polaków było drugie w ogóle wejście na ten szczyt. 26.08.1960 na wierzchołek weszli: Krzysztof Berbeka, Stanisław Biel, Jerzy Krajski, Stanisław Kuliński, Jan Mostowski, Zbigniew Rubinowski i Stanisław Zierhoffer. Dzisiaj jedynym żyjącym uczestnikiem tego wejścia jest 89-letni Stanisław Biel z Krakowa, autor m.in. pierwszych polskich przejść wielkich klasycznych dróg alpejskich, kierownik i uczestnik pionierskich wypraw w Hindukusz. W 1966 roku Zygmunt Andrzej Heinrich, Maciej Kozłowski, Andrzej Mróz, Jacek Poręba i Jerzy Potocki brali udział w drugim wejściu na wschodni wierzchołek (East Peak) góry.

Pierwszą Polką, która weszła na Noszak, była Wanda Rutkiewicz (23.08.1972), a cztery lata później, w 1976 roku, Krzysztof Żurek wszedł na szczyt samotnie.

Małgorzata Kielkowska



Tadeusz Piotrowski i Andrzej Zawada

ZIMOWY REKORD ŚWIATA NA NOSZAKU

I w Tatrach, i w Alpach najpierw zdobyte zostały szczyty, w drugiej kolejności zaczęto atakować granie i ściany, a w trzecim etapie nastąpiły wejścia zimowe. W Himalajach, Pamirze i Hindukuszu mamy już za sobą dwa pierwsze stopnie — nadchodzi pora na etap trzeci: wejścia zimowe na już latem zdobyte szczyty. Wychoząc z tego stwierdzenia, warszawskie środowisko KW wystąpiło z projektem zorganizowania pierwszej w dziejach alpinizmu zimowej wyprawy w góry najwyższe — na Noszak w Hindukuszu Wysokim. 13 lutego szczyt został zdobyty, a cała wyprawa — pomimo zimy — należała do najsprawniej przeprowadzonych. Od wyjazdu z kraju do powrotu trwała 2 i pół miesiąca, z czego na samą akcję górską przypada 30 dni, zaś na obleżenie i zdobycie szczytu — 23 dni. Noszak jest pierwszym szczytem siedmiotysięcznym pokonanym przez człowieka zimą.

BENON CZECHOWSKI

Rok przygotowań

Idea zimowej wyprawy w Hindukusz zrodziła się w Tatrach w pierwszych dniach kwietnia 1972 r. — na obozie AKA Politechniki Warszawskiej w Dolinie Jaworowej. Projekt spotkał się zrazu ze sceptycznym przyjęciem i dopiero na początku maja znalazł się pierwszy serio nim zainteresowany: Marek Fijałkowski. Po konsultacji z drem Bolesławem Chwaścińskim propozycja została zgłoszona w Kole Warszawskim, które 18 maja powołało Komitet Organizacyjny w składzie: Benon Czechowski (przewodniczący), Marek Fijałkowski i Jacek Mierzejewski. 5 czerwca na funkcję sekretarza dokooptowany został Ryszard Dmoch. Było to posunięcie bardzo szczęśliwe, gdyż energia i zmysł organizacyjny nowego sekretarza pozwoliły nam rozwiązać większość trudnych problemów piętrzących się przed przygotowywaną wyprawą. W połowie czerwca propozycję objęcia kierownictwa wyprawy przyjął Andrzej Zawada, pod warunkiem jednak, że całość przygotowań nadal pozostanie w rękach Komitetu.

Pomysł zimowego ataku na Noszak spotkał się z przychylną oceną ze strony ZG KW, z tym jednak, że skład wyprawy zostanie wzmocniony alpinistami z innych ośrodków i tym samym zamieni się ona w warszawsko-centralną. 17 października została zatwierdzona lista uczestników zawierająca następujące nazwiska: Mirosław Budny, Ryszard Dmoch, Benon Czechowski (zastępca kierownika), Marek Fijałkowski, Wojciech Jedliński, Jan Koisar (lekarz), Jacek Mierzejewski, Tadeusz Piotrowski, Władysław Woźniak i Andrzej Zawada (kierownik).

Zadaniem wyprawy było rozpoczęcie zimowej eksploracji gór przekraczających wyso-

kość 7000 m. Jedynymi źródłami informacji o warunkach panujących w tym rejonie zimą były dla nas materiały radzieckie z badań prowadzonych na Pamirze, a także opis zimy w Raskemie i Zachodnim Tybecie, sporządzony przez Bronisława Grąbczewskiego pod koniec XIX wieku. Przebył on w miesiącach zimowych kilkaset kilometrów terenu górskiego położonego wyżej niż 5000 m — przy temperaturach spadających regularnie poniżej -30° . Z materiałów tych wynikało, że główną przeciwnością wyprawy nie będą śniegi, na wszelki jednak wypadek zamówiliśmy dla wszystkich uczestników łyże. Skierowanie zimowej wyprawy w Hindukusz Afgański uzasadnione było tradycjami dotychczasowej polskiej działalności w tym rejonie, jego stosunkowo dobrą znajomością, prostym dojazdem przez ZSRR, wreszcie serdecznym stosunkiem władz i ludności Afganistanu do poprzednich naszych wypraw. Dla uniknięcia niespodzianek w trakcie trudnej — szczególnie w warunkach zimy — drogi dojazdowej w Hindukusz zdecydowaliśmy się oprzeć na miejscowych środkach transportu.

Niespodziana trudność zaskoczyła nas już pod koniec przygotowań, w listopadzie 1972 r. Oto pod wrażeniem pamiętnej tragedii wyprawy bułgarskiej na Noszaku władze Afganistanu uzależniły wydanie zezwolenia od uzyskania ze strony polskiej noty rządowej, stwierdzającej, że rząd PRL świadom jest zimowych niebezpieczeństw Hindukuszu i bierze na siebie pełną odpowiedzialność za przebieg wyprawy. Na wniosek GKKFiT, w dniu 1 grudnia Ministerstwo Spraw Zagranicznych notę taką wystosowało.

Wyprawa uzyskała poparcie i pomoc nie tylko ze strony władz, ale także szeregu warszawskich instytucji, jak Związek Spółdzielni Spożywców „Społem”, Stołeczny Komitet Kultury Fizycznej i Turystyki, Stołeczny Związek Spółdzielczości Pracy, RSW „Prasa”,



Uczestnicy wyprawy — od lewej: A. Zawada, J. Mierzejewski, R. Dmoch, M. Budny, W. Jedliński, M. Fijałkowski, J. Koisar, B. Czechowski, T. Piotrowski i W. Woźniak.

Fot. Andrzej Zawada

Spółdzielnia Pracy „Minol”, Centrala Handlu Zagranicznego „Uniwersal” i inne. W pierwszych dniach grudnia podstawowe problemy były rozwiązane. Pozostało jednak do wykonania sporo prac związanych z zakupem żywności, naprawą wypożyczonego z magazynu klubowego sprzętu, uzyskaniem sprzętu pomiarowego, radiotelefonów, odzieży dla tragarzy, pakowaniem bagaży itp. Do prac tych włączali się w miarę możliwości wszyscy uczestnicy wyprawy, a w szczególności Władysław Woźniak i Jacek Mierzejewski, spieszili nam też z pomocą koledzy i koleżanki z Koła Warszawskiego KW.

W przeddzień świąt, o godzinie 18, uściliśmy sobie ręce z Ryśkiem Dmochem i stwierdziliśmy z zadowoleniem, że wyprawa jest gotowa do wyjazdu.

RYSZARD DMOCH

Wybór ważniejszych dat

26 grudnia 1972 — wyjeżdżają z Warszawy Budny, Mierzejewski i Woźniak wraz z głównym bagażem wyprawy (ok. 2 ton).

28 grudnia — wyjeżdża do Moskwy Fijałkowski celem zarezerwowania miejsc.

29 grudnia — wyjeżdżają z Warszawy Dmoch, Czechowski, Jedliński, Koisar, Piotrowski i Zawada.

2 stycznia 1973 — przyjazd wszystkich do Taszkontu.

3 stycznia — Zawada odlatuje do Kabulu.

4 — 5 stycznia — przeprawa przez Amudarię i przyjazd do Mezar-i Szerif.

7 stycznia — Czechowski wyjeżdża do Kabulu z paszportami.

10 stycznia — spotkanie całej ekipy w Kunduzie.

13 stycznia — wyjazd do Fajzabadu.

17 stycznia — przyjazd do Kazi Deh.

21 stycznia — założenie bazy na hali Put Gar.

22 stycznia — Mierzejewski, Piotrowski i Woźniak zakładają obóz I (4200 m).

23 stycznia — ta sama trójka zakłada obóz II (4750 m).

22 — 24 stycznia — 6 tragarzy przenosi ładunku do obozu I; wracają oni potem do Kazi Deh.

27 stycznia — Piotrowski i Zawada zakładają obóz III (5500 m).

4 lutego — Piotrowski i Zawada zakładają obóz IV (6200 m).

6 — 8 lutego — huraganowa wichura.

12 lutego — Dmoch, Piotrowski, Woźniak i Zawada zakładają obóz V (6700 m). Dmoch i Woźniak wracają na noc do obozu IV.

13 lutego — Piotrowski i Zawada wyruszają o godz. 9 ku szczytowi i zdobywają go przed północą.

16 lutego — wszyscy uczestnicy spotykają się w bazie.

19 lutego — likwidacja bazy i powrót do Kazi Deh.

24 lutego — Czechowski i Fijałkowski przyjeżdżają z bagażem do Mezar-i Szerif.

25 — 26 lutego — uczestnicy wyprawy zjeżdżają się w Kabulu.

10 marca — wszyscy uczestnicy znajdują się z powrotem w Warszawie.

ANDRZEJ ZAWADA

Z Warszawy do obozu V

Nowy Rok przywitaliśmy uroczyście butelką szampana w pociągu na trasie Moskwa — Taszkent. Byliśmy wtedy gdzieś w okolicach Orenburga. Właściwie witaliśmy Nowy Rok dwukrotnie: raz według czasu moskiewskiego, drugi raz według warszawskiego, czy *polskiego*, jak poprawiał mnie zawsze Tadek Piotrowski „rodem” ze Szczecina. Chyba jeszcze nigdy życzenia noworoczne nie były tak sprecyzowane, a ich spełnienie potrzebne właściwie od zaraz. Dotyczyły jednego: żeby się nam udało z Noszakiem, żebyśmy mogli z sukcesem wrócić do kraju, od którego oddalaliśmy się z każdą godziną. Za oknami ciepłego przedziału mróz 30°, pełno śniegu, a na peronach ludzie w futrzanych czapach i walonkach rozcierali zmarznięte twarze. Nic dobrego. Pocięliśmy się tylko tym, że przecież jedziemy na południe, że tam będzie na pewno cieplej.

Gdzieś przed nami jechali z głównym bagażem wyprawy Mirek Budny, Jacek Mierzejewski i Włodek Woźniak. Spotkaliśmy się z nimi w Taszkencie, tylko bagaż „ucieł” dalej bez opieki. Benon z Jackiem postanowili dogonić go samolotem w Duszanbe. Ja zanocowałem w Taszkencie, reszta pojechała dalej do Termezu. Na drugi dzień rano odleciałem samolotem do Kabulu. Pogoda była wspaniała. Z niepokojem wypatrywałem głęboko pod sobą krętej nitki Amudarii. Nagle jest! Błyszczała w słońcu ostrym blaskiem na tle śnieżnych przestrzeni. A więc nie zamrznięta. Nie będzie problemu z przeprawą w Termezie, o którą tak bardzo martwiliśmy się w kraju. Potem samolot leciał nad Hindukuszem. Szczyty były ośnieżone, ale wydawało mi się, że śniegu nie jest zbyt dużo. Na moją prośbę stewardessa zapytała pilota o temperaturę: minus 45 stopni. Byliśmy wtedy na wysokości 7000 m.

W pełnym śniegu Kabulu spotkałem się z serdecznym przyjęciem ze strony naszej Ambasady i miejscowej Polonii. Na lotnisku oczekiwał mnie radca Leon Kopciński, który od tej chwili stał się duchem opiekuńczym naszej wyprawy. Nie było więc kłopotu z pozatłatwianiem potrzebnych formalności. Czekałem tylko na sygnał od chłopców. Wreszcie przyjechał Benon z wiadomością, że cała grupa wraz z bagażem znajduje się szczęśliwie w Mezar-i Szerif. Przed odjazdem przyjęcie w rezydencji ambasadora PRL, pana Tadeusza Martynowicza — w gronie polskich przyjaciół, którzy gościli u

siebie w Kabulu wiele poprzednich wypraw. Opowiadałem o wyprawie na Kunyang Chhish i wyświetliłem przezrocza z Karakorum. Rodacy żegnali nas bardzo serdecznie i jednocześnie z niepokojem.

Mieliśmy się wszyscy spotkać w Kunduzie. Na Salangu czterometrowe zaspy śniegu, a więc już na 4500 m zima w pełni. Co będzie dalej? Zjechaliśmy się przed hotelem „Spinzar” prawie co do minuty. Grupa z Mezar-i Szerif była w oplakany stanie. Grypy, obłożone gardła, gorączki. W hotelowych pokojach, ogrzewanych trocinami, założyliśmy polowy szpital. Dmoch, Mierzejewski, Budny i Fijałkowski pocili się w łóżkach przykryci czym się dało, w nocy Tadek Piotrowski budził wszystkich salwami kaszlu. Janek Koisar dwoił się i troił — rozdzierał lekarstwa, osłuchiwał płuca, pocieszał chorych i kierownika, że za dwa-trzy dni wszystko będzie dobrze. Byliśmy więc chwilowo skazani na przymusową przerwę w wyprawie, urozmaiconą pertraktacjami w „Bakhtarze” o samolot do Fajzabadu i widowiskiem *buskaszi* — wspaniałą, dziką walką na koniach o cielaka z obcięta głową. Z samolotu zrezygnowaliśmy ostatecznie na korzyść jednej ciężarówki, jednego jeepa i dwóch dni trzęsienia się na wyboistej drodze. Zresztą słusznie, jak się później okazało — od 3 miesięcy nie lądował w Fajzabadzie żaden samolot. W stolicy Badachschanu zatrzymaliśmy się w znanym nam już z wyprawy Chwaścińskiego hoteliku na skale. Wszystko było tu tak samo, jak na filmie Sprudina, z tą tylko różnicą, że wody Kokczy były tym razem kryształowo przezroczyste, o pięknym seledynowym zabarwieniu, a my zamiast spać na tarasie, grzaliśmy się przy żelaznym piecyku w wyiębionym pokoju. Razem z Jankiem złożyłem wizytę Gubernatorowi, którego życzliwą opiekę odczuwaliśmy potem przez cały czas pobytu w Wachanie.

Już następnego dnia wyruszyliśmy dalej kolorowym „burubuchajem”. Śniegu na drodze nie było prawie wcale, co stanowiło dla nas prawdziwe zaskoczenie. Największe trudności sprawiały zamrznięte rozlewiska wodne, które trzeba było objeżdżać polami. Trzeciego dnia dotarliśmy do Kazi Deh. Kolejny wielki znak zapytania — jak dostaniemy się z bagażem do Wachanu — mieliśmy szczęśliwie za sobą.

Rozpoczęły się teraz parodniowe, niezmiernie subtelne przetargi ze starszyzną wioski o dniówkę tragarza. Była to próba naszej cierpliwości i znajomości rzeczy. Powodów do wygórowanych żądań było wiele: mróz, wielkie śniegi, wichury, a przede wszystkim wspomnienie wysokich stawek płaconych przez organizatorów zeszlenczonych „wczasów” Lufthansy. Mit o głębokim śniegu rozwiął Tadek Piotrowski po zrobieniu rekonosansu w głąb doliny. Pozostał jednak mróz, i to solidny. W nocy minus 30°. Obie strony poszły więc na kompromis: stawkę

Mimo ustawicznego poruszania marzły mi palce u stóp. Zaczął się też nasilać kaszel, który zatruwał mi życie od początku wyprawy. Wybijał mnie z rytmu, odbierał i tak już krótki oddech. Wstrząsany jego paroksyzmami często nie mogłem ruszyć z miejsca przez 5 lub 10 minut. Na domiar złego zacząłem tracić czucie w palcach nóg. Uparcie jednak szedłem do góry na nieodległy, jak się zdawało, szczyt. Śnieżna przełęczka i oto biała kopuła szczytowa, na której w świetle księżycy widać było siedzącego Andrzeja. Z pakistańskiej strony powiał wiatr — lekki na razie, ale jego podmuchy i tak przenikały do szpiku kości, mroziły całe ciało. Jeszcze kilka kroków i usiadłem obok Andrzeja. Minę miał niewesołą.

— Wyobraź sobie — powiedział — nadałem meldunek do obozów, że jesteśmy tuż przed szczytem, a tu główny czubek Noszaka jest tam... chyba z półtora kilometra dalej. Siedzimy z pewnością na pośrednim...

— Cóż, wyboru nie mamy. Trzeba iść dalej — odparłem. — Daj mi cardillanu, bo zupełnie nie czuję stóp.

Przed nami rozciągała się kolejna śnieżna równina, za którą sterczał upragniony wierzchołek. Szliśmy trochę jak automaty zaprogramowane na mechaniczny, bezmyślny, marsz. Byłe dalej, byłe wyżej. Równień już poza nami, jeszcze tylko łagodny śnieżny stok i już pod rakami zgrzytają kamienie. To wierzchołek Noszaka, pierwszego siedmiotysięcznika pokonanego zimą przez człowieka. A więc osiągnęliśmy postawiony sobie cel, dokonaliśmy tego, czego przed nami jeszcze nikt nie zrobił. Zdawałem sobie sprawę z doniości chwili, nie było we mnie jednak jakoś miejsca na radość. Dominującym uczuciem był niepokój o odmrożone i częściowo już kiedyś amputowane palce nóg. A jeszcze ten potworny 50-stopniowy mróz, wciskający się w każdy zakamarek ciała. Księżycowa panorama z Tiricz Mirem na południu była niewiarygodnie piękna, nie zajęła nas jednak zbyt długo. Andrzej ułożył z kamieni napis „Winter 73”, wspólnie umocowaliśmy na czekanie proporczyk Klubu Wysokogórskiego i, jak zwyczaj każe, podnieśliśmy go w górę. Przełknąłem ostatnią pastylkę cardillanu, po czym zwróciliśmy się ku dołowi. Była godzina 23.50 — dnia 13 lutego. Niżej, w drodze zejściowej, nawiązaliśmy łączność z obozami i bazą, by nadać lakoniczną, za to jak wiele znaczącą wiadomość: Noszak zrobiony! Manipulując przy antenie „Klimka”, Andrzej zdjął na moment rękawice, a opuszki palców momentalnie pokryły się pęcherzami.

Zejście do obozu V zajęło nam 4 i pół godziny nieustannego marszu. Schodziliśmy powoli i ostrożnie. Nie mogliśmy dopuścić, by przydarzyło się teraz coś głupiego. Zmęczenie było ogromne — przeszło 17 godzin akcji na takiej wysokości! Namiot osiągnęliśmy o godzinie 4.30 nad ranem, opanowani jednym

pragnieniem: spać, spać! Z trudem ściągnąłem buty. Skarpety były zlepione lodem, a pod nimi to, czego obawiałem się najbardziej: odmrożone duże palce u obydwu stóp. Gorączkowo wzięłem się do ich rozcierania, Andrzej zastąpił mnie przy maszynie butanowej. Zaczęło już świtać, gdy wypiliśmy pierwsze łyki kawy i zapadliśmy w krótki krzepiący sen.

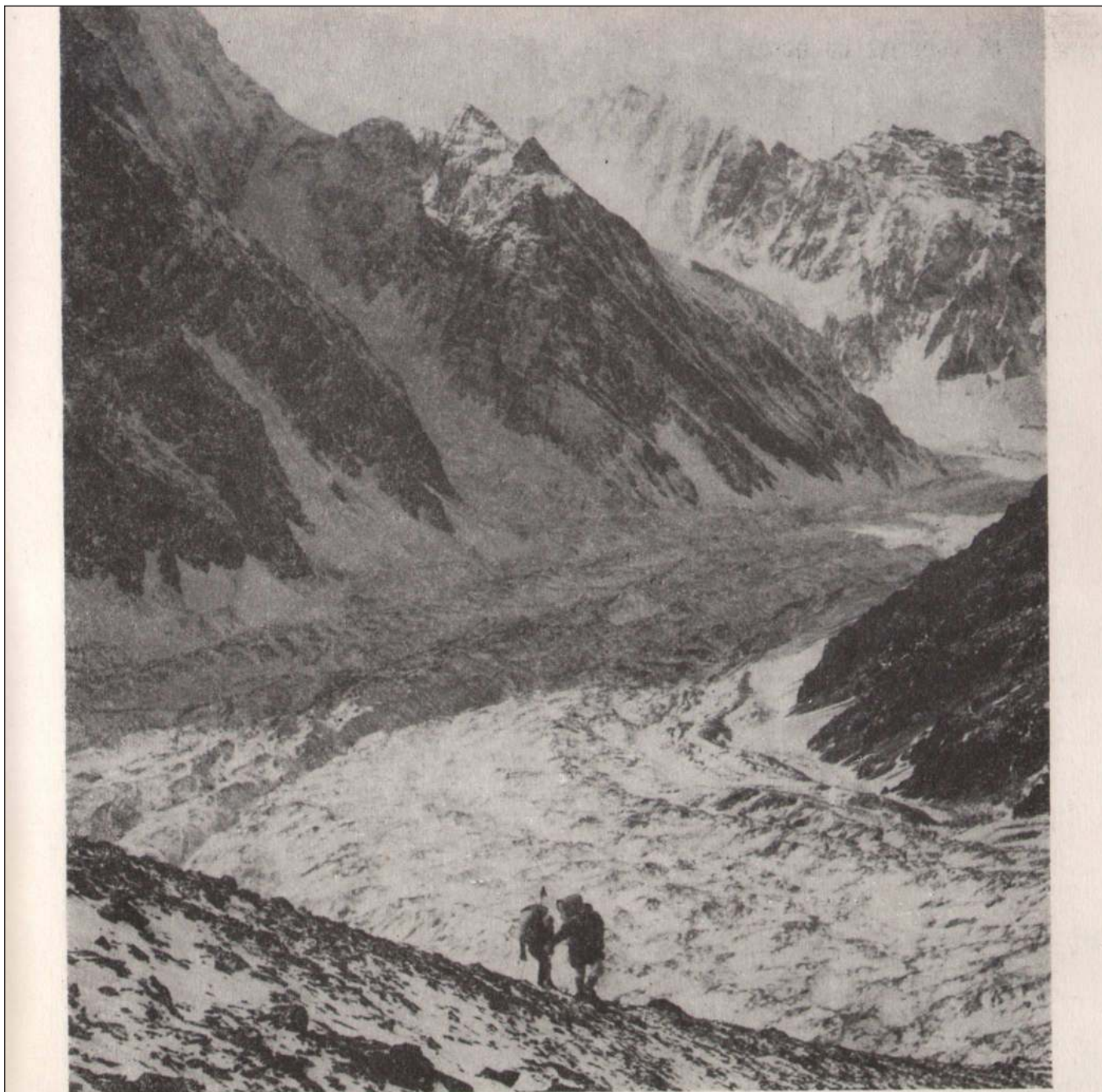
ANDRZEJ ZAWADA

Powrót do ludzi

16 lutego byliśmy wszyscy z powrotem w bazie. Pamiątkowe zdjęcia całej grupy i wieczorem uroczysta kolacja, przygotowana przez Ryśka i Władka. Był nawet autentyczny tort, udekorowany owocami, a także buteleczka prawdziwego „Martella”, przywieziona specjalnie na tę chwilę z Warszawy. Co za ulga — Noszak za nami! Jaka szkoda, że nie możemy przekazać tej wiadomości wprost do kraju. Na drugi dzień Marek zszedł do Kazi Deh, by wezwać tragarzy. Stamtąd pojechał na koniu do Iszkaszimu zatelefonować po samochód. Powrót w dół z karawaną zajął nam jeden dzień — 19 lutego byliśmy już wszyscy w Kazi Deh, którego nazwę, nawiasem mówiąc, miejscowi wymawiają wyraźnie „Kozy Deh”. Przywitali nas oni serdecznie i cieszyli się razem z nami z sukcesu na Noszaku. Zaprzyjaźniliśmy się z nimi bardzo — w dowód zaufania zapraszali nas nawet, co się do tej pory nie zdarzało, do swoich domostw. Zdają oni sobie dobrze sprawę z wkładu Polaków w dzieło eksploracji Hindukuszu, a odległa kraina „Polandi” jest jedną z najlepiej im znanych.

22 lutego opuściliśmy gościnną wioskę. Bagaż postanowiliśmy zawieźć tym samym samochodem wprost do Mezar-i Szerif. W Fajzabadzie powitała nas wczesna wiosna. Kokcza była znowu mętna i ciemnobrązowa. Tajały śniegi, rozmarzały polne strumyki. Ale jeszcze raz spotkaliśmy się w Afganistanie z prawdziwą zimą, groźną i niebezpieczną. Cały dzień musieliśmy czekać w Pule Chumri na przekopanie tunelów w lawiniskach w rejonie Salangu. Olbrzymie lawiny śnieżne spadły ze stoków i żlebów, tarasując w paru miejscach szosę. Oglądane z bliska sprawiały przerażające wrażenie — słupy telefoniczne zasypane były aż po druty.

Do Kabulu przybyliśmy 25 lutego. Całą dziesiątkę przyjął do swego mieszkania inż. architekt Stanisław Parczyński, polski specjalista pracujący w Afganistanie. Uroczy człowiek, o nadzwyczajnej cierpliwości, wy-



Fot. Andrzej Zawada

trzymał przecież z nami aż tydzień. Znowu byliśmy zapraszani do gościnnych polskich domów, gdzie witano nas z serdecznością i widoczną ulgą, wszyscy się bowiem o nas bardzo obawiali. Dni w Kabulu wypełnione były od świtu do nocy. Uroczyste przyjęcie w Ambasadzie z udziałem licznie zaproszonych gości, wywiady w prasie i radio, pamiątkowe zdjęcia, ilustrowane przezroczami prelekcje. Zimowe wejście na Noszak wzbudziło powszechne zainteresowanie. „The Kabul Times” donosił na pierwszej kolumnie o „rekordzie światowym ustanowionym przez polskich alpinistów w Hindukuszu”, wiadomość

tę przekazywały również agencje zachodnioeuropejskie. Nasza Ambasada nie szczędziła trudu, by sukces nasz zaprezentował się jak najszerzej i by był on okazją do wyeksponowania imienia Polski. Rekord świata na Noszaku... Tak, bo przecież nikt dotąd nie zdobył jeszcze w zimie szczytu siedmiotysięcznego! Od tej chwili zaczyna się nowy etap w światowym alpinizmie wysokościowym — etap zimowych wejść na najwyższe wierzchołki naszego globu. A otworzyli go Polacy, i to jest chyba największym i najtrwalszym osiągnięciem naszej wyprawy.

Gdy krzepnie rteć

Polska wyprawa
na Noszak
zapoczątkowała
nowy etap
himalaizmu
— wspinaczkę zimową.
O zmaganiach
członków wyprawy
z czterdziestostopniowym mrozem,
huraganowym wichrem
i — oczywiście — wysokością,
zmaganiach
zakończonych zwycięsko,
opowiada
znany polski
alpinista i himalaista



Tadeusz Piotrowski



Dźwięczne jodłowanie. Beztraska radość młodości. I jeszcze pieśń o Malowicy. A teraz...

— Wiesz — zwróciłem się do zadumanego Andrzeja — znałem go. Głupia historia. Nie uważasz?

— Bywają różne, dziwne spotkania.

— Tak. Poznałem go przed kilku laty w Morskim Oku. Byliśmy razem na obozie. Wiesz, na tym zjeździe KDL-ów. Nie było pogody. Czekaliśmy na słońce, przy piwie. Całe dwa tygodnie. To był niezwykle fajny chłopak. Wspaniale śpiewał...

Urwałem. Zapatrzyłem się na świetliste szczyty. Prawie fizycznie czułem uścisk jego dłoni. Mocowaliśmy się na podłodze, tuż przy bufecie. W przysiadzie, na jednej nodze. Kto kogo zmusi do oparcia się na drugiej nodze.

— Przyjechali we dwójkę — ciągnąłem wspomnienia. — Zabawiali całe towarzystwo. Stanowili znakomity duet. Jakie mieli ładne głosy. Atanas, ten drugi, leży gdzieś tam — wskazałem za siebie, w kierunku wierzchołka. — Nie wrócił ze szczytu. Nie wiadomo, gdzie i jak zginął. Głupia sprawa. Cholernie głupia.

— Każda śmierć w górach jest głupia i niepotrzebna. Szczególnie, jeśli kosi kolegów. Ta najbardziej boli.

Woda nie chciała zawrzeć. Straciłem cierpliwość. W plecaku było już kilka dziur. Wyłączyłem butan. Wsypałem garść „piórek” i kilka kostek cukru.

— Masz, łyknij!

W zębach miałem kawałek suchego kabanosa. Nie czułem głodu. Dokuczało tylko pragnienie. Z przyjemnością wypilem ciepłą herbatę.

— Musimy już iść — Andrzej spojrzał na zegarek. — Dochodzi piąta. Psiakrew, to już dwie godziny tutaj siedzimy. Niedługo zajdzie słońce.

— I tak nie ma to żadnego znaczenia. Przed nami cała noc. Byle tylko nie zaczęło wiać — było to moje największe zmartwienie.

— Pogoda utrzyma się — prorokował. — Jak myślisz, gdzie jest główny wierzchołek? — zaskoczył mnie nagle niespodziewanym pytaniem.

Nieoczekiwanie okazało się, że obaj mamy poważne braki w znajomości topografii masywu Noszaka. Pamiętaliśmy jedynie, że

Noszak ma cztery wierzchołki — zachodni, pośredni, główny i wschodni.

— Powinien to być trzeci od prawej. Tam jest zachodni — wskazałem zakończenie grani szczytowej, za którą chyliło się zachodzące słońce. — Pośredni mamy przed sobą, a więc główny powinien być na lewo. Wszystko się zgadza.

— Nie bądź taki pewien. Grań jest długa i diabli wiedzą, jak należy liczyć jej wyrzuszenia. Można tu równie dobrze doliczyć się pięciu wierzchołków albo i więcej.

— W takim razie zgrzewamy wprost na górę. Jest łatwo. Na grani przekonamy się, który jest najwyższy.

— Idziemy! Szkoda czasu.

Plateau muskały ukośne promienie zachodzącego słońca. Na chmury wypełniające doliny leżały długie cienie szczytów. Wznoszące się obłoki zatapiały z wolna skaliste archipelagi wysp. Ponad ich skłębionymi bałwanami wznosiły się samotne ostańce.

Rozpoczęliśmy monotony marsz. Utrzymywaliśmy równe, miarowe tempo. Pod rakami chrząścił stwardniały śnieg. Znikające słońce zabierało z sobą resztki ciepła. Mróz stawał się coraz dokuczliwszy. Podchodziliśmy łagodnymi zakosami.

— O osiemnastej jest łączność — powiedział naraz Andrzej. — Ben jest dobrze przygotowany teoretycznie. Spytamy go o dalszą drogę. Na pewno będzie wiedział.

Usiedliśmy na śniegu. Do umówionego czasu łączności pozostało dziesięć minut. Wyciągnął z plecaka radiotelefon. Skręcił segmenty anteny. Z kieszeni spodni wyjął akumulatory.

Baza wysunięta była już na nasłuchu. Słyszalność dobra. Ben nie zawiódł naszych oczekiwań.

— Musicie iść w lewo, do końca plateau — mówił głosem niekształconym przez lekkie trzaski. — Zobaczycie tam duży, śnieżny kular. Pójdziecie nim w górę, na siodło przełęcz między pośrednim a głównym wierzchołkiem Noszaka. Dalsza droga jest bez problemu. Odbiór!

— Zrozumiałem! Dziękuję! Bądźcie na nasłuchu od godziny dziesiątej — polecił Andrzej. — Zgłosimy się z wierzchołka. Do usłyszenia.

Byliśmy dość wysoko ponad plateau. Po uzyskaniu informacji od Benona zrezygnowaliśmy z drogi wprost na grań. Żeby nie

tracić uzyskanej wysokości, postanowiliśmy iść poziomym trawersem. Pozwalała na to rzeźba terenu. Ruszyliśmy przed siebie.

Zapadł zmierzch. Spoza Gumbaz-e-Safed wyplął na niebo olbrzymi krąg księżyca. Srebrzysta poświata zalała góry. Baśniowa sceneria, odrealniony świat. Niewiarygodna cisza. W półcieniach rozmyły się ostre zarysy grani, straciły swą wyrazistość. Szczyty wyolbrzymiały do nadnaturalnych wielkości. W doliny wlały się połyskliwe rzeki żywego srebra. Jakaś nieodgadniona tajemnica zawisała nad postrzeganym światem, jakże innym niż przed godziną.

I w tym nieprzejrzanym mrowiu szczytów dwie zagubione drobiny, nic nie znaczące wobec ogromu i majestatu natury. Ot, dwie ludzkie kruszyny, krok za krokiem człapiące przez białą pustynię śnieżnej równiny. Mizeroty, które miały czelność rzucić wyzwanie losowi samą swą obecnością. A może szaleńcy, którym nadmiar pychy zmącił rozum?

Inne mnie wtedy jednak zaprzętały myśli, inne dręczyły problemy. Marzłem! Mróz wgrzyzał się zajadle w zmęczone ciało, atakował najczulsze jego punkty. Znow zacząłem tracić czucie w nogach. Napady kaszlu stawały się coraz częstsze. Dygotałem wstrząsany paroksyzmami, niezdolny do zapanowania nad nimi. Wytrącony z jednostajnego rytmu marszu, z najwyższym trudem, szybkimi oddechami uspokajałem rozdygotane płuca.

Dłużej nie mogłem już zwlekać. Zaczynałem tracić kontrolę nad nogami. Sięgnąłem do kieszeni kurtki. Namacałem buteleczkę z cardillanem. Na dłoń wysypałem dwie pastylki. Wrzuciłem do ust. Brak śliny. Przełknąłem z wysiłkiem.

Po dwóch, a może trzech godzinach doszliśmy do podstawy kuluaru. Biała wstęga śniegu, wciśnięta w czarne wały skał, wznosiła się stromo w górę, ku siodłu przełęczy.

— To chyba tutaj? — Andrzej stał z wysoko uniesioną głową rozglądając się po okolicy. — Innego kuluaru nigdzie nie widać. Idziemy?!

— Nie mamy wyboru. Wygląda łatwo. Nie powinniśmy mieć kłopotów.

Łagodnie początkowo nachylony żleb w miarę podchodzenia począł nabierać stromizmy. Ukazały się pierwsze łysiny twardego lodu. Tępe kolce raków niepewnie trzymały się śliskiego podłoża.

Skreśliłem w lewo, na ograniczającą kuluar grzędę. Bezpieczniej czułem się wśród kamieni. Andrzej wspinał się zlebem.

Pastyłki przestały działać. W kilka minut od ich zażycia poczułem łagodne ciepło spływające do kończyn. Krew żywiej pulsowała. Stały lodowe okowy ściskające stopy. Szczęście nie trwało długo. Zimno odzyskało utracone pozycje. Znów, zamiast palców, miałem lodowe sople. Jeszcze raz powtórzyłem farmakologiczny zabieg.

Wybrany wariant podejścia okazał się zdradliwy. Początkowo udawało mi się swobodnie lawirować pomiędzy wmarzniętymi w lód kamieniami, wykorzystując je jako chwytaki lub wygodne stopnie. Grzęda nabrała jednak stromizmy, wspinaczka stała się trudna. Drogę zaczęły przegradzać pionowe ścianki, gładkie wyrzuczenia. Było niebezpiecznie. Rozpocząłem poszukiwania drogi odwrotu. Z trudem wylawirowałem do kuluaru. Andrzej znajdował się już wysoko. Ruszyłem jego śladami.

Nastromienie zlebu miejscami zapewne przekraczało pięćdziesiąt stopni. Tu nie było już żartów. Należało wyważyć każdy krok, zwracać uwagę na każdy ruch. Srebrzące się w blasku księżyca plateau zostało nisko pode mną. Jeden błąd, jeden fałszywy krok, a tragedia stałaby się naszym udziałem. Wyhamowanie upadku na tak twardym śniegu byłoby niemożliwe. Obłądana jazda zakończyłaby się hen, gdzieś w dole, w bliżej nieokreślonym miejscu.

Siodło przełęczy było coraz bliżej. Nad nią wznosiła się śnieżna kopuła szczytu, obrysowana świetlistą linią. To już tam... Próba przyspieszenia tempa zakończyła się napadem piekielnego kaszlu. Minuty upływały, a ja charczałem, niezdolny do zrobienia dwóch kroków.

Przekroczyłem granicę cienia. Pod nogami lśniły kryształki śniegu. Jeszcze kilka kroków i wyszedłem na przełęcz. Skuliłem się nagle pod przeraźliwą falą zimna. Nie był to nawet powiew wiatru, raczej lekkie tchnienie, zaledwie ruch powietrza, a przecież mróz wdarł się poprzez puchowy strój. Po skórze przebiegały ciarki. Uzmysłowiłem sobie, co stałoby się z nami przy wietrznej pogodzie.

Andrzej siedział na pobliskim szczycie. Jeszcze kilka minut, a cała mordęga podejścia będzie za mną. Powoli, nie spiesząc się,

wlokąc brzemień zmęczenia, doszedłem do niego. Bez słowa zwałiłem się na śnieg.

— To nie jest główny wierzchołek Noszaka — zakomunikował mi naraz. — Tamten jest wyższy — pokazał wyciągniętą ręką kopulaste wzniesienie.

Powiedział to spokojnie, bez emocji. Miał czas na ochłonięcie z początkowego rozczarowania, na pogodzenie się z dotkliwą pomyłką. Byliśmy pewni, że nad przełęczą, ku której zmierzaliśmy, wznosi się najwyższy wierzchołek masywu. Każdy z nas liczył minuty dzielące od celu, cieszył się, że to tak niedaleko, że zostanie już tylko droga w dół. Przykre rozczarowanie.

Wiadomość tę przyjąłem dziwnie obojętnie. Nie wywołała złości. Szybko pogodziłem się z koniecznością dalszej wędrówki wzwyż.

— Wyobraź sobie, o dziesiątej nadałem meldunek, że jesteśmy tuż przed szczytem. Byłem wtedy jeszcze w kuluarze i nie wiedziałem, że nabierzemy się jak dzieci.

— Czasami tak bywa — siedziałem znużony, z pustką w głowie, obojętnie przypatrując się odległemu wierzchołkowi.

— Czeką nas jeszcze mały spacer. To będzie chyba z półtora kilometra?

— Może trochę mniej. Gorzej, że musimy zejść w dół, a potem znowu dyrdać jak głupi w górę. Mam już dość tej zabawy. Nie czuję nóg. Masz cardillan?

Pigułki łyknęliśmy zgodnie. Chwilę jeszcze okładałem buty czekaniem, pobudzając krew do szybszego krążenia. A przed nami wznosił się majestatyczny, niesamowicie wręcz piękny, w księżycowych rozbłyskach Tirich Mir.

Dźwignąłem się z ociąganiem. Nie pałałem zbyt dużą ochotą do dalszej drogi. Zmuszał jednak do tego wewnętrzny nakaz. Nie wolno zatrzymywać się tuż u celu, zawrócić nie osiągnąwszy go. Był zbyt blisko, aby mogła zaświtać w głowie podobna myśl. Ruszyliśmy bez słowa. Śnieżna, wąska grań. Przed nami rozciągała się kolejna rozległa równina, za którą sterczał upragniony wierzchołek.

Jednostajny marsz. Byle dalej, byle wyżej. Ulatniające się ciepło. Automatyczne ruchy. Wyłączona świadomość. Brak myśli. Coraz zimniej. I narastająca na brodzie skorupa lodu. Zakrzepły

oddech. Otwarte usta spazmatycznie chwytające powietrze. Brak tlenu... Drażniący charkot kaszlu. Chrząst miażdżonej rakami skorupy śnieżnej. Stuk czekana. Chwila ciszy...

Podejście. To już ostatnie wzniesienie. Łagodne zakosy. Ostry dźwięk metalu. Snop skrzesanych iskier. Czarne płyty łupku. Wykręcane w kostkach nogi. Przymusowy postój. Walka z niemocą ciała. Oddalający się coraz bardziej Andrzej. Gdyby nie ten potworny kaszel...

— No, nareszcie — wydobyłem z siebie chrapliwy głos.

Była godzina dwudziesta trzecia czterdzieści — trzynastego lutego.

Zabrakło wzniosłych słów, jakie wypadałoby wypowiedzieć w tej historycznej chwili. Arktyczne zimno zamroziło uczucia. Nie było we mnie miejsca na radość, ale nie było też żalu za doznane cierpienia. Obojętnie przyjmowałem przeciwności i obojętnie przyjąłem zwycięstwo. Wówczas. Nie była to jednak apatia, bierne poddanie biegowi wydarzeń, godzenie z narzuconym losem, ale raczej zachowanie pewnego dystansu do rozgrywających się spraw, spojrzenie trochę z boku, ze spokojną wyrozumiałością. Tak musiało być. Z pełną świadomością kierowałem swoimi poczynaniami i w każdej chwili miałem pełną nad nimi kontrolę. Chciałem być zimą na Noszaku, więc byłem.

— Stary, musimy sobie pogratulować — potrząsnął mi rękę, klepnął po ramieniu. — Wykorzystaliśmy szansę. Piękna robota. Jak nogi?

— Normalnie. Odmrożone.

Przyjmowałem to już spokojnie. Swoją porcję strachu przeżyłem na Mont Blanc. Teraz to rutyna. Nie było więc ucisku dławiącego gardło ani dojmującego niepokoju na myśl o tym, co stanie się później. Wygrzebałem z kieszeni ostatnią pastylkę cardillanu. Długo trzymałem ją w ustach, nim udało się przełknąć. Teraz mogłem już tylko styliskiem czekana walić po butach i łudzić się nadzieją, że zabieg ten w czymkolwiek pomoże.

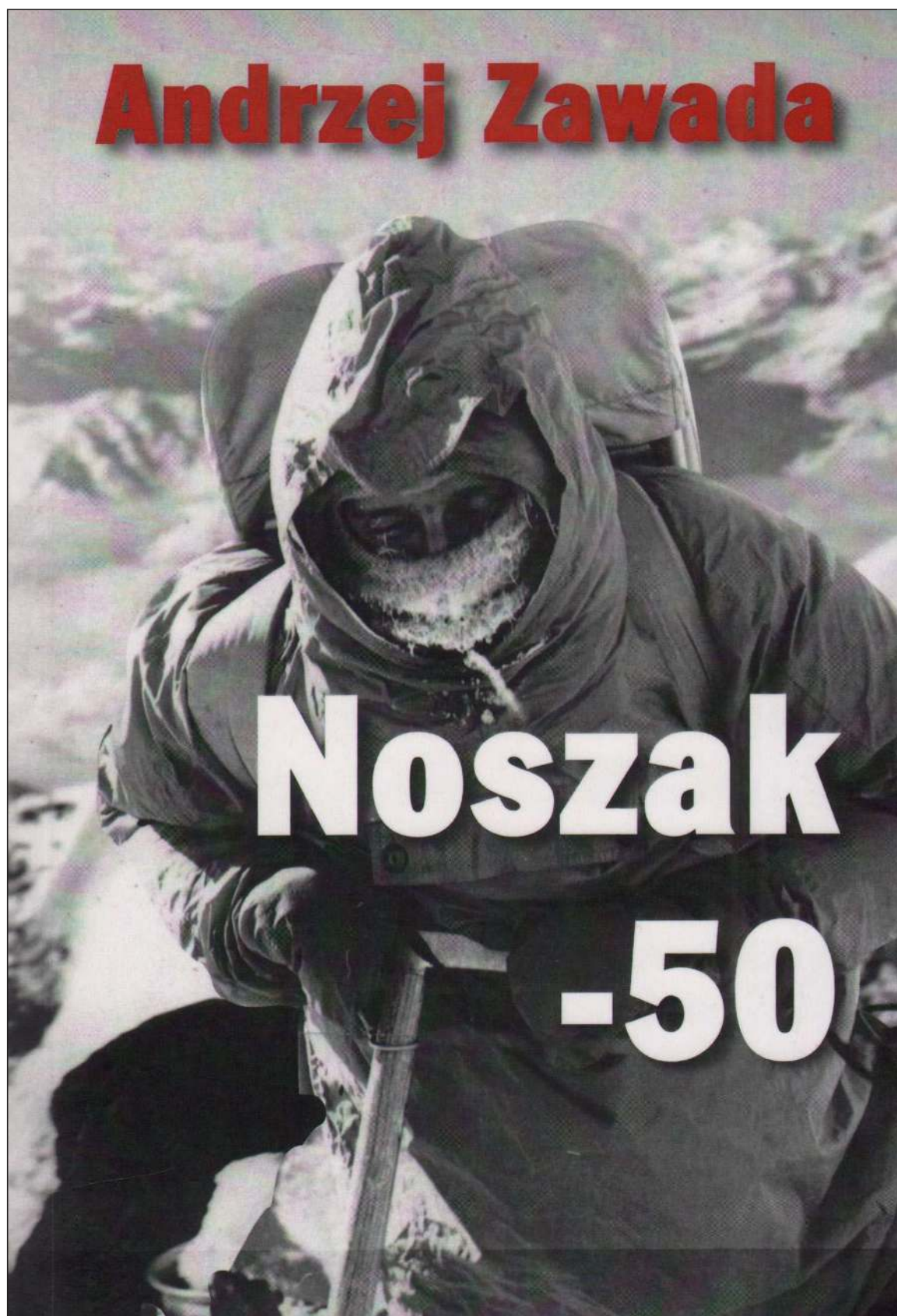
— Baza! Halo baza! Czy mnie słyszycie?! Odbiór! — Andrzej powtarzał w kółko wywołanie. Radiotelefon milczał.

Przy wkręcaniu anteny zdjął na chwilę rękawice. Dotknął obudowy gołymi palcami. Lodowate zimno metalu sparzyło opuszki. Wykwitły wodniste pęcherze.

— Chyba nie zasnęli? — złościł się. — Mieli czekać na meldunek ze szczytu. Co z nimi jest, do cholery!

Wreszcie zaprzestał daremnych wysiłków. Schował radiotelefon.

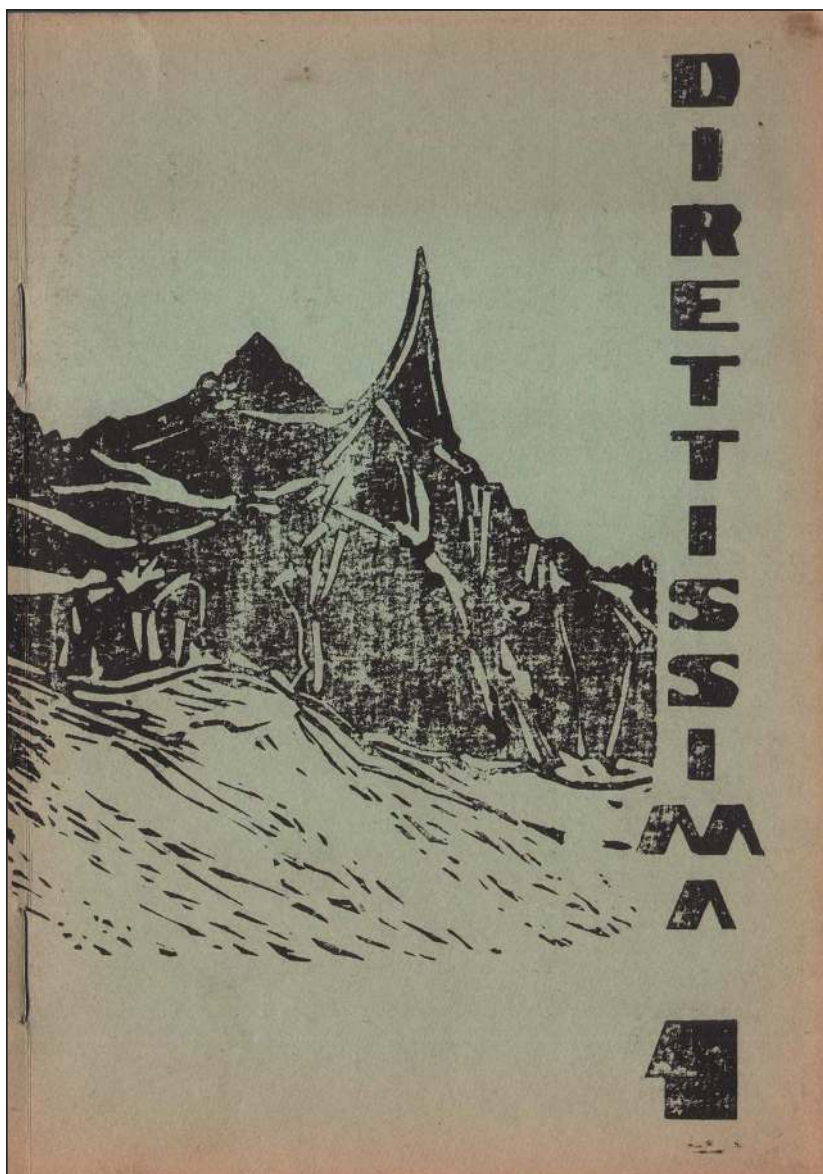
Nie było tradycyjnego zdjęcia z uniesionym wysoko czekanem, z flagą i proporczykami. Niepotrzebne aparaty fotograficzne zostały na plateau. Była północ.



GÓRY I KULTURA

46 lat temu wydaliśmy „Direttissime”

W marcu 1972 roku wydaliśmy pierwszy i jak się okazało jedyny numer „Informatora śląskiego środowiska taternickiego”, który zatytułowaliśmy *Direttissima*. W komitecie redakcyjnym znaleźli się Kazimierz Grodzki, Andrzej Grossman, Małgorzata Kielkowska, Jan Kielkowski, Paweł Pallus i Stanisław Rudziński. Dużo osób na tak niewielki (25 stron) biuletyn, ale w tamtych latach proces produkcyjny takiego wydawnictwa był bardzo mozolny. Okładkę wykonaliśmy z zielonego kartonu (bo zapewne tylko taki był w tym momencie możliwy do zdobycia), na którym odbity został zaprojektowany przez Ewę Lebieczką, a wykonany przez Henryka Natkańca linoryt, przedstawiający Aiguille Dibona w Alpach Delfinatu. Strony były odbijane na powielaczu spirytusowym (ciekawe, czy ktoś z obecnych wydawców wie, co to takiego?). Aby zdobyć matryce do tego powielacza, trzeba było się naprawdę potrudzić, ponieważ był to materiał ścisłego zarachowania i tylko instytucje państwowe miały na to jakiś kontrolowany przydział. Miały również niektóre organizacje i do takiego przydziału, chyba właśnie przez młodzieżową organizację uczelnianą w Katowicach, znalazł dostęp Staszek Rudziński. On też wykonał odbitki dwóch zdjęć wklejonych na stronach 2 i 26 *Direttissimy* nr 1. Do tego numeru wymyśliliśmy też „toposy”, które powinny być wydrukowane techniką ozalidową i znów trzeba było poszukać do tego dojścia. Wszystkie te starania wymagały oczywiście mnóstwa urzędowych, odpowiednio opieczętych pism.



Autorami, którzy napisali artykuły do tej „*Direttissimy*” byli: Krzysztof Baraniok, Jan Kielkowski, Jerzy Kukuczka, Marek Łukaszewski, Janusz Skorek, Krzysztof Tomaszewski i Zbigniew Wach.

Gotowy biuletyn musiał być sprawdzony oraz zatwierdzony (każda strona) przez cenzurę! Z tekstami kłopotów nie było, ale tytuł cenzorka zakwestionowała jako niezrozumiały, obco brzmiący i w ogóle niestosowny. Po dłuższym przekonywaniu oraz tłumaczeniu, dlaczego musi zostać ta *direttissima*, zgodziła się w końcu i zaparafowała wszystkie strony!

Pamiętamy, że nakład pisemka był około 100 egzemplarzy, które za niewielkie pieniądze były sprzedawane w środowisku. Po rozliczeniu kosztów materiałowych (kosztów autorskich i redakcyjnych nie było) niewielkie przychody przeznaczone zostały na pamiątkowe nagrody w zawodach wspinaczkowych o puchar „*Direttissimy*”.

Przystąpiliśmy oczywiście do przygotowania następnego numeru. Mieliśmy gotowe wszystkie artykuły, a zaplanowane do drugiego numeru toposy były już nawet odbite na ozalidach. Jednak życie zawodowe skorygowało nasze plany i oderwało nas od dokończenia tego projektu. Zebrane wtedy, częściowo już nawet opracowane materiały wciąż leżą gdzieś w naszych domowych archiwach. Może kiedyś przypadkowo na nie natrafimy.

Jan i Małgorzata Kielkowscy

~~INFORMATOR~~
 3 ~~BIULETYN INFORMACYJNY~~ ŚLĄSKIEGO ŚRODOWISKA TATERNICKIEGO
 Nr 1 luty 1972 r.
 / do użytku wewnętrznego /

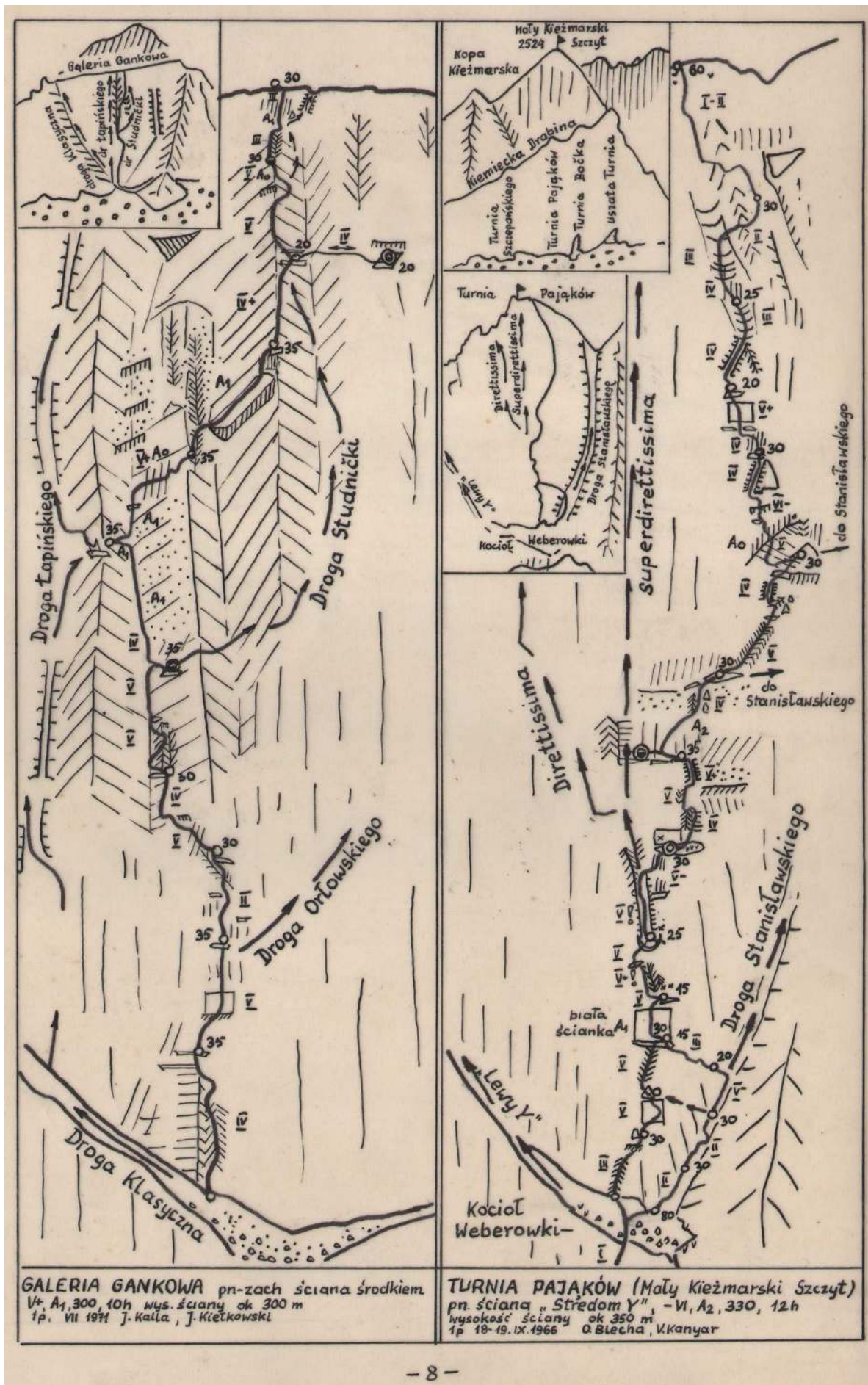
Jan Kiełkowski - Graficzny opis drogi wspinaczkowej	3
Janusz Skorek - Polskie lato tatrzańskie 1971	6
Jan Kiełkowski - Środkiem pn-zach. ściany Galerii Gankowej	7
Zbigniew Wach - Morskie Oko-ostry początek zimowego sezonu	9
Janusz Skorek - W krainie pionowego lodu	10
Zbigniew Wach - Mały Młynarz - Direttissima 1972	14
Marek Łukaszewski - Skrajna Teriańska Turnia	17
Krzysztof Bałaniok, Jerzy Kukuczka - HKT - Riła 1971	18
Krzysztof Tomaszewski - Akademicki Klub Grotołazów ZSP w Gliwicach	23

Na stronie ^{2:26} zdjęcie S. Rudzińskiego "W Okapie"
 Projekt okładki - Ewa Lebiezka

Komitet redakcyjny : K. Grodziski, A. Grossman, J. Kiełkowski
 M. Kiełkowska, P. Palus, S. Rudziński

WOJEWÓDZKI URZĄD KONTROLI PRASY
 PUBLIKACJI I WIDOKÓW
 w Katowicach
 Zezwala na powielenie i rozp.
 Nr R-25.
 Nakł. 80 Format A4
17. III 72 (data) Pj (podp.)

Katowice, Marzec 1972 r



Warszawa, dnia 18 maja 1972 r.

W. Pan

Jan Kiełkowski

Kliwice

ul. Orlickiego 1/3

Szanowny Kolego,

Obejrzałem w Zarządzie Głównym Waszą "Direttissime" - jestem bez mała zachwycony i naprawdę serdecznie gratuluję! Słyszałem o niej od dłuższego czasu, ale - szczerze mówiąc - nie spodziewałem się aż tak wysokiego poziomu zarówno w doborze tekstów, jak i szacie edytorskiej, jeśli można tego słowa użyć przy wydawnictwie bądź co bądź powielaczowym. Jeśli tylko Państwu nie zbraknie energii do dalszego prowadzenia pisma, a sądząc po Zespole Redakcyjnym - nie zbraknie, będzie to organ bardzo cenny, zwłaszcza w takim ustawieniu, dla dalszego rozwoju naszego alpinizmu, dla "Taternika" zaś wyręka (już przy pierwszym numerze!) i zarazem podnieta do podciągania się, bo istnienie konkurencji jest w tym zakresie dopingiem najskuteczniejszym. Myślę jednak, że nakład 100 egzemplarzy jest ustawiony stanowczo za nisko - liczcie się Państwo z zapotrzebowaniem poza Śląskiem, czemu wyraz chciałbym dać zamawiając prenumeratę - w dowolnym trybie - 2 zeszytów, jednego dla siebie, drugiego dla redakcji "Taternika".

W oczekiwaniu zapowiedzianego numeru drugiego, przesyłam Panu i całemu Zespołowi serdeczne życzenia owocnej pracy no i taternickie pozdrowienia

Jożef Nyka

Oddzielny pocztą wysłałem nam ostatni
numer 26 który mi się z Państwem do
wsp. ma da.

WEGA SUPLEMENT

Tom I

Wydawnictwo STAPIS (t. I, str. 514), uzupełnienie

Od wydania I tomu encyklopedii minęło kilkanaście lat. W serii „Literatura Górską na Świecie” nakładem wydawnictwa ukazało się w sumie ponad 50 tytułów, w większości tłumaczeń ważniejszych pozycji światowej literatury górskiej. Wydano książki takich autorów jak m.in.: Ivan Bajo, Greg Child, Artur Hajzer, Heinrich Harrer, Steve House, Alexander Huber, Reinhold Messner, Ryszard Pawłowski, Joe Simpson, Władimir Szatajew, Dina Štěrbová. Oryginalnym projektem wydawniczym STAPIS-u jest opracowywana od kilkunastu lat i w 2017 roku zakończona siedmiotomowa „Wielka Encyklopedia Gór i Alpinizmu”, zawierająca w sumie ponad 24 000 haseł. Książka Hajzera *Korona Ziemi* oraz encyklopedia (tom VI *Ludzie gór*) zdobyły tytuł „Książki Roku” Przeglądu Filmów Górskich im. Andrzeja Zawady w Łądku Zdroju; kilkanaście zostało tam wyróżnionych, m.in.: H. Harrera *Wracam z epoki kamiennej*, oprac. przez Danutę Piotrowską K2 1986. *In memoriam Tadeusz Piotrowski* (nagroda specjalna w 2017) czy D. Štěrbovej *Tęsknota i przeznaczenie. Pierwsze kobiety na ośmiotysięcznikach*. MKi

Tom VI

Kennedy, Hayden (1990 – 8.10.2017), alpinista i wspinacz amerykański. Zaczął się wspinąć w wieku 13 lat. Wspinał się w licznych skalnych rejonach USA, przechodząc drogi o trudnościach do 5.14. Pierwszą większą wyprawę odbył do Patagonii. W latach 2009–2010 wszedł między innymi na Fitz Roy i Cerro Torre, gdzie w zejściu wsławił się oczyszczeniem z dużej części nitów *drogi przez kompresor*. W 2012 poprowadził nowe drogi na wschodniej ścianie K7 i południowej ścianie Ogre (Baintha Brakk) w Karakorum. Za wejście nową drogą na Ogre (dopiero trzecie wejście na szczyt) otrzymał „Złoty Czekan”. W roku 2016 został wyróżniony tą nagrodą drugi raz, za 1. przejście wschodniej ściany Cerro Kishtwar w Himalajach Kishtwaru, w Indiach. MKi



Knez, Franc (Franček, t. VI, str. 406), uzupełnienie

Słoweński alpinista zmarł 6.10.2017. W marcu 2009 roku ukazała się jego książka *Ożarjeni kamen*. MKi

Krupski, Jan (t. VI, str. 432), uzupełnienie: zmarł 8.03.2018 w Zakopanem. JKi

Mackiewicz, Tomasz (13.01.1975 Działoszyn – 01.2018 Nanga Parbat), pseudonim Czapkins; polski podróżnik i alpinista. Ukończył studia, prowadził m.in. firmę zajmującą się stawianiem masztów dla farm wiatrowych. W trakcie czterdziestodniowego marszu przez największe lodowce Alaski i Jukonu w 2008 roku wziął udział w trawersowaniu szczytu Mount Logan (dokonanie nagrodzone Kolosem w kategorii „Wyczyn Roku”). Rok później samotnie dokonał trawersu Chan Tengri w Tien-szanie. O tej wyprawie nakręcił krótkometrażowy film dokumentalny *Jak dobrze być poziomką*. Wielokrotnie próbował wejść zimą na Nanga Parbat, najpierw z Markiem Klonowskim, później z Elisabeth Revol. Jego ostatnia wyprawa na ten szczyt w zimie 2017/2018 skończyła się tragicznie mimo przeprowadzonej przez Polaków akcji ratunkowej. Tomasz Mackiewicz zginął na Nanga Parbat, E. Revol została uratowana. Jak podała, 25 stycznia 2018 oboje stanęli na wierzchołku góry. MKi



Pigatti, Irene, (1859 Colle Umberto – 1937 Colle Umberto), alpinistka włoska, pionierka alpinizmu kobiecego. Dokonała licznych wejść w Dolomitach, m.in. 1. wejść kobiecych na Cimon del Froppa (13.08.1888) i Cima Manera (24.07.1891). Była pierwszą Włoszką na Monte Cristallo (1886), Pala di San Martino (1891) i Monte Pelmo; weszła również na Marmoladę, Civettę (2. wejście kobiece, 1890) i Monte Antelao (1893). MKi
Lit.: R. Decarli (red.), *Pareti Rosa. Le alpiniste trentine die ieri e di oggi*, Trento 2006.

Pochylý, Ondrej, (t. VI, str. 610), sprostowanie i uzupełnienie: 6.11.1949 Galanta – 25.02.2000, Mały Kiezmarski Szczyt. JKİ

Pochylý, Pavol (t. VI, str. 610), uzupełnienie: miejsce urodzenia: Galanta – 25.02.2000, Mały Kiezmarski Szczyt. JKİ

Revol, Elisabeth Marie Bernadette (1979 –), francuska alpinistka, uprawiająca także inne rodzaje sportu; z zawodu nauczycielka. Zaczęła się wspinać w wieku 19 lat. W 2006 roku wzięła udział w wyprawie kadry narodowej w Andy Boliwijskie, gdzie weszła na kilka szczytów. Dwa lata później w Karakorum zdobyła samotnie Gasherbrumy I i II oraz Broad Peak. W 2009 przetraversowała z północy na południe przez wschodni wierzchołek Annapurny; w styczniu 2017 podjęła próbę zimowego wejścia na Manaslu (dotarła do wys. 7300 m) i w tym samym roku weszła na Lhotse i Makalu oraz próbowała wejść na Mount Everest (do 8500 m). Od 2014 roku, razem z Tomaszem Mackiewiczem, podejmowała próby zimowego wejścia na Nanga Parbat. Jak podała, 25 stycznia 2018 oboje stanęli na wierzchołku góry. E. Revol jest drugą kobietą, która weszła w zimie na szczyt ośmiotysięczny. W latach 2009 – 2013 wraz z grupą Team Lafuma uczestniczyła w rajdach przygodowych (zdobyła m.in. mistrzostwo Europy w 2012 roku, mistrzostwo Francji w 2013). MKİ



Tuckett, Francis Fox (t. VI, str. 779) uzupełnienie

Brytyjski alpinista i podróżnik, pionier alpinizmu. Jego imieniem nazwano szczyt (Tuckettspitze, 3462 m) oraz przełęcz (Passo di Tuckett, 3354 m) w Grupie Ortlera. W Grupie Brenty jego imię noszą schronisko Rifugio Tuckett, 2271 m) oraz przełęcz Pass Bocca del Tuckett (2648 m), a w masywie Grivola Punta Tuckett (3804 m). MKİ

Unger-Zrůst, Jiří (t. VI, str. 784), uzupełnienie: urodził się 1.05.1944 w Třebíči.

PROSIMY O UZUPEŁNIENIA

Alonso Susperregi, Antxon (t. VII, s.72), brak pełnych dat i miejsc urodzenia oraz zgonu.

Alpierin, Władimir Majewicz (t.VII, s.72), brak pełnych dat i miejsc urodzenia oraz zgonu.

Alsina, Josep Maria (t.VII, s.72), brak portretu oraz pełnych dat i miejsc urodzenia i zgonu.

Alvarez, Al (t.VII, s.73), brak portretu oraz pełnej daty i miejsca zgonu.

Alzetta, Jean (t.VII, s.73), brak pełnych dat i miejsc urodzenia i zgonu.

Alchutow, Nikolaj Aleksandrowicz (t.VI, s.17), brak portretu oraz pełnych dat i miejsc urodzenia i zgonu.

Amatt, John (t.VI, s.17), brak pełnej daty urodzenia.

Ambrózy, Albert (t.VI, s.17), brak portretu oraz pełnej daty i miejsca urodzenia.

Ambrús, José (t.VI, s.17), brak portretu oraz pełnych dat i miejsca urodzenia i zgonu.

Amelunxen, Conny (t.VI, s.18), brak pełnych dat i miejsc urodzenia i zgonu.

Ament, Patrick (t.VI, s.18), brak miejsca urodzenia.

Ames, Edward Levi (t.VI, s.18), brak pełnych dat i miejsc urodzenia i zgonu.

Ames Marquez, Alcides (t.VI, s.18), brak daty i miejsca urodzenia.

Ameyë, Guy (t.VII, s.73), brak portretu oraz pełnych dat i miejsc urodzenia i zgonu.

Amicis, Ugo de (t.VII, s.73), brak miejsca zgonu.

Amore, Donatello (t.VI, s.18), brak portretu oraz miejsca urodzenia.

Amstad, Alfred (t.VI, s.19), brak portretu.

Amsterdamski, Piotr (t.VI, s.19), brak pełnej daty i miejsca urodzenia.

Anczyc, Waclaw Zygmunt (t.VI, s.20), brak portretu.



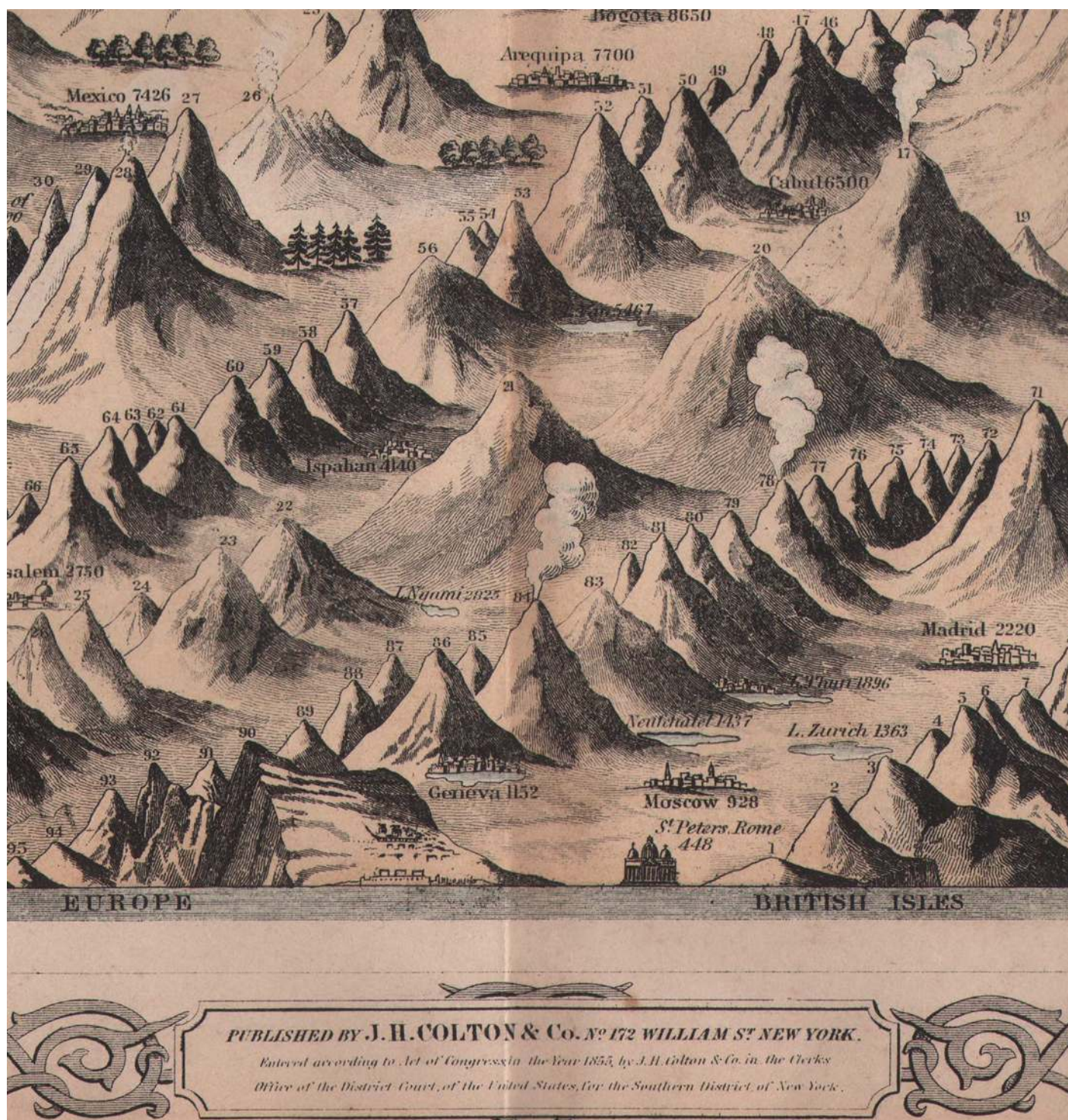
Jiri Unger-Zrůst

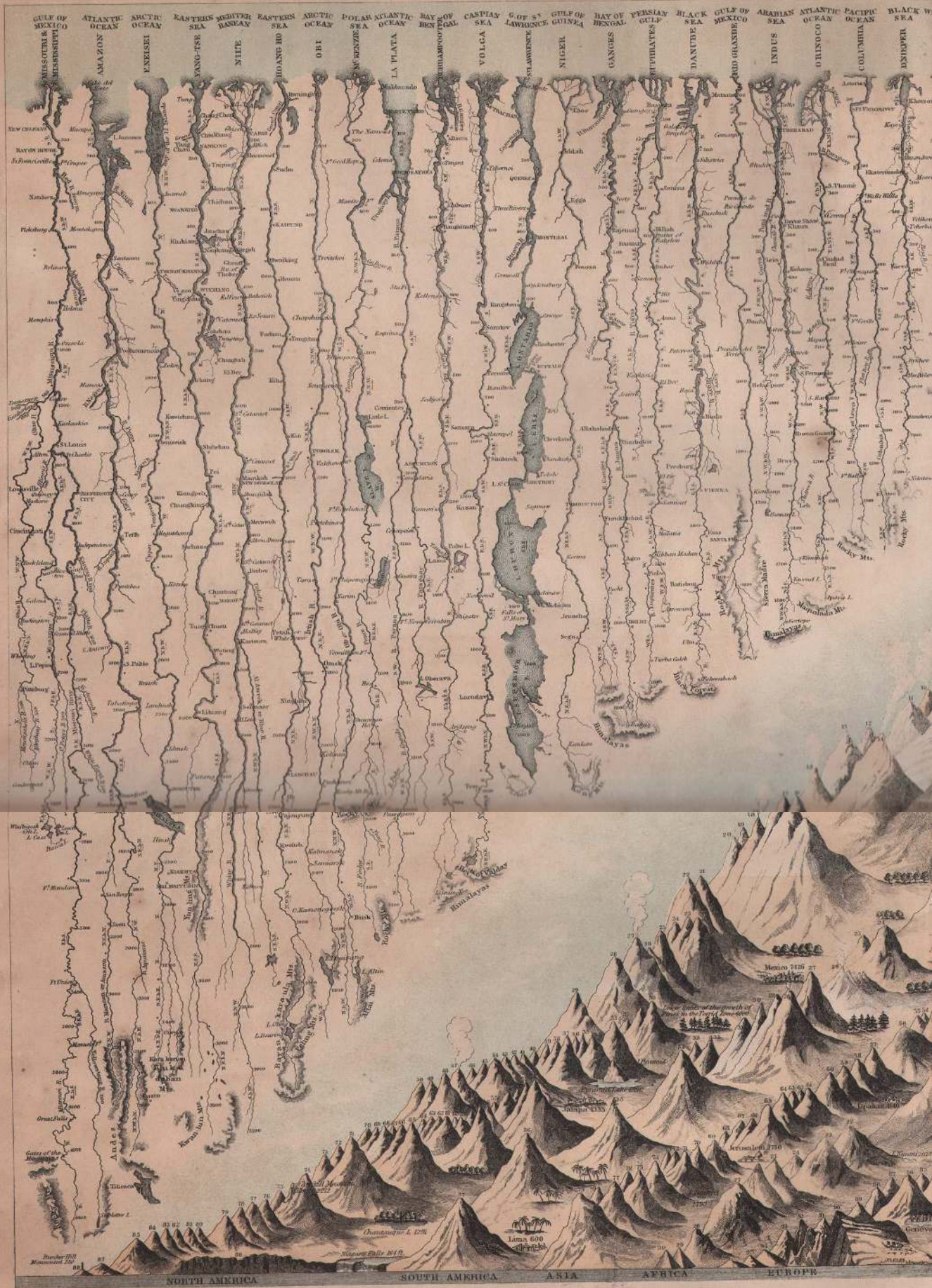
Z NASZYCH KOLEKCJI

Góry i rzeki świata

Arkusz *Mountains & Rivers* (w skali 1: 25 000) pochodzi z amerykańskiego atlasu *Colton's Atlas Of The World, Illustrating Physical And Political Geography*, wydanego w 1856 roku w Nowym Yorku przez wydawnictwo kartograficzne Josepha Hutchinsa Coltona (5.07.1800 – 29.07.1893). Jego autorem jest George Woolworth Colton, jeden z synów wydawcy pracujących w firmie ojca. Mapy Coltona są stalorytami, często jeszcze ręcznie podmalowywanymi akwarelą.

Sam Joseph Hutchins Colton pochodził z Longmeadow w Massachusetts. W 1831 roku założył w Nowym Yorku firmę kartograficzną. W latach 1831 – 1890 był czołowym w skali międzynarodowej wydawcą map.





94 125 50

Seas & Rivers

